Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **304** sur **304**

Nombre de pages: **304**

Notice complète:

**Titre :** Stendhal (3e édition) / Jules Marsan

**Auteur :** Marsan, Jules (1867-1939). Auteur du texte

**Éditeur :** Editions des Cahiers libres (Paris)

**Date d'édition :** 1932

**Sujet :** Stendhal

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (289 p.) : fac-sim. ; 19 cm

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 304

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9669172j](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9669172j)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LN27-64939

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32422185q>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 04/04/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

JULES ltIARSAN b',

Stendhal

ÉDITIONS DES CAHIERS LIBRES

57. AVENUE MALAKOFF. 57 - PARIS

3e Edition

Stendhal

Du même Auteur :

lia Pastorale dramatique en France, 1 vol. in-88 (Hachette). Beaumarchais et les affaires d'Amérique, 1 volume in-S- (Champion).

'-'La Bataille romantique, 2 vol..in-16 (Hachette).

Gérard de Nerval, Correspondance, publ. avec une introduction et des notes, 1 vol. in-18 (Mercure de France).

A. Rabbe, Album d'un pessimiste, publ. avec une introduction, 1 vol. in-12 (Bibliothèque romantique, Les Presses françaises). \* Bohême romantique, 1 vol. in-16 (Editions des Cahiers libres).

Théâtre d'hier et d'aujourd'hui, 1 vol. in-16 (Editions des Cahiers . libres).

En cours de publication :

Gérard de Nerval, Œuvres complètes (Champion).

JUtÈS^MARSAIV

Stendhal

ÉDITIONS DES CAHIERS LIBRES 57, AVENUE MALAKOFF, 57 - PARIS

AVANT-PROPOS

Je publie, sans les revoir, ces conférences données à la Faculté des Lettres de Toulouse. Elles n'ont aucune prétention scientifique et je n'ai pas cru devoir les encombrer de notes et de références. Je tiens à signaler cependant les ouvrages qui ni ont été le plus utiles : le Stendhal-Beyle d'Arthur Chuquet, le Stendhal de M. Pierre Martino, le Stendhal de M. Albert Thibaudet, la Jeunesse de Stendhal de M. Paul Arbelet, les introductions et préfaces des grandes éditions contemporaines, édition Champion-Arbelet, édition du Divan...

C. va 26 7bre [1834]

A. C.

Je ne vous oblige pas à répondre à mes balivernes. J'ai passé 21 jours à Ca Va et environ 20 à Rome ou à la campagne à Castel Gandolfo, vue superbe, chez la jolie Comtesse Cini, esprit naturel mais peur réelle de l'enfer, et selon moi répugnance complète pour certaines choses. L'amour est pour elle comme un dîner officiel pour moi. On est fou à Rome du grand duc de Russie. Ses gens et aides de camp payaient tout double, et depuis des siècles ce pays qui possède D. Miguel n'a vu un prince aimable et gai. Le grand duc est un bon allemand, rien de féroce mais rien de spirituel ou d'énergique. Le soir du Mardi-gras, fête des Mocoli (Rats de caves allumés), le grand duc a brûlé le tapis de son balcon, le tapis de la chambre louée et a bien payé les frais. Que de grâces ! Les Romains croient que Péters- bourg est cent fois plus civilisé et plus agréable que Paris. La justice surtout est remplie de douceur. Quant aux Polonais, tant pis pour eux, ce sont des ennuyeux. Une jolie religieuse, voisine du noviciat des Jésuites, s'est pendue par amour, sensation énorme. Un mois après, exécution secrète parmi les Jésuites. Je ne crois guère à l'énergie, pas plus à Rome qu'ailleurs. L'ennui me donne des mouvements nerveux et je ne puis écrire. Madame Jules m'écrit que M. de Montalivet lui a dit à Plombières, que M. B. était fort indépendant. D'ailleurs éloges littéraires. Temps sublime ici, je passe mes soirées à regarder la mer. A Rome, j'ai Constantin, homme excellent, et les princes Cætani. Pour m'empêcher de mourir, j'irai passer six jours à Naples en novembre. J'y vais en 14 heures. Que dites-vous du portrait ? Amitiés.

1

Les années de jeunesse et de formation

Pendant ces dernières années où l'on a peut-être abusé des centenaires et des commémorations officielles, il est un nom et une date qui, sans être oubliés, n'ont pas retenu toute l'attention qu'ils méritaient. Je parle de Stendhal et de la publication, en 1831, de son grand roman, le Rouge et le Noir.

Il est vrai que lui-même ne se plaindrait pas de ce silence. Il ne tenait pas à l'admiration de la foule et se faisait peu d'illusions sur la valeur des succès retentissants, peut-être parce qu'il se sentait médiocrement fait pour les obtenir. A la fin de ses œuvres, il aimait inscrire cette formule orgueilleuse : To the happy few. « Je serai compris, disait-il encore, en 1880... »

En quoi, il n'avait pas tort. Car il serait excessif de voir en lui un méconnu et d'entreprendre une réhabilitation inutile. En septembre 1840 déjà, Balzac consacrait à la Chartreuse de Parme un article enthousiaste (et le roman

ne pouvait trouver juge plus qualifié). Puis, ce fut l'entrée en ligne de cette critique universitaire qui, cette fois au moins, témoigna d'une certaine largeur d'esprit, les leçons de Jacquinet à l'Ecole Normale, les campagnes passionnées d'H. Taine, inaugurant un mouvement qui, jusqu'à M. Paul Bourget et M. Paul Valéry, ne s'est pas arrêté. Stendhal a conservé la grande faveur des bibliophiles. Les Stendhaliens forment une chapelle ardente et passionnée. On dépouille, et c'est un travail méritoire, les papiers conservés à la bibliothèque de Grenoble. On recueille ses moindres reliques, ses boutades, ses paradoxes, ces fusées lancées au hasard. On fouille les secrets de sa vie intime; on s'efforce de le suivre année par année, jour par jour quand il est possible. Et même en dehors de ces desservants fidèles de sa mémoire, combien est-il de lettrés qui osent prononcer son nom sans les marques extérieures du respect absolu ? Les snobs ont suivi les apôtres; le public moyen, plus prudemment, suivra les snobs. Et c'est ce qu'on appelle la gloire.

Stendhal a des admirateurs nombreux. A-t-il autant de lecteurs ? Ici, je crains qu'il faille en rabattre. Pourtant, il mérite mieux que cette admiration de cénacles, un peu artificielle. Sans être attirante au premier aspect (il semblait se plaire à décourager les sympathies), la physionomie de l'homme est infiniment curieuse. L'œuvre est assez limitée si l'on veut (la plupart de ses projets n'ont pas été réalisés tout à fait : rien qui rappelle l'immense forêt de la Comédie humaine) ; elle n'en est pas moins d'une originalité, d'une pénétration, d'une sûreté psychologique incomparables. Balzac et Stendhal restent incontestable-

ment, et bien au-dessus d'une George Sand, les deux maîtres du roman français au XIXe siècle.

Ajoutez qu'il représente encore une forme très particulière du romantisme, qu'auprès de lui se groupe spontanément toute une école dissidente où l'on trouve des hommes comme Mérimée, — école de prosateurs soucieux de vérité, de clarté, d'exactitude, de simplicité, ennemis déterminés des exaltations et des effusions lyriques à la façon de Lamartine et de Hugo, — et que nous avons ainsi, grâce à lui, dès 1820-1830, le point de départ de ce qui, plus tard (une fois le grand romantisme lyrique à bout de souffle) passera au premier plan, sous le nom de réalisme d'abord, puis de naturalisme.

Vous voyez l'importance historique de cette œuvre qui, pour la masse du public, semble se réduire à deux ou trois romans dont on connaît vaguement les titres — sans chercher plus loin.

Je ne m'attarderai pas à la biographie d'Henri Beyle. Non pas qu'elle manque d'intérêt : il y a peu d'écrivains dont l'œuvre et la vie soient plus intimement mêlés l'une à l'autre. Ce n'est pas non plus que les documents fassent défaut. Lui-même a multiplié les ouvrages auto-biographiques, romancés plus ou moins, et c'est peut-être, pour les Stendhaliens fanatiques, la partie la plus précieuse de son œuvre. Ici, il ne songe pas au public, il écrit pour lui seul. Déjà, sous l'Empire et durant son séjour en Italie, il avait pris l'habitude de noter fidèlement ses aventures, ses démarches, ses impressions; d'où ce Journal qui nous le présente de 1801 à 1814. Pour la période 1820-1830,

nous avons ses Souvenirs cT égotisme. En 1835 enfin, dans son consulat de Civita-Vecchia, et sous le pseudonyme transparent d'Henri Brulard, il remontera plus loin encore dans le passé et ranimera tout ce qui surnage dans sa mémoire de son enfance Grenobloise. Je ne parle pas de sa correspondance très riche, de ses romans dont la valeur documentaire est considérable.

Nous pourrions suivre dans le détail toutes les époques de sa vie. Parfois même trouverions-nous ses confidences trop précises et d'une franchise abusive — je ne veux pas dire cynique et pourtant... « Je m'amuse, dira-t-il à son ami Di Fiore, à décrire toutes les faiblesses de l'animal [l'animal, c'est lui, et c'est nous]. Je ne l'épargne nullement... » Il n'épargne pas davantage le lecteur.

De tout cela, je retiendrai seulement ce qui est nécessaire pour comprendre sa personnalité littéraire, la formation de son esprit et le développement de sa production romanesque.

D'ordinaire, les écrivains se penchent avec une sympathie attendrie sur les souvenirs de leur enfance. A distance, ces premières années se colorent et s'embellissent. Il n'en est pas, pour lui, tout à fait ainsi. Né à Grenoble le 23 janvier 1783, H. Beyle conservera toujours, à l'égard de sa ville natale, une aversion hargneuse, une sorte de haine. Des agréments qu'elle pouvait présenter, de la vie facile que l'on y menait, du caractère aimable de ses habitants, sa jeunesse n'a rien connu. « Rien ne m'a plus étonné dans mes voyages, écrira-t-il plus tard, que d'entendre dire par des officiers de ma connaissance que Grenoble était une ville charmante, pétillante d'esprit.

Très différente de la ville actuelle, étroitement ceinturée de ses remparts, Grenoble était pourtant, parmi les grandes villes de province, dans les dernières années de l'ancien régime, une des plus agréables et des plus accueillantes ; de l'avis général, elle n'avait rien de revêche et ne manquait ni de gaîté ni d'entrain. La vie de salon y déployait ses élégances. Réunions mondaines, jeux poétiques, promenades galantes, petits soupers... je ne parle pas des coulisses du théâtre. On y connaissait déjà cette joie de vivre, cette facilité morale, cette fièvre du plaisir, ces habitudes que le Directoire allait mettre à la mode. « Les femmes y sont bien faites, note un témoin, et n'ont pas l'humeur ni d'ourses ni de tigresses. » N'est-ce pas à Grenoble que Choderlos de Laclos avait trouvé le modèle de ses Liaisons dangereuses ?

Cette réputation s'était répandue et certains n'étaient pas éloignés d'y voir, pour la jeunesse, un lieu de perdition. En 1783, le ministère de la Guerre, soucieux de la moralité de ses officiers, avait jugé imprudent de fixer à Grenoble l'Ecole d'artillerie. « Cette ville est très coûteuse et très dangereuse pour le jeu et pour les femmes », écrivait le grave Lepelletier de Saint-Farjeau.

Agréable terrain de chasse pour un galantin provincial comme Romain Gagnon, l'oncle à la mode du jeune Beyle... Et l'enfant admire, avec un peu d'envie, ce mondain content de lui, d'une élégance vulgaire mais qui lui paraît irrésistible et dont on raconte partout les aventures : « Je suppose, dira-t-il plus tard, que mon oncle recevait des cadeaux de ses maîtresses riches et, avec cet

argent, s'habillait magnifiquement et entretenait ses maîtresses pauvres. »

Ne croyez pas d'ailleurs qu'il songe le moins du monde à réprouver de telles pratiques... Mais ce paradis contestable est fermé pour lui, et, dans la ville de plaisir, il ne connaît que la vie d'austérité renfrognée et bourgeoise où son père le tient captif.

La maison natale subsiste encore dans la rue Jean- Jacques-Rousseau qui débouche à peu près à l'angle de la place Grenette et de la Grande-Rue. C'était alors la rue des Vieux-Jésuites et elle répondait à son nom vieillot et clérical. Au reste, elle n'a guère changé que de nom.

Auprès de la place brillante et joyeuse où semble battre le cœur même de la cité, une de ces rues de petites villes, étroites et tortueuses, évoquant des existences mornes et sans joie, attachées à de médiocres dejsoirs. Une étroite bande de ciel entre des murailles grisâtres, un pavé boueux hérissé de cailloux, des façades sans reliefs, des portes basses donnant sur des couloirs obscurs, d'une humidité de cave, des fenêtres qui s'ouvrent à regret pour dispenser une lumière avare. Des silhouettes furtives et pressées... L'on devine des bavardages, des jalousies, des curiosités soupçonneuses. Tous les bruits s'estompent, un éclat de voix serait une indécence, et il semble qu'en des maisons pareilles, où des générations ont vécu dans la même atmosphère poudreuse, jamais n'aient pu retentir des rires d'enfants.

C'est là que s'écoulent ses jeunes années, mornes, pliées à des traditions et à une discipline étroite et têtue. Un seul souvenir qui évoque, dans cette tristesse, un peu de dou-

ceur, le souvenir de sa mère : une petite bourgeoise, elle aussi; mais plus fine, plus cultivée, de figure avenante, fraîche et ronde, « vive et légère »... Je cite ses propres paroles et nous ne la connaissons que par lui... Or il avait sept ans quand elle mourut. Peut-être a-t-il cristallisé autour de cette mort tous les regrets de sa jeunesse flétrie, tout ce qu'il aurait aimé et qu'il n'a fait qu'entrevoir.

Sa mère disparue, l'éducation de l'enfant incombait au père seul. Sans doute, ne faudrait-il pas le juger sur le témoignage de son fils. Stendhal a toujours affecté à son égard des sentiments qui n'ont rien de filial : de la rancune, une antipathie profonde, allant jusqu'à la haine véritable; et il prend une sorte de plaisir à répéter ce mot.

D'un autre que lui, la chose serait révoltante; mais on sait qu'il a coutume de charger ses impressions, qu'il recherche volontiers les termes outranciers et qu'il ne lui déplaît pas de rompre en visière avec les sentiments les plus naturels.

En réalité, cet avocat au Parlement de Grenoble, de vieille souche dauphinoise, était un bourgeois important et convaincu de son importance, économe de son bien jusqu'à l'avarice, respectueux de l'ordre, de la règle, de la discipline, — très pieux avec cela et tout à fait dépourvu de fantaisie. Le pli professionnel avait renforcé ses dispositions naturelles. Il devait à sa fonction ce mépris pour tout ce qui ne touchait pas au palais et à la vie judiciaire. Austère, solennel, il avait une conception de la vie solidement établie et n'en sortait pas. Littérature, philosophie, art, tout cela n'était pour lui que divertissement dangereux et il ne concevait pas que son fils pût être formé

autrement qu'à son image. Sans doute, plus de sensibilité que ne le dit Stendhal (nous savons son admiration pour la Nouvelle Héloïse), mais une sensibilité refoulée, contenue par un souci excessif de rectitude, de bonne tenue morale et de correction. Avec un tempérament exalté, impatient, comme celui de cet enfant, vous devinez les résultats que pouvait avoir une pareille éducation.

Bien plus que dans sa propre maison, le jeune Beyle se trouve chez lui dans la maison de son grand-père maternel, le vieux docteur Gagnon. Celle-ci du moins, à l'entrée même de la Grande-Rue, s'ouvre largement sur la place Grenette. Par les fenêtres le soleil pénètre aisément; on respire, on voit le ciel. Bâtisse assez singulière certes, faite de morceaux acquis l'un après l'autre et organisés tant bien que mal, mais bâtisse qui n'a pas cette odeur d'humidité, de poussière et de mort. De grandes pièces bien aérées, où l'enfant ne se sent plus emprisonné, où il peut jouer et courir, et surtout cette terrasse, construite sur les anciens remparts et donnant sur les verdures du Jardin de ville.

Pour lui, cette terrasse était un paradis. Sur des portiques en linteaux de châtaignier, une treille se déployait; des caisses à fleurs que le docteur arrosait lui-même en faisaient une manière de jardin suspendu. La vue s'étendait librement; on entendait tous les bruits de la promenade, rires des enfants, conversations des promeneurs, éclats de la musique municipale les jours de fêtes... Puis, dans le lointain, par delà les arbres, les tours et les clochers de la ville, le paysage admirable qui borde la vallée

de l'Isère, les falaises de Voreppe, la Moucherotte, la montagne de Sassenages.

Les soirs d'été, l'enfant et le vieillard se plaisaient à s'attarder, seuls tous deux, causant avec un délicieux abandon en regardant les étoiles. Ce vieux docteur était vraiment un homme charmant, un bourgeois de l'ancienne France et c'est avec émotion que Stendhal évoquera toujours son souvenir : grâce à lui, nous le connaissons et aussi, en ce qui concerne le physique, par un portrait de la bibliothèque municipale de Grenoble. Une figure douce et régulière, saine et poupine, une intelligence ouverte., des yeux spirituels, une bouche malicieuse et sensuelle. Il avait gardé de sa jeunesse des allures et des façons de se vêtir, d'une élégance un peu surannée mais charmante. Une perruque poudrée, ronde, à trois rangs de boucles, un chapeau tricorne qu'il gardait toujours sous son bras, une « petite canne à pomme en racine de buis bordée d'écaillés ». Un vrai portrait de ce XVIIIe siècle dont il conservait les façons de penser et de sentir : libéral, sceptique et prompt à s'émouvoir, admirateur de Voltaire et de Rousseau. Malgré les années, il restait d'une jeunesse étonnante, l'intelligence toujours aussi curieuse, d'une bienveillance universelle et qui devenait de la bonté, n'exerçant plus son métier que par goût et soignant avec le mi ne plaisir les belles dames de la ville et les pauvres qui avaient recours à lui. Aux pauvres, d'ailleurs, il n'avait jamais rien demandé; aux dames, il avait renoncé à demander quelque chose.

Une ombre au tableau seulement. Amoureux de sa tranquillité, jouissant paisiblement de ses dernières an-

nées, le docteur aimait peu la bataille et les conflits familiaux. « Une nature à la Fontenelle », dira son petit-fils qui l'aurait voulu plus énergique et qui trouvait en lui des complaisances infinies, mais non l'appui solide qu'il aurait parfois désiré.

A cet égard, le vieux père Gagnon ne ressemblait guère aux autres membres de sa famille. Je ne parle pas de son fils Romain qui exerçait au dehors ses talents de séducteur professionnel, mais de sa sœur aînée Elisabeth Gagnon et de sa fille Séraphie.

La première a laissé sur Stendhal une forte impression: une vieille fille maigre, desséchée, méticuleuse, toujours correcte, un peu ridicule; mais une âme ardente et généreuse — une de ces âmes qui, dans la vie, n'ont pas trouvé d'emploi, et qui méritaient mieux que leur destinée. Elle avait vieilli sans s'aigrir, et sans renoncer; sèche d'apparence, avec une sensibilité profonde, une fermeté qui n'éprouvait pas le besoin de s'afficher au dehors, mais que rien n'aurait fait fléchir, ses justes décisions une fois prises. Elle avait une formule familière pour exprimer ses admirations, formule surannée qui fait sourire, mais qui, pour elle, était pleine de sens : « Cela, disait-elle, est beau comme le Cid. » Une âme héroïque, dans un corps de vieille dévote provinciale; un don Quichotte femelle préposé au ménage de cet aimable Sancho qu'était son frère le docteur. La nature se plaît parfois à créer et à associer ces paradoxes vivants. Son espagnolisme (le mot est de lui), sa noblesse de cœur, simple et hautaine à la fois, inspireront toujours à Stendhal, si indépendant, si prompt

à l'ironie, un profond respect. Et de fait, il lui doit beaucoup, — et peut-être ce qu'il y a de meilleur en lui.

Pour la tante Séraphie, au contraire, la sœur de sa mère celle-ci, c'est une haine déclarée. Il ne pourra jamais parler d'elle, sans que déborde sous sa plume un flot d'épi- thètes gracieuses, « ce mauvais génie, cette terrible tante Séraphie, cette aigre dévote, ce diable en jupon ». Sans doute lui en veut-il d'avoir, à la mort de sa sœur, pris dans la maison une place qui ne lui revenait pas. « Il me semble, dit-il avec sa brutalité ordinaire, que mon père en devint amoureux; du moins il y avait de longues promenades aux Granges, dans un marais sous les bords de la ville où j'étais le seul tiers incommode et où je m'ennuyais fort... Là fit naufrage la très petite amitié que j'avais pour mon père. »

Il la déteste aussi pour son austérité rebutante, pour son fanatisme politique et religieux, pour son caractère acariâtre et entêté. C'est elle enfin qui a inauguré le système d'éducation qu'allait perfectionner l'odieux abbé Raillanne. C'est à l'âge de dix ans qu'Henri Beyle, après avoir appris les rudiments sous la direction d'un certain Joubert, fut remis entre les mains de ce précepteur. Il faut lire le portrait qu'il a laissé de ce « noir coquin » (Il ne l'appelle jamais autrement) : « Cet affreux pédant [c'est de Joubert qu'il s'agit d'abord, premier compte à régler rapidement] homme de cinq pieds six pouces, horriblement maigre et portant une redingote noire, sale et déchirée, n'était cependant pas mauvais au fond. Mais son successeur, M. l'abbé Raillanne fut, dans toute l'étendue

du mot, un noir coquin. Je ne prétends pas qu'il ait commis des crimes, mais il est difficile d'avoir une âme plus. sèche, plus ennemie de tout ce qui est honnête, plus parfaitement dégagée de tout sentiment d'humanité. Il était. petit, maigre, très pincé, le teint vert, l'œil faux avec des sourcils abominables... » Et cela continue ainsi. Une seule chose détonne dans le tableau : l'abbé Raillanne se tenait proprement. Stendhal l'avoue; ne croyez pas d'ailleurs qu'il lui en sache gré. Pour lui, un prêtre sera toujours un intrigant nourrissant les plus noirs desseins et prêt à tout pour satisfaire les plus viles ambitions. Il sera, par définition, un être répugnant d'aspect. Et s'il en rencontre qui soient de tenue correcte et d'abord séduisant, il leur en voudra davantage encore de ne pas répondre à sa définition, je n'ose pas dire à son idéal. Leur propreté ne sera qu'une hypocrisie de plus, ajoutée à tant d'autres.

Pour conclure enfin, pour résumer les souvenirs qu'il a gardés de cette éducation : « Je haïssais l'abbé, je haïssais mon père, source des pouvoirs de l'abbé, je haïssais encore plus la religion au nom de laquelle il me tyrannisait... » Charmant enfant ! Vous voyez la qualité de cet anticléricalisme. Il y sera fidèle et les prêtres que nous rencontrerons dans ses romans auront toujours au moins quelques traits de ce modèle primitif.

Tel est le milieu dans lequel le jeune H. Beyle a grandi. Nous avons ici la clef même de son caractère et de sa

nature. Il n'a pas eu l'enfance choyée et insoucieuse qui est de règle dans la classe bourgeoise à laquelle il appartient. Quelque chose lui a manqué qui ne se remplace pas. D'abord des rancunes accumulées, des colères, des instincts de révolte : fâcheuse entrée dans la vie. En sera-t-il corrompu à jamais et peut-on parler de méchanceté foncière ?

Il ne lui déplairait pas d'être jugé ainsi ; il met une certaine coquetterie à détourner les sympathies, à se montrer odieux. Lisez ses journaux autobiographiques, c'est un parti-pris évident. Il y a un certain nombre de traits qu'il rappelle volontiers, dont il est très fier et qui, si on le prenait au sérieux, lui feraient peu d'honneur : la joie qu'il éprouve à la nouvelle que le roi a été guillotiné (« Je fus saisi d'un des plus vifs mouvements de joie que j'aie éprouvés de ma vie ») ; ces instincts de terroriste chez un enfant de dix ans ! — Cette façon encore de raconter la mort de sa tante Séraphie : « Un soir d'hiver, j'étais dans. la cuisine... quelqu'un vint me dire : elle est passée. Je me jetai à genoux pour remercier Dieu de cette grande délivrance... » Singulier mouvement de piété ! Jusqu'à son amour pour sa mère qu'il se plaît à avilir : « Ma mère était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère. En l'aimant, à six ans peut-être (1789), j'avais absolument le même caractère qu'en 1828, en aimant à la fureur Alberthe de Rubempré... » Je n'insiste pas. Il y a, sur ce thème, quelques lignes d'Henri Brulard vraiment pénibles. Du Freudisme avant Freud. Heureusement on n'est pas obligé de le croire. Mieux vaut relire le récit

qu'il nous a laissé de la mort de cette jeune femme, si tôt enlevée :

La veille de la mort de ma mère, on nous mena promener, ma sœur Pauline et moi, rue Montorge; nous revînmes le long des maisons à gauche de cette rue (au Nord). On nous avait établis chez mon grand- père, dans la maison sur la place Grenette. Je couchais sur le plancher, sur un matelas, entre la fenêtre et la cheminée, lorsque sur les deux heures du matin toute la famille rentra en poussant des sanglots.

Mais comment les médecins n'ont pas trouvé de remèdes ? disais-je à la vieille Marion (vraie servante de Molière, amie de ses maîtres mais leur disant bien son mot, qui avait vu ma mère fort jeune, qui l'avait vu marier dix ans auparavant, en 1780, et qui m'aimait beaucoup...).

J'étais beaucoup plus étonné que désespéré, je ne comprenais pas la mort, j'y croyais peu.

Quoi, disais-je à Marion, je ne la reverrai jamais ?

— Comment veux-tu la revoir, si on l'emportera (sic) au cimetière ?

— Et où est-il le cimetière ?

— Rue des Mûriers, c'est celui de la paroisse Notre-Dame.

Tout le dialogue de cette nuit m'est encore présent, et il ne tiendrait qu'à moi de le transcrire ici. Là véritablement a commencé ma vie morale, je devais avoir six ans et demi. Au reste, ces dates sont faciles à vérifier par les actes de l'état civil.

Je m'endormis; le lendemain, à mon réveil, Marion me dit :

Il faut aller embrasser ton père.

— Comment, ma petite maman est morte ! mais comment est-ce que je ne la reverrai plus ?

— Veux-tu bien te taire, ton père t'entend, il est là, dans le lit de la grand'tante.

J'allai avec répugnance dans la ruelle de ce lit qui était obscure parce que les rideaux étaient fermés. J'avais de l'éloignement pour mon père et de la répugnance à l'embrasser.

Un instant après arriva l'abbé Rey, un homme fort grand, très froid, marqué de la petite vérole, l'air sans esprit et bon, parlant du nez, qui bientôt après fut grand vicaire. C'était un ami de la famille.

Le croira-t-on ? A cause de son état de prêtre, j'avais de l'antipathie pour lui.

M. l'abbé Rey se plaça près de la fenêtre, mon père se leva, passa sa robe de chambre, sortit de l'alcôve fermée par des rideaux de serge verte (il y avait d'autres beaux rideaux de taffetas rose, brodés de blanc, qui le jour cachaient les autres).

L'abbé Rey embrassa mon père en silence; je trouvai mon père bien

laid, il avait les yeux gonflés, et les larmes le gagnaient à tous moments. J'étais resté dans l'alcôve obscure et je voyais fort bien.

« Mon ami, ceci vient de Dieu », dit enfin l'abbé; et ce mot, dit par un homme que je haïssais à un autre que je n'aimais guère, me fit réfléchir profondément.

On me croira insensible, je n'étais encore qu'étonné de la mort de ma mère. Je ne comprenais pas ce mot.

Le lendemain, il fut question de l'enterrement; mon père, dont la figure était réellement absolument changée, me revêtit d'une sorte de manteau en laine noire qu'il me lia au cou. La scène se passa dans le cabinet de mon père, rue des Vieux-Jésuites; mon père était noir et tout le cabinet tapissé d'in folio funèbres, horribles à voir. La seule Encyclopédie de d'Alembert et Diderot, brochée en bleu, faisait exception à la laideur générale.

La scène s'est gravée dans son esprit avec une netteté singulière. Il revoit — il revit tous les détails. Un plan annexé au manuscrit marque la place de tous les meubles, la position de tous les acteurs; cela pour préciser ses souvenirs, pour raviver ses impressions, pour aller plus sûrement à la recherche du temps perdu.

Il se rappelle toutes les paroles, les condoléances banales, les airs contrits d'abord, puis les conversations qui reprennent, les pensées qui se détournent, — cette impression de fausseté mondaine, d'indifférence, d'égoïsme général que laissent aux cœurs vraiment atteints les cérémonies de ce genre.

Tous les parents et amis se réunirent dans le cabinet de mon père... Il se fit un grand bruit, c'était la bière de ma pauvre mère que l'on prenait au salon pour l'emporter.

« Ah ! ça, je ne sais pas l'ordre de ces cérémonies », dit d'un air indifférent M. Picot en se levant, ce qui me choqua fort; ce fut là ma dernière sensation sociale. En entrant au salon et voyant la bière couverte du drap noir où était ma mère, je fus saisi du plus violent désespoir, je comprenais enfin ce que c'était que la mort.

Ma tante Séraphie m'avait déjà accusé d'être insensible.

J'épargnerai au lecteur le récit de toutes les phases de mon désespoir à l'église paroissiale de Saint-Hugues. J'étouffais, on fut obligé, je crois, de m'emmener parce que ma douleur faisait trop de bruit. Je n'ai jamais pu regarder de sang-froid cette église de Saint-Hugues et la cathédrale qui est attenante. Le son seul des cloches de la cathédrale, même en 1828, quand je suis allé revoir Grenoble, m'a donné une tristesse morne, sèche, sans attendrissement, de cette tristesse voisine de la colère.

Ceci nous fait oublier la perversité qu'il se plaît trop souvent à affecter. Cette perversité d'ailleurs est bien théâtrale pour être sincère. Peut-être même, derrière ces boutades malséantes, ces affectations de cynisme, décou- vre-t-on surtout des déceptions sentimentales, une sensibilité souvent blessée, en garde contre elle-même et facilement aigrie. Comme tous les personnages de ses romans, il s'est fixé un rôle dans lequel il se raidit : timidité et orgueil.

Une chose, en tout cas, est certaine : le désir qu'avait cet enfant d'échapper au plus tôt à l'esclavage familial. En novembre 1796, l'Ecole centrale de Grenoble était inaugurée; le docteur Gagnon avait été un des organisateurs de cette institution nouvelle; son petit-fils fut un de ses premiers élèves. Ces écoles centrales, qui tenaient une place intermédiaire entre nos enseignements secondaire et supérieur, étaient à la fois des établissements d'instruction et des séminaires de recherches scientifiques. Stendhal y obtint, durant trois ans, de réels succès.

Les mathématiques convenaient à son intelligence précise, amoureuse de définitions exactes; mais il y voyait surtout un instrument de libération, un moyen de fuir Grenoble et les siens. « De 1796 à 1799, je n'ai fait attention qu'à ce qui pouvait me donner les moyens de quitter

Grenoble, c'est-à-dire aux mathématiques... De plus, j'aimais et j'aime encore les mathématiques pour elles- mêmes, comme n'admettant pas l'hypocrisie et le vague, mes deux bêtes d'aversion. » Ceci est très exact. Personne n'associera mieux que lui l'esprit de géométrie et l'esprit -de finesse.

En novembre 1799, il gagna Paris, pour se présenter à l'Ecole Polytechnique. A peine arrivé d'ailleurs, il oublia ce qui avait été la raison, ou le prétexte du voyage et négligea de courir les chances du concours. L'important était d'avoir enfin conquis sa liberté. Ici commence une nouvelle période de sa vie. On pourrait presque dire : ici, il commence à vivre.

Il débarquait à Paris à un moment et en des circonstances bien propres à soulever les passions d'un jeune homme tel que lui : en passant à Nemours, il avait appris le coup d'Etat du 18 Brumaire. Mais pour l'instant, la politique l'occupait assez peu; les sciences pas beaucoup plus; il avait d'autres soucis : « J'arrivais à Paris, nous dit-il, avec le projet arrêté d'être un séducteur de femmes, un Don Juan... » Ambition assez médiocre si l'on veut, assez banale du moins et l'on est tenté de sourire. Mais ce sera un de ses grands désirs et, ici encore, Julien Sorel sera fait à son image.

Paris qui avait hanté ses rêves le déçut; la première impression fut glaciale : les hôtels austères et rébarbatifs de la rue Saint-Dominique et de la rue de Bourgogne, ces grands murs, ce ciel pesant, ces horizons bouchés, ces jardins que l'on devinait à peine, cette impression de ruine et de tristesse après les orage's de la Révolution,

cette solitude et ce silence d'une grande ville blessée.... Il en arrivait presque à regretter Grenoble et le Dau- phiné : là-bas, -la nature au moins était vivante.

Il y avait bien, pour le recevoir et le guider, des cousins. haut placés, les Daru à qui il était chaudement recommandé. Ils l'accueillirent avec le genre de bienveillance dont ils étaient capables et, pendant quinze ans, il allait trouver en eux des protecteurs attentifs. Mais la sympathie ne jaillissait pas. Entre ces grands bourgeois austères et froids, famille de fonctionnaires, de gens du monde, d'académiciens, et ce jeune homme ardent et sensible,, d'une timidité farouche, d'allures vulgaires, défiant, prompt à la révolte, il n'y avait aucune affinité.

Le chef de la tribu, Noël Daru, un homme de 71 ans,, d'abord glacial, le terrifia ; « un grand nez, un œil un peu de travers, un air assez faux », c'est ce qui l'a frappé au premier aspect. Sa femme, une « petite vieille, ratatinée, riche, dévote et de peu d'esprit ». Puis le fils aîné, Pierre Daru, le futur ministre de Napoléon qui déjà avait manifesté ses grandes qualités d'organisateur, lettré au reste et d'esprit très cultivé. Stendhal lui devra beaucoup; mais. c'est toujours l'homme méthodique, correct et maître de soi... tout ce qui peut l'intimider et il lui en veut de sentir, en sa présence, une sorte de respect. Seul, le frère cadet, Martial, devient son ami. Celui-ci au moins sait être jeune. Brillant et gai, coureur de femmes, sans la vulgarité du Don Juan provincial qu'il avait connu dans la personne de Romain Gagnon, c'est pour lui le modèle rêvé.

Il ne demandait qu'à suivre son exemple; mais avec ses- ressources personnelles, il ne pouvait guère y songer-

D'abord il fallait travailler. Simple commis dans les bureaux de Pierre Daru, au ministère de la Guerre, il grattait du papier, copiait des lettres, rongeant son frein. En 1799 enfin, l'avenir s'éclaira. Son cousin suivait Ber- thier et Bonaparte en Lombardie, comme Inspecteur en chef aux revues et l'invitait à le rejoindre.

Vous devinez sa joie et son enthousiasme. Il échappait à la grisaille des bureaux, il allait connaître le pays de ses rêves. Il avait un grand sabre, des bottes, des pistolets, un cheval... il ne lui manquait que la manière de s'en servir. Ses débuts de cavalier furent malheureux. Non pas que son coursier fût un animal indomptable, on lui avait choisi un bon gros cheval, très paisible; mais après plusieurs jours d'écurie, une gaîté naturelle lui fit prendre le galop, le jeta à travers broussailles et rochers. Heureusement un certain capitaine Burelvillers qui s'était chargé de veiller sur lui envoya son brosseur à sa poursuite et la chevauchée se termina sans trop de dommages. C'est ainsi qu'Henri Beyle, bientôt lieutenant de cavalerie, franchit le Saint-Bernard.

Je n'insiste pas, pour le moment, sur ce premier séjour dans l'Italie du nord. Nous aurons l'occasion de revenir sur ses impressions milanaises et sur le bénéfice qu'il a pu retirer de ce contact. Et je n'insisterai pas non plus sur sa carrière de soldat. Le métier militaire avec ses obligations méticuleuses, sa régularité, sa discipline n'était pas pour le séduire.

Officier de dragons pendant deux ans seulement, il passa ensuite, et toujours grâce à la protection des Daru, dans l'Administration militaire. Adjoint au Commissaire

des guerres en 1806, assurant les approvisionnements, à l'arrière des armées, assez loin de la ligne de feu, il fit sans trop de dangers la campagne d'Autriche en 1809, la campagne de Russie de 1812, la campagne de Saxe en 1813... Et vous savez le culte enthousiaste et réfléchi qu'il gardera à Napoléon. Le Mémorial de Sainte-Hélène restera un de ses livres d'élection, comme il sera le livre de chevet de Julien Sorel.

Mais si Napoléon est pour lui le maître d'énergie, son entourage lui plaît beaucoup moins. Il s'est vite lassé de cette existence errante, des fréquentations militaires et de l'outrecuidance de tous ces guerriers. « Quel esprit faut-il, dira Mme de Sainte-Hérédité dans le Rouge et le Noir, pour donner un coup de sabre; et quand cela leur est arrivé, ils en parlent si souvent ! » Sur ce point, Stendhal n'est pas loin de penser comme les ultras.

Une fois de plus, les Daru s'entremirent en sa faveur. Auditeur au Conseil d'Etat dès le mois d'août 1810, une carrière assez brillante semblait encore s'ouvrir à lui. Les événements de 1814 mirent fin à tous ses espoirs.

Ce qui nous intéresse surtout d'ailleurs, durant cette période qui va de 1800 à 1814, c'est sa formation intellectuelle. Ses premières tentatives d'écrivain ne sont pas heureuses, et lui-même s'en est aperçu : on peut négliger sans regret ses essais dramatiques, tragédies ou drames avortés, comédies à la manière de Destouches, de Collé et de Fabre d'Eglantine, — et cette pièce qui devait s'appeler tour à tour les Deux hommes, puis le Pervertisseur, puis le Vani- teux, puis Letellier, pièce à laquelle il a travaillé près de vingt ans, pour l'abandonner ensuite. Il rêvait aussi d'un

poème épique, de traités philosophiques, d'histoire de l'art. Tout cela confusément.

Déjà cependant, son originalité se révèle et les traits .essentiels de sa physionomie se dessinent assez nets.

Je les signale en quelques mots. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est cette collaboration assez singulière d'un esprit net et précis jusqu'à la sécheresse, d'une imagination ardente et impétueuse, d'une sensibilité très vive, mais secrète, refoulée.

Comme toute sa génération, il a subi l'influence de Rousseau. Tout enfant, il s'est passionné pour la Nouvelle Héloïse; dans le Rouge et le Noir, encore, plusieurs épisodes témoigneront de la fidélité de ses souvenirs... Mais -de bonne heure aussi, il a senti le danger de ces rêveries troublantes et de cette hantise; il s'est mis en défense; il en arrivera presque à le détester, — par crainte, sans doute, de l'aimer trop.

En tout cas, il se raidit contre tout ce qui, de façon plus ou moins directe, dérive de lui. Il ne comprend pas, il se Tefuse à comprendre les exaltations de Chateaubriand, ses descriptions somptueuses, ses images. Pur galimatias que ces belles périodes d'une sensibilité si riche, d'un sentiment si profond, musique et poésie : « Le génie des airs secouait sa chevelure bleue embaumée de la senteur des pins et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins fleuris. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache et sa lumière

gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts... » Cette cime indéterminée le met en joie. Il délare Atala ridicule, tout en affirmant ne l'avoir jamais lue. G. Sand est sa bête noire et tout le lyrisme romantique n'aura pas d'ennemi plus déterminé. « Lord Byron peigné à la française », dira-t-il de Lamartine. Sur l'Eloa de Vigny, ces deux épithètes : « lugubre et niais ». Et sur Victor Hugo, ce jugement dédaigneux : « Il fait correctement les vers. »

Ceci est grave. Ce qui l'est davantage c'est qu'il admi. rera Béranger, Casimir Delavigne et E. Scribe... Ai-je besoin de dire après cela qu'il n'est pas d'homme plus fermé que lui à la poésie ? Il ne perdra pas une occasion en revanche de célébrer le style divin de l'Esprit des lois — et même la netteté dépouillée du Code civil.

Il a subi profondément l'empreinte du XVIIIe siècle philosophe, raisonneur, positif et antireligieux. Sur la cheminée de son grand-père Gagnon, le buste de Voltaire faisait pendant au buste de Rousseau, prudemment séparé de lui par une pendule. Auprès de ce vieillard, il a reçu des leçons de scepticisme aimable, mais étroit. Il a goûté la précision des encyclopédistes et, après eux, celle des idéologues, leurs successeurs. L'enseignement scientifique de l'Ecole centrale a renforcé ces dispositions naturelles. Il aimera toujours les subtilités de l'analyse, les dissections morales, les classifications et les statistiques. Avant tout, dissiper les nuées, renverser les idoles, pour atteindre l'homme réel.

C'est bien, si vous voulez, de l'esprit classique; mais

il lui manque l'amour de la règle, le sens de l'antique, le culte de la beauté.

Pendant ces premières années de Paris, son rêve constant est de devenir un grand auteur comique : singulière illusion de sa part. Il s'est mis à l'œuvre méthodiquement, suivant sa coutume. Il travaille les maîtres du théâtre, s'efforce à surprendre leurs secrets; il suit les représentations de la Comédie Française, étudie la technique, la mise en scène, le jeu des acteurs, accumulant sur des feuilles volantes notes et remarques. Assez décousues du reste; mais il croit fermement qu'en toutes choses, tout est affaire de recettes, de métier et de volonté réfléchie.

En même temps, il travaille à sa formation philosophique. On a retrouvé récemment près de 700 pages de notes, une manière de journal intime ou, plus exactement, de répertoire idéologique. Il espérait bien tirer de là un premier livre, dont le titre, déjà, était arrêté : Filosofia nova.

C'est un mélange de notations personnelles et de citations retenues au cours de ses lectures. Vous devinez quels peuvent être ses maîtres favoris : « Il faut qu'un homme, dira-t-il plus tard, ait trouvé dans l'héritage paternel une édition des œuvres de Voltaire, quelques volumes elzévirs et l'encyclopédie... » C'est la base nécessaire. Mais il faut plus que cela. Pour être fortement armé, il se plonge dans la lecture de Cabanis, de Destutt de Tracy et d'Helvétius.

Ne concluez pas à un amour désintéressé de la spéculation pure et des jeux de l'intelligence; il songe à l'utilité pratique avant tout. A l'aide de ces lectures, il s'agit d'établir d'abord, et solidement, la règle de sa vie : déjà, ce qu'il appellera la Chasse au bonheur.

Cette chasse exige, elle aussi, une méthode rigoureuse et des soins constants. Rien de plus dangereux que de vivre à l'aventure, au fil de l'eau, en dilettante insouciant. Les moindres détails ont de l'importance; tout doit être réglé; chaque jour, chaque heure doivent trouver leur emploi. « Il importe de ne pas perdre son temps... Il faut s'habiller vite, ne rester à table que le temps nécessaire pour manger, et marcher rapidement. Il ne faut jamais se laisser dominer par les affaires. Il faut, le matin en se levant, réfléchir à ce que l'on a à faire pendant la journée, voir à quelle heure et comment il convient de le faire et prendre sur soi de se mettre en train précisément au moment qu'on a décidé. On se délivre ainsi des vaines inquiétudes si funestes au bonheur et à l'avancement de la raison... » Autant que Pascal, il redoute le divertissement, mais ce n'est pas pour les mêmes raisons : « J'ai 21 ans dans 23 jours, écrit-il le 1er janvier 1804, il est temps de jouir. »

D'ailleurs, il voit bien les difficultés dont il lui faut triompher. Il connaît sa timidité fâcheuse, sa gaucherie, sa sincérité qui, dans le monde, l'expose à tant de maladresses... Or la société mondaine est le champ de bataille où il s'agit de manœuvrer. Et il médite gravement : « Je ne me sens pas encore assez sûr de moi dans le monde pour être aimable à volonté... Je ne serai pas aimable, tant que je ne saurai pas par cœur beaucoup d'anecdotes. Tout ce qui est trop énergique est de mauvais ton, le style laconique est de mauvais ton, il faut donc le fuir. La vanité est le caractère général des Français, on est donc sûr de les intéresser par la délicatesse et la finesse... Il faut beau-

coup laisser entendre, sans rien dire de trop clair. Il faut remplir scrupuleusement les convenances. » Après quoi, il résume les principes essentiels de sa technique : « 1° Dans ma conversation, plaisanter habituellement; 2° Prendre l'habitude de ne jamais agir par passion, mais être toujours de sang-froid; 3° Frapper fort plutôt que juste en conversation... »

Dans tout cela, il y a bien de l'ingénuité; il y a même quelque chose d'un peu déplaisant. Mais ne croit-on pas entendre Julien Sorel composant ses attitudes, ses gestes, établissant pour toutes les circonstances de sa vie un programme et un horaire rigoureux, domptant ses faiblesses par la discipline impitoyable qu'il a la force de s'imposer?

Plus intéressantes encore que ce journal intime, les lettres qu'il adresse régulièrement à sa jeune sœur Pauline dont il a entrepris la direction intellectuelle et morale. Avec elle, aucune ironie; son scepticisme ne cherche pas le piquant du paradoxe ou les grâces de l'esprit. Des conseils attentifs, des formules brèves qui se gravent profondément. Et en petit nombre.

Toutes nos idées viennent des sens; on nomme vertu, l'habitude des actions utiles à tous les hommes; vice, l'habitude des actions nuisibles à tous les hommes. « Par instinct, dira-t-il plus tard de lui-même, ma vie morale s'est passée à considérer attentivement trois ou quatre idées principales et à tâcher de voir la vérité sur elles. » Educateur, il ne procède pas autrement. Toujours cette façon sèche de considérer les choses, cette guerre sans

merci aux illusions et aux idées vagues, cette façon mathé.matique de poser tous les problèmes, même ceux qui s'y prêtent le moins : « Il y a plusieurs degrés de vraisenlblance. Il y a cent millions à parier contre un que ce que tu as vu existe. Il n'y a plus que dix millions à parier contre un que ce que Caroline te dit avoir vu existe. Il y a dix millions à parier contre un que Louis XIV a existé, mais il n'y a que deux millions à parier que Clovis a vécu. Il n'y a plus que huit cent mille à parier que Ptolémée Philadelphe a régné en Egypte. Il n'y a plus que trois ou quatre à parier contre un que Nimbrod a existé... » L'histoire devient ainsi jeu de hasard... Mais quelle singulière correspondance entre deux jeunes gens intimement unis l'un à l'autre! Et il ne s'agit pas de lettres destinées au public; il ne parade pas; il remplit, très sérieusement, son office d'éducateur.

Il dirige les lectures de Pauline, il lui recommande à la fois les vies de Plutarque et Zadig de Voltaire (elle a alors 15 ans et lui 17). Il la met en garde contre les œuvres dont il aperçoit le charme dangereux : « As-tu lu Corine ? C'est excellent, quand ce n'est pas détestable à force d'enflure et de sentiment factice. Il y a de grandes vérités. Mme de Staël est destinée à un ouvrage : Esprit des lois de la société du dix-huitième siècle. Dès qu'elle aborde ce sujet, elle est excellente et médiocre dès qu'elle s'en éloigne. » Remarquez d'ailleurs que ce jugement ne manque pas de justesse. Ce qui a survécu de Mme de Staël, ce ne sont pas ses romans lyriques, dont le succès fut immédiat.

Mais voici les noms qui, le plus souvent, reviennent sous sa plume. Ce sont, vous pensez bien, ses chers idéologues : Condillac dont la logique « l'élèvera au niveau des plus grands raisonneurs », — Cabanis, difficile peut-être à aborder, mais si riche de substance — Y Idéologie de Tracy « ce livre sublime qui la mettra sur la route du bonheur... ». Ce sont ses propres expressions. Il répète as-tu lu Tracy? comme La Fontaine disait : avez-vous lu Baruch? Et il dit encore : « Je l'admire comme aussi vrai que l'Evangile pour le moins, et aussi clair. » Cette comparaison incongrue le ravit; il la reprend dans une autre lettre : « Cela est aussi vrai que le vrai en l'Evangile ou dans Helvétius. » L'Evangile et Helvétius n'ont pas coutume de se rencontrer.

Il la dresse de son mieux aux subtilités de l'analyse psychologique et aux beautés de la classification : « Il y a des passions, l'amour, la vengeance, la haine, l'orgueil, la vanité, l'amour de la gloire. Il y a des états de passion : la terreur, la cruauté, la fureur, le rire, les pleurs, la joie, la tristesse, l'inquiétude. Il y a ensuite les moyens de passion, comme l'hypocrisie. Il y a encore les habitudes de l'âme; il y en a de sensibles, il y en a d'utiles... » Je passe toutes les subdivisions. Pour conclure : « L'homme est composé de trois parties : 1° Le corps ; 2° L'âme ou toutes les passions; 3° La tête ou le centre de toutes les combinaisons. Etudie-le d'après cette distinction, observe dans chaque individu l'âme et la tête... Le corps et la tête sont les valets de l'âme et l'âme obéit elle-même au moi qui est le désir du bonheur... » Char-

mant programme de réjouissances pour une jeune fille de dix-neuf ans! Mais c'est la discipline intellectuelle à. laquelle lui-même s'est soumis.

Ne raillons pas ces manies de naturaliste, ce goût de- la comptabilité morale. Nous leur devrons, en 1822, le livre de l' Amour; puis, sur la trame un peu sèche de ce livre, s'épanouiront les grands romans débordants de vie- Tout se tient chez Stendhal.

Sa ferveur idéologique n'en fera pas un nomenclateur de laboratoire; elle s'accorde très bien avec un caractère ardent et passionné. Ses maîtres raisonneurs n'effacent pas en lui le souvenir de cet Espagnolisme qui tout enfant l'a frappé chez sa tante Elisabeth et qui ne cessera pa& de le hanter. Il a déjà le goût des grandes actions, des âmes- exceptionnelles, de la vie puissante et dominatrice.

Si la société moderne lui inspire de l'horreur, c'est qu'il n'y trouve que banalité, uniformité, vanité. En l'homme d'aujourd'hui, tous les reliefs se sont effacés. Le bon goût, l'esprit, l'ironie, voilà de quoi l'on se satisfait- La coutume est souveraine. Tout ce qui échappe à l'ordinaire et dépasse le niveau n'est que grossièreté. Rien de grand, de personnel, de vivant. Seul Napoléon a tranché sur cette grisaille : ce qui a suivi, Restauration ou monarchie de Juillet, n'est que la revanche des médiocres. Et Stendhal rêve de ces temps anciens où l'animal humain suivait sa route et créait son idéal, dans le libre développement de ses instincts. Il rêve de cette Italie de la Renaissance, frémissante de vie, époque de passion, de grandeur — de grandeur héroïque ou criminelle, il

importe peu. Au delà des Alpes, il lui semblera retrouver- encore quelque chose de cela.

« La plante homme, a dit Alfieri, naît plus robuste en Italie qu'en toute autre contrée, et les crimes atroces, qui s'y commettent en sont la preuve. » Stendhal se plaît à commenter cette orgueilleuse affirmation. En novembre- 1817, il annonce à son ami Romain Colomb un livre nouveau que nous connaissons par cette lettre seulement, Histoire de l'énergie en Italie. En voici l'idée maîtresse t « Echappant à la centralisation, à la domination d'un seul, à l'autorité héréditaire de droit divin, l'Italie a conservé intactes toutes ses énergies. En Italie, tous les caractères ardents, tous les esprits actifs étaient inévitablement- entraînés à se disputer le pouvoir, cette jouissance délicieuse... Milan, Gênes, Florence, Rimini, Urbin, Pise, Sienne, Plaisance et vingt autres villes étaient dévorées- par les flammes des factions. Leurs citoyens sacrifiaient avec joie à leur ambition politique le soin de leurs intérêts privés et la défense de ce que nous appelons les droits. civils... Voilà le foyer qui produisit les guerres interminables et acharnées de ville à ville... De là ce conflit éternel des familles puissantes dont l'histoire domestique est si singulière... » Et il remarque, béant d'admiration : « Je compte onze anecdotès de gens d'e la haute société qui, depuis cinq ou six ans, ont tué leur maîtresse et se sont ensuite donné la mort. »

Peut-être exagère-t-il; mais cet idéologue fait passer- avant tout le culte de l'énergie. Un esprit méthodique et net, une volonté fortement tendue au service de passions frémissantes, voilà l'homme complet. Ce dualisme se-

retrouvera dans tous ses personnages : des mécaniques admirablement réglées dont il se plaît à démonter les rouages ; des forces déchaînées dont il admire les réactions violentes et inattendues. Le psychologue de l'Amour, le père de Julien Sorel, sera l'auteur aussi de ces Chroniques italiennes, livre de passion et de sang.

II

Les influences italiennes

On connaît l'inscription très brève qui figure sur le tonlbeau de Stendhal, au cimetière Montmartre : Arrigo Beyle, Milanese, — Henri Beyle, Milanais. C'est lui- même qui l'avait choisie. Peut-être cette manifestation posthume lui fait-elle moins d'honneur qu'il ne croyait. Mais, avec Stendhal, il faut se défendre des indignations les plus naturelles; ce serait souvent être sa dupe. Mieux vaut essayer de le comprendre.

L'Italie, ou plus exactement la Lombardie est bien sa patrie d'élection. C'est là qu'il a trouvé enfin ce qu'il cherchait depuis des années, le secret de la gaieté, l'insouciance, la joie de vivre, fiévreusement, la royauté du plaisir, dans une absolue liberté de mœurs.

Le moment précis où il la connaît est celui où lui-même -commence à vivre, d'une vie indépendante, pleine d'élan. Que laisse-t-il derrière lui? Des souvenirs grenoblois, si proches encore, il n'a gardé qu'amertume et dégoût; Paris,

dont il avait tant attendu, ne lui a valu que des déboires. Cette Italie, si longtemps esclave sous la domination autrichienne, c'est pour lui la terre de liberté.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs l'entraînement général qui, en ces premières années du dix-neuvième siècle,. pousse toute la jeunesse française à porter ses regards- au delà de nos frontières, ne fût-ce que pour échapper à nos traditions rigides et périmées : l'Allemagne telle que la rêve Mme de Staël, l'Angleterre de Shakespeare et celle de Byron passent au premier plan. Pourtant les races méridionales, l'Espagne, l'Italie, ne sont pas négligées. A elleg aussi on demande des modèles, des inspirations; on s'efforce de les mieux connaître. En 1811 commencera à paraître la Littérature Italienne de Ginguené; en 1813, les. Littératures du Midi de l'Europe de Simonde de Sismondi. Plus tard s'imposera l'Italianisme de Byron, de Shelley et de Keats.

Mais, d'une manière générale, ce que l'on aime err Italie, c'est le sanctuaire de l'art ancien, et c'est aussi la- beauté de ses paysages. Elle est une patrie d'art, une terre de poésie, et il y a, dans le culte qu'on lui rend, un peu de convention, ou de littérature. Ai-je besoin de rappeler- les pages fameuses de Châteaubriand sur les ruines et la campagne romaine, le romantisme de Corine, le Golfe de Bcda et la Graziella de Lamartine ? Plus sérieuse et plus profonde, il est vrai, la ferveur dont sont animés-les des-. servants et les traducteurs du Dante, le malheureux A. Deschamps à leur tête. Mais cette ferveur est encore: ferveur poétique... Et je ne parle pas de l'Italianisme fantaisiste des Contes cFEspagne et cFItalie.

Stendhal connaît l'Italie de plus près, d'une fréquentation plus intime. Il a pour elle, pour ses femmes, sa musique, ses théâtres, sa nature, une passion sensuelle. Au delà des Alpes, il éprouve un sentiment de bien-être et de volupté. Et il a, en même temps, l'impression d'y vivre, d'y sentir, d'y penser davantage, d'y devenir plus lui-même, c'est-à-dire d'y devenir meilleur.

Ce qui le touche, ce ne sont pas les souvenirs d'art. Il préfère de beaucoup Milan à Florence. Florence, la ville des artistes entre toutes... Mais il trouve les Florentins trop civilisés, embourgeoisés, de caractère affadi. « Le Florentin est le plus poli des hommes, le plus soigneux, le plus fidèle à ses petits calculs de convenance et d'économie. Dans la rue, il a l'air d'un commis à 1.800 francs d'appointements qui, après avoir bien brossé «on habit et ciré lui-même ses bottes, court à son bureau pour s'y trouver à l'heure précise. Il n'a pas oublié son parapluie, car le temps n'est pas sûr et rien ne gâte un chapeau comme une averse... » Le Florentin ne vit pas.

Or il n'est pour lui qu'une chose passionnante, la vie, et la vie actuelle. Certes il admire le passé de l'Italie, les orages de son histoire, le tumulte de ses chroniques ; mais il s'intéresse bien plus à ses goûts, à ses, aspirations d'aujourd'hui. Il a partagé ses plaisirs, comme ses colères; il a suivi ses luttes politiques et littéraires; il y a pris part, il en a vécu, il y a puisé les éléments de ce qui sera son romantisme propre, son romanticisme plus exactement, 3i différent du romantisme officiel.

L'hérédité est-elle pour quelque chose dans tout cela ? Il le croyait, ou il a voulu nous le laisser croire. Sur les

propos, assez douteux, d'une de ses parentes, il s'était fabriqué, complaisamment, une ascendance italienne. La famille de son père était, à ses yeux, parfaitement méprisable, lignée de bourgeois médiocres; mais, du côté maternel, les Gagnon, tels du moins qu'il imaginait leur histoire, étaient plus flatteurs à son orgueil. Ils s'étaient appelés, au seizième siècle, Guadagni ou Guadaniani; l'un d'eux, en 1650, avait suivi un légat en Avignon, à la suite, bien entendu, d'un de ces glorieux assassinats auxquels on reconnaît les gens de haute race. Quand il passa les Alpes, sur le cheval suisse dont je vous ai parlé, H. Beyle rentrait chez lui; il y rentrait en conquérant et en libérateur... Il ne faudrait pas attacher trop d'importance à ce petit roman généalogique.

C'est le 22 mai 1800 qu'il avait franchi la barrière des Alpes. « Le Saint-Bernard, ce n'est que cela ? » disait-il à ce capitaine Burelvillers qui s'était chargé de veiller sur lui et de le dresser à la vie des camps : il n'entendait pas qu'on le prît pour un enfant. Deux jours plus tard, la troupe passait sous le fort de Bard, où il reçut le baptême du feu. Aux premières décharges, il ne put se défendre d'un frisson. Mais Burelvillers le regardait d'un air narquois et grommelait dans sa moustache : « Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur. » Il y avait, à côté de lui, sept ou huit personnes. Beyle se raidit, s'approcha du bord de la falaise rocheuse et resta immobile quelques instants : Tartarin défiant les lions, aux portes d'Alger... A vrai dire, il n'était pas plus en danger que le héros Tarasconais. Le sentier d'Albart, par où passait

la cavalerie, était parfaitement défilé, hors des vues des artilleurs autrichiens. Les boulets ne risquaient pas de répondre à son défi. Mais on entendait le bruit des canons, formidable au milieu des rochers. Avec un peu d'imagination... et il n'en manque pas.

D'ailleurs, tout le ravit déjà dans cette existence, nouvelle pour lui : cette impression de liberté, cette atmosphère de gloire, ce mouvement d'une armée en campagne, les dangers mêmes que réserve l'avenir et, en attendant mieux, tous les détails du paysage, les contreforts des Alpes où il a retrouvé ses « chères montagnes », puis les vallées qui s'élargissent, les torrents qui deviennent rivières et la grande plaine lombarde à l'infini, cette mer de verdure, les routes bordées d'arbres, la végétation puissante, une nature qui n'est plus la nature esclave et ratissée des jardins publics... Son enthousiasme déborde.

Complaisamment, il décrit à sa sœur toutes ces merveilles. La splendeur romantique d'un orage : « Tu es allée quelquefois à Montfleury, ma chère Pauline; de là, tu as admiré le spectacle enchanteur que présente la vallée arrosée par la tortueuse Isère. Si tu t'y es trouvée dans un moment d'orage, lorsque les nuées obscures luttent et se déchirent, que le tonnerre fait retentir la terre et les cieux, qu'une pluie mêlée de grêle fait tout plier, ton âme s'est élevée sans doute vers le père des nuages et de la terre. Tu as senti la puissance du créateur; mais peu à peu cette idée sublime a fait place à une douce mélancolie, tu es revenue vers toi-même et tu as pensé à tes plans de bonheur, tu t'y es enfoncée et tu n'as vu qu'avec regret la fin de l'orage et le moment de rentrer.

[Ne dirait-on pas une page de Rousseau ? Sous sa plume, cela nous surprend un peu.] Eh bien figure-toi une plaine de quarante lieues de largeur, arrosée par le Tessin, l'Adda, le Mincio et le Pô majestueux; figure-toi une nuit sombre en plein midi, deux cents coups de tonnerre en une demi-heure [toujours des chiffres], des nuages enflammés se détachant sur un ciel obscur et traversant l'atmosphère en deux secondes et tu n'auras qu'une bien faible idée de la magnifique tempête que j'ai vue ce matin... »

Un peu plus tard, une promenade sur le lac Majeur, le charme ensorcelant des îles Borromée : les rivages paisibles, au pied des rochers sourcilleux, les maisons blanches dans la verdure, les petites barques qui glissent silencieuses... Et toujours, au milieu de ces visions idylliques, la hantise d'une guerre qui ne s'apaise pas et dont quelque détail évoque l'image; une forteresse rébarbative, un drapeau tricolore au sommet d'une tour. le bruit, proche ou lointain, de la canonnade.

Mais plus que la nature, ce qui l'intéresse, ce sont les hommes. « Ce que j'aime à voir dans une ville, dit-il, ce sont ses habitants, car l'homme intéresse toujours l'observateur. » Or, le voici jeté dans une humanité nouvelle.

Tout d'abord, il la juge sans indulgence. La populace des campagnes et des petites villes lui répugne par sa grossièreté native et, plus encore, par son fanatisme et sa docilité à l'égard des prêtres ou religieux de toute robe. Dans son souvenir, se dresse la figure de l'abbé Raillanne, le noir coquin. Le 7 novembre, de Bagnolo : « Nous sommes réduits, écrit-il à Pauline, à manger de la polenta,

nourriture habituelle des brutes à figure humaine qui habitent ce pays. Je n'ai jamais vu et je ne m'étais pas formé l'idée d'hommes aussi abrutis que le bas peuple Italien. Ils joignent à toute l'ignorance de nos paysans un cœur faux et traître, la plus sale lâcheté et le fanatisme le plus détestable. » Ajoutez que ces fanatiques sont dangereux pour leurs libérateurs; sans doute n'ont-ils pas grande envie d'être libérés : « Dernièrement, le grand vicaire qui commande les armées de ce canton leur a donné une instruction unique dans son genre... Elle contenait, après toutes les lamentations possibles contre les impies de Français, que les vaches dont nous boirions le lait mourraient, que les vignes dont on nous donnerait le vin se dessécheraient, enfin que les maisons où nous habiterions seraient consumées de la foudre. On se consolerait de ces absurdités, s'il n'y avait que cela; mais dès qu'un Français s'éloigne dans les terres, les balles pieu- vent; les houzards du 10e ont trouvé le curé du village voisin, où ils sont stationnés, mettant le feu aux fermes pour nous éloigner d'ici. Tu juges comme nous sommes environnés d'hommes de bonne volonté... » Il est évident que l'accueil n'est pas très cordial.

Une seule chose à l'actif de cette canaille : son mépris de la vie humaine (de la vie d'autrui bien entendu) et sa facilité à jouer du couteau. Par là du moins, elle reste noble, très au-dessus des élégants de nos salons mondains. H. Beyle a recueilli des chiffres aussi impressionnants que précis. « Il existe à Brescia trois cent vingt et une maisons de religieux ou religieuses, outre la paroisse et un évêché. On y assassine un homme raide mort pour deux

ducats... Brescia est une ville de 28 ou 30.000 âmes; chaque mois il y a soixante à quatre-vingts meurtres ; sous, l'ancien régime leur nombre s'élevait à quatre-vingt-dix ou cent. Paris est une ville de 800 à 900.000 âmes, ce- qui devrait donner lieu à beaucoup d 'as-sassinats. On y comptait, il y a un an, cinquante-sept églises et, suivant les rapports du Ministre de la police, il entrait tous les. jours de 3 à 400 fidèles dans chaque église et le& dimanches de 1.500 à 2.000. Il y avait ordinairement dix ou quinze assassinats, sept à huit suicides, quinze à vingt morts par les duels. » Quelle pauvreté! Ce culte de la violence, cet amour des statistiques rigoureuses, c'est Stendhal tout entier.

A Milan cependant, un autre aspect du tempérament italien s'est révélé à lui. Ce peuple aux instincts violents. est le plus sensible qui soit aux raffinements du luxe et de l'élégance. Plus qu'aucun autre, il a le goût du plaisir, le sens de l'art, l'amour de l'amour, de l'amour sous toutes ses formes, passion ardente, sensualité brutale, galanterie délicate.

Après la rudesse des paysans fanatiques, Stendhal est ravi de cette intelligence souple, de cette amabilité souriante. « J'ai pris des Italiens, écrit-il le 29 juin, après un mois de séjour, une bien meilleure idée qu'on en a en France; je me suis lié avec deux ou trois qui vraiment m'étonnent par la sagesse de leurs idées et le sentiment d'honneur qui règne dans leur cœur... » Vous savez ce qu'il entend par honneur et que c'est le culte de soi- même, bien plus que la fidélité à un code imposé du dehors. Puis cette remarque : « Une chose à laquelle

j'étais loin de m'attendre, c'est la charmante amabilité des femmes de ce pays. » '1

Cette surprise n'est pas la moins agréable. Quand on n'a connu encore (je ne parle pas des rencontres de hasard) que les bourgeoises de Grenoble, ou les vieilles dames guindées du salon Daru !... S'il avait l aisance et le savoir-faire de Martial, si brillant avec son uniforme bleu et son chapeau brodé d'or, ou simplement la rouerie vulgaire de son oncle Romain Gagnon ! Mais la pratique de ces mœurs nouvelles lui manque tout à fait . « Nouveau Chérubin » (c'est lui qui parle, et quand on connaît sa silhouette!...), une insurmontable timidité l'empêche de profiter des occasions favorables. Son amour naissant pour Angela Pietragrua n'ose pas dépasser les bornes d'un platonisme à quoi la jeune femme n'est pas très sensible. Plus tard, il se moquera lui-même de sa naïveté : « Je passais mes journées dans un attendrissement extrême et plein de mélancolie... J'étais dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu. » Les belles Milanaises sont habituées à des adorations moins dévotieuses.

Il n'en est pas moins vrai que, sur lui, le charme déjà a opéré. Loin de Milan, il se sentira toujours en exil. Les palais où il a vécu, la Casa Adda, la casa Bovara, les promenades à la mode, ce Corso di Porta Orientale où passent chaque soir les plus jolies femmes de la ville, autant de choses qu'il n'oubliera pas. Et aussi les musées et les églises; mais ceci est au second plan. La fameuse cathédrale, le Duomo Milanais l'écrase de ses dimensions gigantesques, plus qu'il ne le séduit par sa beauté. Mais la Scala efface tout le reste. « Il y a ici une salle de spec-

tacle superbe. Imagine-toi que l'intérieur est grand comme la moitié de la place Grenette. On y joue le même opéra pendant quinze jours; la musique est divine... » Il ajoute : « les acteurs détestables »; il comprendra bientôt que, pour les Milanais, ce détail importe peu.

Pour connaître vraiment la Scala, il ne suffit pas d'être un spectateur perdu dans la foule. Il faut faire partie de la société élégante qui y tient ses assises; il faut avoir accès dans ces loges dont les alvéoles s'alignent et se superposent en cinq étages et où tant d'aventures amoureuses s'ébauchent et se développent; il faut être mêlé à ces intrigues, il faut vivre de la vie de ce théâtre, qui n'est autre que la vie même de la cité dans ce qu'elle a de plus élégant. Le spectacle, souvent, n'est qu'un prétexte; la musique fait un accompagnement lointain à ces conversations langoureuses ou pétillantes; elle crée une atmosphère de gaieté et d'amour. Du parterre où tout d'abord il se sent perdu, H. Beyle lève les yeux vers ce monde, encore fermé pour lui.

Mais ce monde n'est pas inaccessible. Ce n'est plus le monde revêche du faubourg Saint-Germain. Avec les mois d'hiver, les fêtes vont reprendre; les bals masqués se succèdent presque chaque soir et il tient sa sœur Pauline au courant de toutes ces réjouissances. Permettez-moi une citation encore. Le 27 décembre : « Je suis allé, hier au soir, au spectacle qui était le premier du Carnaval. Tu ne peux te former une idée de la beauté des décorations et du luxe des costumes; l'illusion est complète, dans une salle comme celle de Milan. Imagine-toi la place Grenette couverte et tous les balcons avec des jalousies de taffetas

de toutes couleurs; les plus petites loges sont comme le cabinet dans lequel je couchais à Grenoble. Chacun a, dans la sienne, des bougies allumées, une table, des cartes et, ordinairement, on fait venir des rafraîchissements pour les dames... » Puis, miséricordieux, mais d'un ton supérieur et condescendant : « Danses-tu quelquefois au Carnaval ? » Au carnaval de Grenoble !

Son bonheur serait sans mélange... Malheureusement, il y a ce fâcheux métier et ses obligations militaires. Après avoir travaillé quelque temps auprès de Claude- Petiet, ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine et chargé de toutes les relations avec la république (une famille encore avec laquelle il sympathise fort peu), il a obtenu, en octobre, un brevet provisoire de sous-lieutenant au 6e dragons. Le voici incorporé dans l'armée de Bonaparte.

Il ne semble pas y avoir joué un rôle brillant. On l'a représenté quelquefois participant à la bataille de Ma- rengo, le 14 juin 1800. Une page du Journal ne nous laisse aucune illusion à cet égard. « A trois lieues de Yo- ghera, je vis le fameux champ de bataille de Marengo; on y voit quelques arbres coupés et beaucoup d'os d'hommes et de chevaux; j'y passai quinze jours après le 25 prairial, jour de la bataille. » En revanche, il prit part à la bataille du Mincio; mais il remplissait surtout les fonctions d'aide de camp du général Michaud. Il fallait le suivre dans les garnisons successives où il exerçait son commandement : à Vérone, à Bergame, à Brescia, dans des villes moindres encore; et quoiqu'il parvint à s'échapper parfois et à passer dans son cher Milan quelques soirées,

l'ennui pesait lourdement. Il s'efforçait de le combattre de son mieux : des promenades, à cheval, des lettres à écrire; il étudiait l'italien, l'anglais, songeait à faire du grec; de la musique aussi : il prenait des leçons de clarinette; il lisait surtout. Mais cet esclavage lui devenait plus pénible chaque jour. Aucune affinité avec ses camarades, grossiers et vulgaires la plupart. La neurasthénie gagnait du terrain et les médecins ne voyaient pas de remède : « Il paraît que ma maladie habituelle est l'ennui. Beaucoup d'exercices, beaucoup de travaux et jamais de solitude me guériront. M. Depetas m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et de neurasthénie. » Puis arrivèrent les mois pénibles. Le climat et le froid de l'hiver lui convenaient peu. La fièvre le prit. Son colonel lui offrit un congé; en janvier 1802, il partait pour Grenoble et Paris.

Il ne devait revenir en Italie, pour des passages assez brefs, que neuf ans plus tard, en septembre 1811 et septembre 1813. Entre temps, il avait, à la suite des, armées impériales, couru à travers toute l'Europe, en Prusse, en Autriche, en Russie et en Saxe; mais ses impressions de jadis étaient trop profondes pour s'effacer.

Il y pensait sans, cesse. Pendant la rude campagne de Russie, son souvenir évoque ces lointaines douceurs. D'une lettre écrite à son ami Félix Faure, de Smolensk « à quatre-vingts lieues de Moscou », le 24 août 1812 : « Comme l'homme change. Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte; depuis que j'ai vu Milan

et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la gro^sie- reté. Croirais-tu, que sans rien qui me touche plus qu uii autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes ? Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme. Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral... L'ambition ne fait plus rien sur moi ; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé... Croirais-tu que j'ai un vif plaisir à faire des affaires officielles qui ont rapport à l'Italie ? [Auditeur au Conseil d'Etat, il avait été chargé d'établir la liaison entre le& Ministères et le Quartier général]. J'en ai trois ou quatre qui, même finies, ont occupé mon imagination comme un roman... Tout cela tend furieusement à me faire demander la Sous-Préfecture de Rome... C'est une suite de l 'exécrable éducation morale que nous avons reçue [Pauline et lui]. Nous sommes comme des orangers venus par la force de leur germe, au milieu d'un étang de glace, en Islande... » Et un peu plus tard : « Rome, Rome est ma patrie, je brûle de partir. »

Les événements de 1814 furent pour lui comme une délivrance. Il était dégoûté de tout, de la guerre, de l 'adlninistration, de la politique, de Paris autant que de Grenoble. Le nouveau gouvernement, qu'il méprisait mais auquel il avait offert ses services, faisant la sourde oreille, il arriva à Milan, de sa propre initiative, cette fois, et à titre privé, le 12 août 1814. Il allait y passer sept ans. Ce fut vraiment la période heureuse et la période active — intellectuellement — de sa vie italienne.

Aucune obligation maintenant qui vint restreindre sa liberté. Il pouvait se consacrer aux arts, aux lettres et au plaisir (tout cela pour lui ne faisait qu'un). Il pouvait savourer cette douceur de vivre, pratiquer cette chasse au bonheur, l'arte di godere qui est, pour lui, l'art suprême. D'ailleurs, il avait pris cette assurance qui lui manquait encore en 1800; ses souvenirs de voyage, les anecdotes. qu'il colportait avec plaisir, les histoires galantes dont il possédait tout un répertoire, tout cela en faisait un hôte précieux, admis volontiers dans tous les milieux qu'il lui plaisait de fréquenter.

Les gens de théâtre surtout lui faisaient accueil et il n'était plus à la Scala le spectateur anonyme, celui qui paie et que l'on ignore. C'est là qu'il goûtait ses plus grandes joies. Cette prédilection pour la musique et le théâtre italiens datait de loin. Dès son premier voyage, il en avait eu la révélation soudaine et irrésistible. C'était à Ivrée, quelques jours avant la bataille de Marengo : « J'allai au spectacle, écrira-t-il dans Henri Brulard. J'eus une sensation que je n'oublierai jamais. On donnait le Matri- monio segreto de Cimarosa; l'actrice qui jouait Caroline avait une dent de moins sur le devant. [N'oublions pas le- détail précis : c'est un document.] Voilà tout ce qui me reste d'un bonheur divin. A l'instant, mes deux grandes actions, avoir passé le Saint-Bernard, avoir été au feu, disparurent. Tout cela me sembla grossier et bas. J'éprouvais quelque chose comme mon enthousiasme à l'église, au- dessus de Rolle, mais bien plus pur et bien plus vif... Tout fut divin dans Cimarosa... Je ne sais combien de- lieues je ne ferais pas à pied, ou à combien de jours de-

prison je ne me soumettrais pas pour entendre le Matri- monio segreto et je ne sais pour quelle autre chose je ferais cet effort. »

Durant ses campagnes, à l'armée et dans les solitudes de Russie, un de ses rares plaisirs était de faire exécuter quelques airs Italiens. « Rien ne me purifie de la société des sots comme la musique. » A peine revenu à Milan, il se plonge dans cet océan de délices retrouvées. La Scala suffit désormais à le reposer et à le consoler de toutes ses fatigues. Voyez, dans son livre Rome, Naples et Florence, cette note du 24 septembre 1816 : « J'arrive à 7 heures du soir, harassé de fatigue; je cours à la Scala. Mon voyage est payé. Mes organes épuisés n'étaient plus susceptibles de plaisir. Tout ce que l'imagination la plu% orientale peut rêver de plus singulier, de plus frappant, de plus riche en beautés d'architecture, tout ce que l'on peut se représenter en draperies brillantes, en personnages qui non seulement ont les habits, mais la physionomie, mais les gestes des pays où se passe l'action, je l'ai vu ce soir. » Le 25 septembre : « Je cours à ce premier théâtre du monde. On donnait encore la Testa di bronzo. J'ai eu tout le temps d'admirer... Quelle science du coloris dans la manière dont les habillements sont distribués! J'ai vu les plus beaux tableaux du V éronès,e... La grandeur et la richesse respirent sur ce théâtre : on y voit à tout moment au moins cent chanteurs ou figurants, tous vêtus comme le sont en France les premiers rôles... >> Et le 26 : « Je sors de la Scala, ma foi mon admiration ne tombe point. C'est le premier théâtre du monde, parce que c'est celui qui fait avoir le plus de plaisir par la musique... »

Telle est la ferveur et telles les limites de son goût musical.

Il prend parti, tardivement mais nettement, dans la vieille et fameuse querelle des Piccinistes et des Gluckiô- tes. Entre 1778 et 1780, un conflit très vif avait mis aux prises les partisans de l'Italianisme facile et élégant et les admirateurs de la musique austère du chevalier Gluck, « musique de carême et de pénitence » disaient ses ennemis. Ce fut une bataille acharnée qui, des académies et des sociétés littéraires, gagna les cafés, les salons et étendit ses ravages dans l'intimité des familles, la grande majorité des hommes cultivés tenant pour Piccini, tandis que la cour, la reine et les femmes en général se déclaraient pour le style grave et dépouillé.

Sous l'Empire, la querelle avait perdu de son acuité, mais l'antagonisme persistait toujours. Stendhal n'hésite pas. Il crible de railleries les pédants qui reprochent à l'Italie ses flonflons, ses fioritures et ses colifichets et qui invoquent la dignité de l'art, comme si l'art devait avoir des ambitions austères. Pour lui, le grand charme de la musique est de nous plonger dans un état d'engourdissement et de rêverie voluptueuse. C'est la détourner de son objet que lui demander autre chose.

« Lorsque j'entrepris de mettre en musique l'opéra d'Alceste, écrivait Gluck dans son épître dédicatoire, je me proposai d'éviter tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance dea compositeurs avaient introduits dans l'opéra italien et qui, du plus pompeux et du plus beau de tous les spectacles, en avaient fait le plus ennuyeux et le plus ridi-

cule. Je cherchai à réduire la musique à plus simple fonction, celle de seconder la poésie, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus... Je me suis bien gardé d'interrompre un acteur dans la chaleur du dialogue, pour lui faire attendre une ritournelle ou de l'arrêter au milieu de son discours sur une voyelle favorable pour déployer dans un long passage l'agilité de sa belle voix... »

Stendhal est à l'opposé. Ce qui importe, ce n'est pas le musicien, c'est le chanteur et celui-là doit se subordonner à celui-ci, se plier à la qualité de son organe, lui fournir les moyens de le mettre en valeur, le laisser broder sur une trame toute simple. Pas de ces accompagnements compliqués qui diminuent sa liberté, écrasent la ligne mélodique sous un fracas orchestral.

La musique des Allemands, sèche, sans inspiration est « à sauter par la fenêtre » et, dans Beethoven, il ne voit que « combinaisons savantes et mathématiques ». Même à Rossini, dont il écrira en 1822 la biographie, il reproche de manquer de verve naturelle; à son Barbier il préfère celui de Paesiello et il estime que Vigano, dans ses ballets surtout, a atteint les sommets de la musique dramatique. « Stendhal a écrit sur la musique, dira Berlioz, les plus irritantes stupidités. »

C'est exagéré, mais il est certain que la musique pure (sans la danse ou le bel canto) l'intéresse peu. « Un Ro- saberg, écrit-il un jour, nous a ennuyés, avant-hier soir, de son violoncelle, mais la Camporesi a chanté divinement Quelle pupille tenere de Cimarosa. » Quant à l'opéra sérieux, même à l'Italienne, il s'en fatigue assez vite

et il constate, non sans joie, que le public est de son avis : « Le public, note-t-il le lef avril 1819, est ennuyé à mort des opéras seria3 que l'on continue à donner à la Scala, pendant le Carnaval, par le classicisme le plus ridicule, parce que cela plaisait à nos pères vers 1770. D'ici deux à trois ans, chacun osera dire ce qu'il sent et nous aurons alternativement un opéra seria et un opéra buffa. » Et si le premier disparaissait tout à fait, il ne songerait pas à se plaindre : « Nous avons assez de sérieux a casa ; nous voulons du comique à la Scala. »

Du comique, et surtout des ballets. Ici, il est tout à son affaire. La somptuosité des costumes, la beauté du décor, l'harmonie des attitudes, cette sensualité légère qui émane du spectacle, tout cela le ravit. L'art n'est plus qu'un instrument de plaisir — ce qu'il devrait être toujours. Et il ne recule pas devant des sacrilèges de ce genre : « J'ai vu Monvel dans le rôle de Cinna; j'ai vu Kean à Londres dans Othello et Richard III : je crus alors ne pouvoir rien éprouver de plus vif au théâtre; mais la plus belle tragédie de Shakespeare ne produit pas sur moi la moitié de l'effet d'un ballet de Vigano. » Les Français renfrognés peuvent crier à l'indécence : « J'avais un Français de bon ton à mes côtés, qui, transporté par la passion, est allé jusqu'à m'adresser la parole. Quelle indécence, disait-il à tout moment. Il avait raison et le public encore plus, d'être ravi. L'indécence n'est à peu près qu'une • chose de convention et la danse est presque toute fondée sur un degré de volupté qu'on admire en Italie et qui choque nos idées. »

La Scala ne prétend pas être le temple de l'art pur;

c'est un salon, ou plutôt une foule de salons particuliers. On y entend de la musique sans doute, mais on n'y vient pas pour cela seulement. Cette vie intime du théâtre, qu'en ses premières années d'Italie, il avait entrevue à peine, au moment du Carnaval et de loin, il y participe désormais, et il en est très fier. « On fait la conversation dans les deux cents petits salons, avec une fenêtre garnie de rideaux donnant sur la salle, qu'on appelle loges... Je vais dans huit ou dix loges. Rien de plus doux, de plus aimable, de plus digne d'être aimé que les mœurs Milanaises. C'est l'opposé de l'Angleterre; jamais de figure sèche et désespérée. Chaque femme est en général avec son amant : plaisanteries douces, disputes vives, rires fous... » Cela continue longtemps après que la pièce est finie et le rideau tombé sur le dernier acte. « La musique plaît, lui dit un jour une jeune femme, quand elle place le soir notre âme dans une position où l'amour l'avait déjà placée dans la journée. » Et il ajoute de son côté : « Les Milanais ne pensent qu'à trois choses : manger, faire l'amour, aller au théâtre. »

Pourtant, il ne faut pas attacher trop d'importance à cette boutade; elle est d'ailleurs du 28 octobre 1814, tout à fait au début de ce second séjour. Bientôt Stendhal va découvrir autre chose, et sa ferveur Italienne en sera accrue. Milan, en ces années 1814-1820, n'est pas seulement un lieu de plaisir; c'est le centre d'une fermentation politique et littéraire passionnante. Pendant toute la période révolutionnaire et impériale, l'Italie du Nord est passée par des alternatives d'espoir, de révolte et d'abattement. C'est, en somme, son destin qui se jouait.

Dès 1796, les armées républicaines pénétrant en Italie avaient soulevé de grandes espérances et comme une sorte de fièvre. Les idées de liberté politique, d'égalité sociale, de fraternité se dressaient en face des vieilles tyrannies. Et quel encouragement pour les rêves généreux d'indé- pendance nationale!... Cette ardeur libérale cependant n'avait pas tardé à se refroidir. Après tout, cette population, dans son ensemble du moins, s'était accommodée depuis longtemps à cet esclavage, qu'elle maudissait par habitude; elle était soucieuse surtout de ses plaisirs. Or brusquement, elle se trouvait en plein champ de bataille. Des deux parts, il y avait à craindre, et on pouvait se demander lequel des deux adversaires — des maîtres anciens ou des prétendus libérateurs — était le plus redoutable. De quel côté d'ailleurs pencherait la balance ?

On a souvent exagéré l'enthousiasme de la foule, lors de la fameuse entrée de Bonaparte, et pour le Te Deum du 2 juin. Rien, quoi qu'en dise Stendhal lui-même, qui ressemble aux manifestations d'un peuple enivré d'amour; un accueil respectueux et réservé. La bataille de Marengo, il est vrai, rallia au vainqueur les hésitants; mais il restait encore bien des points de friction et certains dissentiments ne pouvaient que s'envenimer. La brutalité de ces libérateurs qui faisaient figure de conquérants et en avaient les manières, le caporalisme ensuite de l'administration napoléonienne, rebutant pour ces natures indolentes, l'influence du clergé toujours en garde contre les idées françaises, l'antagonisme de deux races qui. malgré leurs affinités ou à cause de leurs affinités mêmes, ont peine à se trouver en contact sans se heurter...

Beyle avait entendu, sous l'Empire, bien des plaintes et des récriminations, dont il se souviendra dans la Chartreuse de Parme.

Il n'en reste pas moins que les événements de 1814, le traité de Vienne et le départ de ces libérateurs, dont on avait fini par ne plus voir que les défauts, secouèrent violemment tous ceux qui, malgré tout, croyaient révolus les mauvais jours d'autrefois. Un revirement encore se produisit... Il y a là comme un rythme régulier : absents, on appelle les Français, on maudit leur présence, on regrette leur départ; c'est que leur présence ou leur absence détermine la fuite ou le retour des Autrichiens.

Par les traités de 1814, la Lombardie et Venise étaient rendues à leurs anciens maîtres ; la tyrannie autrichienne cessait d'être un souvenir perdu dans le passé, elle redevenait une réalité, plus insupportable qu'autrefois. L'Italie se retrouvait divisée, remise entre les mains de l'étranger, rayée, en tant que nation, de la carte de l'Europe. Pouvait-elle se résigner à la mort de son rêve ? La lutte reprit sourdement.

Dans cet effort de rénovation, les écrivains et les poètes avaient un rôle à jouer : renouer les traditions d'un passé glorieux et, d'autre part, traduire les aspirations du peuple et ses tendances actuelles, — se libérer de toutes les entraves, préparer résolument un avenir meilleur et, pour créer la patrie, commencer par lui donner une âme.

La bataille littéraire s'engagea à Milan, en 1816, par une petite brochure de Giovanni Berchet : Lettera semi- seria di Grisostomo, lettre semi sérieuse de Chrysostome sur deux ballades de Burger (la fameuse Lénore et le

Chasseur sauvage). Auprès de Berchet, un groupe de littérateurs et de nobles Milanais ardemment patriotes : le comte Confalonieri qui, après les conspirations de 1821, connaîtra la prison et l'exil, le marquis Visconti, le poète Giovanni Torti, Silvio Pellico qui n'était encore qu'un petit précepteur presque dans la misère et qui rendra célèbres les Piombi de Venise et les cachots de Spielberg en Moravie. Ensemble, ils rédigeaient un petit journal, le Conciliatore, qui vécut en 1818 et 1819.

Dans tous ces efforts, s'affirmait le romantisme italien, plus vivant, d'un intérêt moins exclusivement littéraire que le romantisme français. « Vos romantiques, écrira Manzoni à Claude Fauriel, le 17 octobre 1820, se tiennent toujours dans le négatif et n'entrent dans le positif que d'une manière extrêmement vague. »

Au delà des Alpes, c'est le positif qui passe au premier plan. Il ne s'agit pas seulement de détruire un idéal périmé et de substituer aux idoles anciennes des idoles nouvelles. Il s'agit de créer une littérature nationale, pour créer une nation, de réaliser la patrie d'abord dans le domaine de l'art.

Telle est la grande ambition du poète Carlo Porta, du nouvelliste Tommaso Grossi, et surtout d'Alessandro Manzoni qui, avec ses deux tragédies nationales, le Comte de Carmagnola et Adelghi, a pris la tête du mouvement. Celui-ci nous le retrouverons en parlant des théories dramatiques de Stendhal. L'essentiel, pour l'instant, est de noter que l'auteur de Racine et Shakespeare a eu, en Italie, la révélation d'un romantisme particulier, dont il sera plus tard chez nous l'introducteur.

Ce romantisme se place directement à l'opposé de ce que nous avons coutume d'appeler ainsi. Entre les deux écoles, un seul point de contact : la résistance aux dogmes et aux conventions du classicisme, l'opposition à toutes les règles de l'antiquité. A part cela, divergence absolue. Le romantisme français est, moins qu'on ne l'a dit mais pour une bonne part, d'inspiration étrangère; le romanticisme italien est, avant tout, italien. Celui-là veut réhabiliter le Moyen Age, pratique l'archaïsme, cultive le genre troubadour; celui-ci est moderne, actuel, mêlé à la vie. Pour le premier, l'imagination est souveraine maîtresse; le second n'a souci que du réel. D'un côté, la poésie et tous ses prestiges ; de l'autre, la prose, instrument de vérité, arme de combat.

« Soyez contemporains de votre siècle et non des siècles écoulés », proclamait Giovanni Berchet. « Quelles sont les gloires qu'il importe le plus à l'Italie de célébrer, ajoutait le Conciliatore? Celles de l'étranger ou de la patrie, la mythologie ou l'histoire ?... » Et Stendhal, à son tour : « Voilà le principe du romanticisme... Le mérite est d'administrer à un public la drogue juste qui lui fera plaisir. Le mérite de M. Manzoni est d'avoir saisi de l'eau dont le public italien a soif... »

Mêlé à ces luttes qu'il suivait au jour le jour, H. Beyle rencontrait souvent ces adeptes du risorgimento politique et littéraire, chez un certain M. de Brême dont il a dessiné

la silhouette élégante : « M. le marquis de Brême, seigneur piémontais, fort riche et fort noble, et qui, peut- être, vit encore, avait été ministre de l'Intérieur à Milan pendant que Napoléon était roi d'Italie. Après 1814, M. de Brême avait trouvé le métier de girouette indigne de sa naissance ; il s'était retiré dans ses terres, laissant son palais de Milan à un de ses fils cadets, Monsignore Ludovic de Brême. C'était un jeune homme d'une taille fort élevée et fort maigre, souffrant déjà de la maladie de poitrine qui l'a mis au tombeau peu d'années après. On l'appelait monsignore, parce qu'il avait été aumônier du roi d'Italie, dont son père était ministre de l'Intérieur [le titre n'implique en aucune façon l'abandon de la vie mondaine et de ses plaisirs : voyez Fabrice dans la Chartreuse]. Il avait refusé l'évêché de Mantoue dans le temps du crédit de sa famille. M. Louis de Brême avait beaucoup de hauteur, d'instruction et de politesse. Sa figure élancée et triste ressemblait à ces statues de marbre blanc que l'on trouve en Italie sur les tombeaux du onzième siècle. Il me semble toujours le voir montant l'immense escalier du vieux palais sombre et magnifique dont son père lui avait laissé l'usage. »

Curieuse figure d'aristocrate libéral; les allures d'un prince de la Renaissance, avec une ouverture d'esprit toute moderne. Sa loge à la Scala ne ressemblait guère aux loges voisines; les conversations étaient sérieuses; on parlait de politique plus que d'amour; on y rencontrait peu de femmes et, en revanche, tous les jeunes adeptes du carbonarisme militant. Stendhal y fréquentait assidûment,, partageant ces rêves et ces enthousiasmes.

Mais il fallait vivre et, en ce qui regardait ses intérêts propres, songer, comme ses amis italiens, au positif. D'ailleurs, tandis qu'il menait cette vie, où le mouvement et le plaisir tiennent tant de part, ses ambitions littéraires n'avaient pas désarmé. De là cette première série d'ouvrages, compilations médiocres et fouillis d'observations étin- celantes de verve. En 1814 : Lettres sur le célèbre compositeur Joseph Haydn, suivies d'une Vie de Mozart, et de Considérations sur Métastase et l'état présent de la musique. En 1817 : Histoire de la peinture en Italie. En 1817 encore, Rome, Naples et Florence...

Ce n'est pas qu'il attache grand prix à la critique et il signe de pseudonymes : « Il est petit, écrit-il, de passer sa vie à dire comment les autres ont été grands. » Mais il a toujours eu la passion de la lecture et il lit toujours la plume à la main. Il emporte partout avec lui de grands registres de papier blanc où s'entassent de simples extraits et des impressions personnelles. Pour composer un volume, il n'a qu'à puiser dans ce trésor. Il cède à la tentation.

Ce n'est pas le moyen de faire œuvre très fortement conçue. L'originalité de ces premières compilations est assez mince et parfois les modèles qu'il pille effrontément se risquent à protester. L'Italien Carpani, à qui il a emprunté, en 1814, les Vies de Mozart, de Haydn et de Métastase, en se contentant à peu près de traduire, crie au plagiat. Mais dans ces polémiques, H. Beyle retrouve tous ses avantages. Son livre était signé César Bombet; sous son nom véritable, il prend la défense de ce Bombet et c'est, sur le dos du pauvre Carpani, une admirable volée

de bois vert. Réplique où l'on peut tout admirer, à part la bonne foi. Stendhal, qui n'a pas renoncé encore à devenir un grand auteur comique, joue ainsi les Scapins au naturel.

Il est ravi d'être attaqué; qu'on l'injurie, pourvu qu'on parle de lui. Il ne redoute qu'une chose, l'indifférence. Le malheur, c'est que le public reste indifférent; ce premier livre sommeille chez l'éditeur : en dix ans, il se vendra environ une centaine d'exemplaires ; d'où une perte de 10.000 francs quand il escomptait un bénéfice de 3.000.

Chargé de dettes, il ne se décourage pas; de la musique, il passe à la peinture, continuant à en user avec le même sans-gêne. Après avoir pillé Carpani, il puise à pleines mains dans les Peintres de Vasari et l'Histoire de la peinture de Lanzi et c'est ainsi, de 1814 à 1817, sous les initiales M. B. A. A., son Histoire de la peinture en Italie : encore un échec, assez mérité. — Et nous arrivons enfin, la même année, à cette troisième publication, Rome, Na- ples et Florence. Pour celle-ci, il a trouvé son pseudonyme définitif qui deviendra célèbre, M. de Stendhal, avec cette qualification un peu surprenante, « Officier de cavalerie ». C'est, en somme, son véritable début. Il ne s'agit plus d'emprunts ajustés tant bien que mal ; son originalité s'affirme, par instants même d'une façon un peu agressive. Ce sont ses impressions directes. Il est partout au premier plan, avec sa personnalité singulière et, si l'on peut trouver son esthétique médiocre, il n'en est pas de même de son esprit. Conçu comme une manière de journal, le livre est étonnant de finesse et de vie. A chaque page, des vues originales, des paradoxes et des vérités subtiles, des obser-

vations narquoises et pénétrantes. Tout cela écrit d 'un style dépouillé, alerte, pétillant.

On pourrait s'étonner qu'auprès de Rome, de Naples et de Florence, le nom de Milan ne figure pas sur le titre, quand la plus grande partie du volume lui est consacrée ; c'est qu'il ne veut pas éveiller l'attention de la police autrichienne, toujours redoutable en Lombardie. Mais nous avons ici le résumé de ses observations et le fruit de toutes ses expériences d'outre monts.

Après avoir lu l'édition originale de 1817 (l'édition définitive de 1826 admet des, surcharges et des enjolivements dont on peut se défier), Gœthe écrivait à Zelter : « L'auteur est un Français, vif, passionné pour la musique, la danse et le théâtre. Il attire, il repousse, il intéresse, il impatiente, si bien qu'on ne peut se détacher de lui. On relit toujours le livre avec un nouveau plaisir et on voudrait en apprendre par cœur certains passages. L'auteur semble être un de ces hommes de talent qui, comme officier, employé ou espion, et peut-être tout cela à la fois, ont été poussés çà et là par le balai de la guerre. Il a été en beaucoup d'endroits; en d'autres, il sait tirer parti de la tradition et, généralement, il s'approprie ce que disent les autres. Bref, il faut non seulement lire l'ouvrage, mais le posséder. » Le jugement est d'une singulière finesse. Eloges et restrictions, je crois que Stendhal l'aurait goûté. Rien qui nous fasse mieux connaître que ce livre composé à l'aventure l'Italie de ce temps et, peut-être, de tous les temps.

A tracer ce portrait, Stendhal a mis toute sa finesse, toute sa malice, toute sa sympathie. A ses yeux, les traits

distinctifs du caractère italien dérivent tous de cette qualité essentielle : seul de tous les peuples de l'Europe, l'Italien est demeuré l'être naturel et spontané. N'entendez pas le primitif, ou le sauvage, cher à Jean Jacques, dans son innocence et sa candeur originelles. Il a tous les raffinements. De la civilisation, il accepte tout ce qui peut rendre la vie plus savoureuse et plus facile. Mais il rejette ses barrières, ses contraintes. Il se défend surtout contre cette tendance à tout niveler, à tout dépersonnaliser, pour tout ramener à un type unique. Aucune trace chez lui de ce conformisme où s'effacent les caractères individuels.

Il y a un paradoxe qui lui est familier : « En France, où le caractère manque (la bravoure personnelle fille de la vanité n'est pas du caractère), en France, c'est aux galères que se trouve la réunion des hommes les plus singuliers » (Il faut prendre le mot singuliers dans tout son sens : les hommes ayant une volonté propre, une personnalité). Mais à part cette élite des galériens, le Français de toutes les époques s'applique à forger un type artificiel de l'homme élégant, de l'homme de goût, de l'homme de bonne compagnie, et il s'en tient là. Pour les sentiments et les idées, comme pour les vêtements, il existe des modes, auxquelles on doit se conformer sous peine de ridicule. Ce n'est pas assez de dire que l'Italien méprise tout cela; il l'ignore. Pas de vanité puérile; il ne se travaille pas à briller suivant les lois d'un code mondain. Aucun souci, d'autre part, de cacher, par délicatesse naturelle, ses sentiments vrais :

Une mère, jolie femme de 32 ans, ne se gêne guère ici, pour être au désespoir ou au comble de la joie par amour, devant ses filles, âgées

de 12 ou 15 ans et filles très alertes... J'ai vu Mme L... dire devant sa fille, la belle Camilla, et en parlant de Lampugnani : Ah ! celui-là était fait pour moi; il savait aimer... Ce discours intéressant a duré plus d'une heure...

Il est vrai qu'il blâme cette mère — non par souci vertueux mais parce qu'il estime que le secret avive la passion. Remarque de psychologue et non pas réserve de moraliste. Nous avons dans Rome, Naples et Florence, une foule d'anecdotes de ce genre, ou du genre tragique, et s'il les recueille, c'est surtout parce qu'elles confirment sa philosophie personnelle. D'intelligence précise et déliée, l'Italien ignore la pudeur, les délicatesses convenues, les raffinements mondains. Il méprise l'ironie ou l'esprit: simple mascarade et ridicules affectations. En tout, il recherche les réalités précises. Il a le regard clair et suit la route qu'il s'est tracée.

Cela, il le doit à son passé, au rythme de son histoire. Faite de petits états dressés les uns contre les autres, l'Italie a échappé à cette centralisation qui paraît la loi générale du développement des peuples. Une poussière de forces en conflit. « Elle a eu cinquante petits princes » et quels princes ! Stendhal se plaît à déployer les fastes de leurs familles, et voici pour les Visconti seulement :

Mateo I, celui qui se fit souverain, mourut du chagrin que lui causèrent les excommunications du pape; Galeas I, son fils, périt par suite des mauvais traitements soufferts en prison; ce fut le poison qui termina les jours de Stefano; Marco fut jeté par la fenêtre; Luchino empoisonné par sa femme; Mateo II assassiné par ses frères; Bernabo finit par le poison dans sa prison à Trezzo et Jean Marie fut percé de coups comme il se rendait à l'église. Voilà les morts arrivées dans une seule famille princière et cela en moins de cent ans ! Quant aux cruautés par lesquelles ils se vengeaient de leurs soupçons, elles ne sont que trop connues; on se souvient encore, dans le pays où il régna.

des chiens employés par Jean Marie pour déchirer les Milanais ses. sujets qui, enfin, se délivrèrent de ce monstre en 1412.

Nous sommes loin du développement normal de la monarchie française, de cette conquête progressive de l'unité et de l'ordre, le roi défendant le menu peuple contre les tyrannies aristocratiques, le menu peuple se serrant autour de son roi... Mais Stendhal trouverait notre histoire d'une lamentable monotonie.

Evidemment, l'Italie d'aujourd'hui n'est plus ce qu'elle fut; elle est déchue de cette splendeur sanglante. Mais, tout de même, il survit quelque chose de ce passé. L'homme, maintenant, est en face de l'homme, comme jadis la ville en face de la ville. Il n'a de loi que son plaisir. Ne croyez pas, chez ces habitués de la Scala, à un épicuréisme indifférent, à un dilettantisme de blasés. Que les circonstances s'y prêtent ou qu'une passion forte les soulève, ils se révèleront, eux aussi, comme leurs ancêtres, de la façon la plus naturelle, capables de grandes actions ou capables de crimes effrayants.

Ce qui le séduit dans le caractère italien, ce sont ce& contrastes dont sa pénétration psychologique saisit l'harmonie. En eux, se résument toutes les puissances de l'être humain. Ils savent haïr et ils savent aimer : mais peut-on savoir l'un sans l'autre et n'est-ce pas le même sentiment? Ce mélange de grâce et de puissance, de tendresse et de cruauté, d'indolence et de profondeur, d'enthousiasme et d'énergie froide, cette faculté de dissimulation et ces détentes brusques de la volonté... ce sont toujours ces Italiens de la Renaissance dont on admire les portraits : richesse

des costumes, harmonie des visages, gracilité nerveuse et cette flamme dans le regard.

Aventures passionnées, anecdotes galantes se pressent sous sa plume; il lui plaira toujours de collectionner les sujets de romans. Quelques échantillons seulement : Le comte Valamara qui, par jalousie, a séquestré sa femme dans un château abandonné où il la laisse mourir. Une femme qui, pour avoir cédé à un amant est prise de remords et, au rendez-vous suivant, en pleine campagne, l'assassine et, après s'être confessée, revient creuser une double fosse et se tuer sur son cadavre.

Le comte Vitelleschi, emprisonné pour avoir tué un homme qui regardait sa femme, obtient du geôlier quelques jours de liberté, juste le temps d'aller commettre-un second assassinat sur la personne d'un de ses ennemis ; après quoi il réintègre son cachot.

Moins tragique, l'histoire que voici : la jeune femme d'un banquier, très surveillée par ce jaloux, descend de sa fenêtre, déguisée en homme, par une échelle de corde; puis, comme elle soupçonne le portier de celui qu'elle aime d'être à la solde de son mari, elle se hisse directement de la rue à son balcon par le même moyen. Cela pendant treize nuits de suite. Stendhal est ravi de cette virtuosité sportive. Il trouve admirable qu'une femme élégante se transforme en chatte de gouttières. « Si je l'avais osé, j'aurais sauté au cou de l'ami qui venait de me conter cette anecdote. Il m'est impossible de ne pas être tendrement attaché à cet ami. »

Il y a quelque chose de puéril dans cet émerveillement devant toutes les marques d'indépendance individualiste

et d'énergie. Mais notez surtout que nous avons ici plus qu'un avant goût des épisodes de son grand roman, la Chartreuse de Parme.

Et en même temps, toute une philosophie se dégage, une philosophie qui se réalisera elle aussi dans ses chefs- d'œuvre. « La première qualité d'un cœur italien, je parle de ce qui n'est pas réduit à la stupidité par le bigotisme et la tyrannie, est l'énergie ; la deuxième la défiance ; la troisième la volupté; la quatrième la haine. » Ajoutez l'ambition, sans laquelle l'énergie n'aurait plus d'objet. N'avons-nous pas ici, en quelques mots, toute la psychologie de Julien Sorel ?

Droits de l'individu, culte du moi, sensualisme, noblesse des passions, conception de l'honneur analogue à la virtà du quattrocento et si différent de ce qu'il appelle dédaigneusement « l'honneur à la Louis XIV » : tout ce que ses chers idéologues lui ont suggéré théoriquement, il l'a retrouvé en réalité vivante.

Ainsi se rejoignent et s'harmonisent les influences qui ont concouru à sa formation : l'influence des livres et celle de la vie.

m

L'idéologie amoureuse

Après un séjour à Milan de sept années, Stendhal ne songeait pas au départ; on y songea pour lui. Ses fréquentations, ses curiosités indiscrètes, la liberté de ses propos, son existence oisive et joyeuse, ses livres eux-mêmes avaient attiré l'attention. Des bruits fâcheux couraient sur son compte... Et n'oublions pas sa qualité de Français : certains, qui le connaissaient peu, n'allaient-ils pas jusqu'à voir en lui un agent secret des Bourbons ?

D'autre part, l'Italie de 1820 était en proie plus que jamais à cette fièvre libérale et nationale. La révolte écrasée à Naples par les forces autrichiennes se rallumait dans le Piémont. La police prenait des mesures énergiques. A Milan, on emprisonnait en masse les Carbonari : plusieurs étaient de ses amis... Six mois après, Silvio Pellico allait être condamné à mort.

Certes lui-même n'avait rien d'un propagandiste révolutionnaire, — sauf peut-être ce goût des pseudonymes,

des surnoms et des déguisements, cette façon d'altérer les mots, de mêler dans ses lettres l'anglais, l'italien et le français, comme si elles devaient en être beaucoup plus difficiles à déchiffrer, d'écrire The King pour le roi, Mero ou Omar pour Rome, les Tejessui pour les Jésuites, les Tolikake pour les Catholiques... Cryptographie de vaudeville. C'est chez lui, une manie; il en arrive à écrire dans une lettre, et par crainte du cabinet noir, des phrases de ce genre : « Nos nangouvers sont trop mal en lesel pour hasarder la war véritable. Un caporal as Cheho [comme Hoche] sortirait des angsr un beau matin et dirait aux datsol : mes friends, marchons sur Rispa et faisons un first sulkon [un premier consul] qui ne se laisse pas fouerba par Kolasnik [bafouer par Nicolas]. Et une fois la nation en colère et amoureuse of the glory, adieu la teli- ber de la spre [la liberté de la presse], la seule qui nous teres [qui nous reste]. » Il est persuadé que, sauf initiation, personne ne comprendra et que les sbires de Metter- nich y perdront leur peu de latin — ou de français.

Tout cela n'était pas d'un conspirateur bien dangereux. Il aimait trop ses aises d'ailleurs pour se compromettre et, après tout, s'accommodait sans douleur de la tyrannie autrichienne, peu redoutable à qui s'abstenait de politique. Mais il se sentait menacé tout de même. Il croyait voir des regards inquiets, des attitudes équivoques. Etre pris à la fois pour un affilié du carbonarisme, et pour un espion de Louis XVIII, quelle aventure ! Aussi gémissait-il de soupçons dont il s'exagérait sans doute la gravité : « Il y a six mois que cela circule. Je me suis aperçu que plu-

sieurs personnes cherchaient à ne pas me saluer... Voilà un terrible coup... Je suis trop ému pour pouvoir parler d'un autre sujet... Il y a trois mois que je n 'ai pas été admis dans une société, parce qu'une personne impartiale a dit : s'il vient, plusieurs personnes (il est vrai que ce sont des gens qui me haïssent) se retireront. Voilà le coup le plus sensible que j'aie eu dans ma vie. »

Evidemment, il y a dans cette nervosité quelque chose de maladif. On songe à certains passages du Rousseau des dernières années, celui des Rêveries du promeneur soli.taire. Dans ces conditions, Milan n'était plus Milan. Cette inquiétude empoisonnait tout son plaisir. » Il avait toujours admiré la violence des mœurs italiennes, cette désinvolture dans l'assassinat, mais il l'admirait d'un peu loin. Allait-on passer de l'opéra-bouffe à la tragédie ? Deux ans plus tôt, il avait écrit, car il faut tout prévoir : « A la veille des assassinats, je filerai... » Il fila.

En avril 1821, il arrivait à Paris. A sa chère Métilde, .si tendrement aimée, qui lui demandait quand il reviendrait : « Jamais » répondit-il. Le souvenir pourtant de cette période, peut-être la plus heureuse de sa vie, ne devait pas s'effacer. Quinze ans plus tard encore, il ne pourra l'évoquer sans une sorte de frémissement. Ecoutez H. Brulard arrivant à ce point de son récit : « Cette ville devint pour moi le plus beau lieu de la terre... Voici un intervalle de bonheur fou et complet, je vais sans doute Ijattre un peu la campagne en en parlant... Comment raconter raisonnablement ces temps-là. Je sens bien que je suis ridicule, ou plutôt incroyable. Ma main ne peut plus

écrire. On gâte des sentiments si tendres à les raconter en détail. »

Il était donc revenu sans enthousiasme, professant pour le gouvernement de la Restauration une horreur peu dissimulée. Le spectacle de Paris le « suffoquait de mépris »; les Bourbons n'étaient qu'une « boue fétide ». Il s'indignait, avec des allures de soudard en demi-solde (mais libéraux et bonapartistes ne menaient-ils pas le même combat ?), de « retrouver dans la bouse de vache ce qu'il avait vu si beau à Berlin et à Schœnbrunn »... Je passe sur ces aménités.

Il y avait d'ailleurs des compensations. En France, tout de même, on respirait à l'aise. L'ennui, comme il disait, avait du bon, et aussi cette faiblesse de caractère qui, du moins, vous met à l'abri de l'assassinat. Seulement, il fallait vivre. Pendant dix ans (ces années 1821-1830 que, dans l'ensemble et, à part quelques voyages, il passa à Paris), le problème ne cesse pas de se poser pour lui, difficile à résoudre, parfois angoissant.

Non pas qu'il fût un inconnu. Les relations agréables ne lui manquaient pas. Par négligence, ou pour tout autre motif, il s'était écarté de ses anciens protecteurs, les Daru; mais d'autres maisons s'ouvraient à lui : celle d'abord du comte Destutt de Tracy, l'auteur de cette Idéologie pour qui, dès sa jeunesse, il professait une admiration sans bornes. Il l' avait rencontré en 1817, et avait reçu des éloges de lui, vous devinez avec quelle joie, au sujet de son Histoire de la peinture italienne. Dès sa rentrée en France,

il fut un des habitués de son salon de la rue d'Anjou. C'est là qu'il rencontra la veuve de Cabanis (encore un de ses maîtres d'élection) et aussi le général Lafayette alors amoureux, malgré ses 75 ans, d'une jeune portugaise de 18. Le portrait-qu'il nous trace du glorieux vieillard est un savoureux mélange de respect et d'ironie :

Une haute taille et, en haut de ce grand corps, une figure imperturbable, froide, insignifiante comme un vieux tableau de famille, cette tête couverte d'une perruque à cheveux courts, mal faite; cet homme vêtu de quelque habit 'gris mal fait, et entrant, en boitant un peu et s'appuyant sur son bâton, dans le salon de Mme de Tracy qui l'appelait: mon cher Monsieur, avec un son de voix enchanteur, était le général de Lafayette en 1821, et tel nous l'a montré le Gascon Scheffer dans son portrait fort ressemblant. Ce cher Monsieur de Mme de Tracy, et dit de ce ton, faisait, je crois, le malheur de M. de Tracy. Ce n'est pas que M. de Lafayette eût été bien avec sa femme, ou qu'il se souciât, à son âge, de ce genre de malheur, c'est tout simplement que l'admiration sincère et jamais jouée ou exagérée de Mme de Tracy pour M. de Lafayette constituait trop évidemment celui-ci le premier personnage du salon.

A part le style, moins chargé d'incidentes et de parenthèses, d'une ligne moins onduleuse, ne dirait-on pas un paragraphe de Marcel Proust : le salon des Verdurin ou l'hôtel de Guermantes ?

Je sentis aussi, sans que personne m'en avertît, que M. de Lafayette était tout simplement un héros de Plutarque. Il vivait au jour le jour, sans trop d'esprit, faisant comme Epaminondas, la grande action qui se présentait...

En attendant les grandes actions qui ne se présentaient pas tous les jours et l'occasion de serrer les jupons des jeunes femmes qui ne se trouve guère qu'à minuit et demi, quand elles sortent, M. de Lafayette expliquait, sans trop d'inélégance, le lieu commun de la garde nationale. Le gouvernement est bon et c'est celui, le seul, qui garantit au citoyen la sûreté sur la grande route, l'égalité devant le juge, et un juge assez éclairé, une monnaie au juste titre, des routes passables, une juste protection à l'étranger. Ainsi arrangée, la chose n'est pas. trop compliquée.

Auprès des Tracy cependant, Stendhal se sentait un peu gêné, malgré tout, par l'admiration même qu'il portait au maître de maison. Celui-ci, de son côté, assez engoncé dans ses idées personnelles et ses parti-pris (on l'appelait familièrement Têtu de Tracy), se scandalisait de ses paradoxes et de ses boutades... Stendhal était plus à l'aise auprès de quelques autres, moins distants : Fauriel, « le seul exemple avec Mérimée et moi, de non charlatanisme, parmi les gens qui se mêlent d'écrire » et surtout le charmant Victor Jacquemont. Par eux, il se trouvait en contact avec tout le clan libéral de la Restauration, Benjamin Constant, Charles de Rémusat, Cuvier, Béranger, Beugnot, Delé- cluze... Ajoutez, bien entendu, les Italiens qui, pour des raisons de politique, s'installaient ou passaient à Paris, — et au moins une Italienne, la célèbre tragédienne lyrique la Pasta, alors engagée à l'Opéra et qui précisément habitait le même hôtel que lui, l'hôtel des Lillois, au n° 63 de la rue de Richelieu.

Auprès de ces exilés, il lui semblait respirer encore l'air de Milan et la cantatrice lui rendait ses émotions de la Scala. Souvent, après le spectacle, elle chantait encore, pour quelques amis et pour lui, cinq ou six morceaux, comme jadis Elena Vigano et c'était le meilleur moment de ses journées dont le programme manquait vraiment d'imprévu :

Lever à 10 heures. A 10 h. 30, une tasse de café et deux brioches au Café de Rouen, en compagnie de son cousin Romain Colomb et de son ami Mareste qu'il accompagne ensuite à son bureau. Resté seul, promenade et lectures (lecture de Shakespeare le plus souvent) sous les arbres

des Tuileries. A 5 heures, table d'hôte à l'Hôtel de Bruxelles, le café encore, un tour au boulevard de Gand; pour finir, une partie de Pharaon chez Mme Pasta... Mais le jeu lui réussissait assez mal. Le boulevard, « rendez- vous des élégants subalternes, des officiers de la garde, des filles de la première classe et des bourgeoises élégantes, leurs rivales, était un supplice pour lui »...

Existence plutôt décolorée et qui lui aurait paru plus pesante, sans ces réunions d'amis et ces longues causeries qu'animait sa verve intarissable.

Malheureusement, la sympathie dont il jouissait parmi les gens d'opposition n'était pas pour lui faciliter l'accès des carrières libérales. Il avait bien obtenu quelque chose. Il était « Vérificateur adjoint des armoiries près de la Commission des Sceaux », titre brillant, qui n'avait qu'un défaut, ne pas comporter d'appointements. On avait sollicité encore un poste de bibliothécaire à la Bibliothèque royale, sans l'obtenir. Il rêvait de diplomatie et de consulats, mais il fallut attendre la révolution de Juillet. Jusque-là, sa situation restait précaire. Il avait quitté Milan avec 3.500 francs pour toute fortune. Comme bénéfice de son passage au Conseil d'Etat, il gardait une pension de 900 francs réduite bientôt à 450. De l'héritage paternel, une rente viagère de 1.600 francs. Ajoutez sa collaboration à quelques journaux et revues britanniques, le New Monthley Magazine, le London Magazine, l'Atheneum, la Paris Monthley review, — le produit de ses œuvres qui se vendaient peu. Comment pratiquer, dans ces conditions, la chasse au bonheur ?

Il ne se décourageait pas cependant et comptait sur un.

nouveau livre : De l'amour, encore un volume écrit en Italie. Dès le 3 mars 1820, dans une lettre datée de Milan au baron de Mareste, il le donne comme à peu près au point et se préoccupe des conditions dans lesquelles il pourrait être imprimé. Ce n'est encore qu'une brochure assez mince, mais qu'il voudrait très élégante et de tirage restreint. En septembre, toutes dispositions prises, le manuscrit broché en deux cahiers de couverture rouge, était confié à un ami Italien qui devait passer la frontière et le mettre à la poste à Strasbourg. On évitait ainsi les indiscrétions de la police autrichienne; le reste ne ferait plus de difficultés. Malheureusement, les précieux cahiers se perdirent en route. Ce fut pour lui un très grave souci. A Mareste encore, le 23 février 1821 : « Je suis mortellement ennuyé de l'Amour; s'il faut refaire un manuscrit de toutes les notes indéchiffrables que j'ai fait jeter dans un sac, il y a six mois, je suis mort. De grâce, allez rue Jean-Jacques-Rousseau, au Courrier de Strasbourg, lui demander un paquet gros comme deux petits in 4°. Je ne puis croire que M. Pietro Ser [le comte Pietro Severoli] ait escamoté une chose aussi insignifiante. Peut-être l'a-t-il perdu, ce paquet... » Et le 27 mars, dans ce langage bariolé qui lui est familier : « Si vous avez love, scrivate mi subito and give to Chanson; my man of Strasbourg is very bonest. I understand not his conduct. » Il est si troublé que son anglais s'en ressent.

Il ne devait rentrer en possession de son bien qu'à la fin de la même année, après son retour à Paris. La publication se trouva ainsi reportée au milieu d'août 1822. Certaines retouches d'ailleurs avaient été faites par lui et les

éditions suivantes devaient apporter encore des chapitres nouveaux. C'est un sujet qui le passionnait trop pour qu 'il pût s'en détacher tout à fait : il n'y a qu'à consulter la série de ses préfaces.

Une fois de plus, la presse, à part quelques articles, resta dédaigneuse, et le public indifférent. Le livre tomba à plat. Il ne fait aucune difficulté à en convenir; sans doute même, il en est fier: « Le résultat de mon ignorance des conditions du plus humble succès, fut de ne trouver que dix-sept lecteurs, de 1822 à 1836. »

L'Amour n'en est pas moins intéressant, — et à des titres divers. On y trouve à la fois le souvenir de ses lectures, de sa vie italienne, de ses aventures personnelles. Et surtout, nous avons ici le point de départ et la clef de toute son œuvre. Avec l'apparence d'un livre théorique, objectif, c'est toute sa doctrine, tout le Beylisme, toutes ses idées et ses goûts : le goût de l'idéologie et du raisonnement précis, presque mathématique ; — sa curiosité psychologique, avec ce désir de ne pas être dupe qui va jusqu'au cynisme; — sa morale, ou plutôt sa conception de la vie : égotisme, exaltation du moi, poursuite du plaisir; — et surtout son culte de l'amour, source de toute joie, principe d'énergie.

Peu nous importe, après cela, que l'on puisse, ici encore, relever des emprunts, que la théorie des milieux vienne de l'abbé Dubos et de Montesquieu, qu'il doive celle des tempéraments à Cabanis ; que la belle Mme Ghé- rardi lui ait fourni la distinction des quatre sortes d'amour et jusqu'à ce mot célèbre, cristallisation, et que l'on reconnaisse çà èt là du Fauriel, du Raynouard et du Ginguené...

Il ne saurait plus venir à l'esprit de personne de parler de plagiat. L'oeuvre est, dans sa profondeur, une des plus originales qu'il ait écrites. C'était d'ailleurs, au dire de R. Colomb, celle que lui-même plaçait au premier plan.

« Qu'est-ce donc, disait-il. que connaître l'amour par les romans ? » Et cette remarque visait à la fois la Nouvelle Héloïse, Atala, les trop fameuses Corine, Delphine, tout ce romanesque de convention et d'artifice, sous couleur de poésie.

Pour lui, il prétendait apporter autre chose qu'un produit d'imagination, le fruit d'une expérience de plus de vingt années.

Il est assez facile de connaître la vie sentimentale de Stendhal. Il n'était pas, en ces matières, avare de confidences. On peut même trouver qu'il en abuse : il tient ses comptes amoureux avec cette rigueur mathématique qui lui plaisait en toutes choses... Du moins faut-il remarquer qu'à l'inverse des Don Juans ordinaires, il évite les airs avantageux. Il ne cherche pas à nous éblouir de ses succès; autant que ses triomphes, il nous raconte ses échecs, ceux-ci plus nombreux que ceux-là. Il semble même prendre une sorte de plaisir malicieux, à se présenter en posture fâcheuse ou ridicule, à faire connaître ses défaillances. Coquetterie encore, mais à rebours.

Je ne m'arrête pas aux rêves romanesques de sa première jeunesse, dont il nous parle abondamment. C'est le temps où son imagination était pleine de la Nouvelle Hé-

loïse et où son oncle Romain l'éblouissait de son élégance. La première en date de ses élues fut une petite actrice fine, menue et mélancolique, Mlle Virginie Cubly, qui brillait au théâtre de Grenoble dans la Claudine de Florian, et qui partit, sans avoir rien su de ce grand amour.

Pour se conformer à l'usage, il adora ensuite, de la même passion silencieuse, la sœur de deux de ses amis, Mlle Victorine Bigillion, une bonne fille, plutôt laide, mais agréable.

Mais ces petites histoires provinciales et enfantines ont peu d'importance. Stendhal n'entendait pas se contenter longtemps de ces rêves platoniques. En novembre 1799, il arrivait à Paris avec un projet bien arrêté : faire carrière d'amoureux, s'imposer comme un irrésistible Don Juan.

Son physique, il est vrai, s'y prêtait peu : un grand gaillard, solidement bâti, mais massif et dépourvu de grâce. Ses camarades de l'Ecole Centrale l'avaient baptisé la Tour ambulante et Angela Pietragrua, je ne sais pourquoi, l'appellera le Chinois. Pourtant, de beaux yeux ardents et, cela va de soi, quelque chose de singulièrement expressif et vivant dans la physionomie. Il savait d'ailleurs qu'en matière de Don Juanisme, la beauté masculine a peu d'inlportance. Sa timidité aussi était un obstacle; mais ceci., c'était affaire d'habitude et de volonté. La volonté ne lui manquait pas.

Résolument, il se mit en quête. Il aima de tous côtés et dans tous les mondes, et, le plus souvent, sans résultat : des actrices, des femmes mariées, des jeunes filles (je ne parle pas de certaines rencontres de fortune — ou d'in-

fortune). La femme d'un banquier, à qui il renonce pour sa nièce, sensiblement plus jeune; une nommée Charlotte de qui nous ne savons rien; Victorine Mounier, sœur d'un de ses amis pour qui il déploie les ressources d'une stratégie assez inefficace; sa cousine Adèle Rebuffet, dont il aimera ensuite la mère et qui deviendra la femme d'Alexandre Petiet, lieutenant d'artillerie, puis aide de camp de Brune et de Masséna...

Et une théâtreuse encore, la petite Louason, de son vrai nom Mélanie Guilbert. Avec celle-ci enfin, on peut parler de conquête; mais la conquête n'avait rien de flatteur. Elle avait été successivement la maîtresse sans importance d'un acteur, d'un poète, d'un journaliste, de Martial Daru et de quelques autres. Stendhal prit cette aventure très au sérieux. Il faut voir en quels termes il parle à sa sœur de sa nouvelle passion : « Mélanie brûle de te connaître. Vos âmes se ressemblent tant, que vous vous aimerez [Délicatesse charmante]. Elle a toutes tes manières de penser et de sentir. Jeune, pleine de franchise, elle a été exposée à toutes les noirceurs du monde... » Evidemment... Mais ces noirceurs avaient déteint sur sa pureté. Un autre jour: « Mélanie brûle d'envie de te connaître; elle veut t'écrire. Ne pourrais-tu pas lui écrire toi-même un petit billet où tu lui exprimerais l'envie que tu as d'avoir une amie... Vous pourriez avoir ensemble une correspondance qui te consolera... » Il n'ajoute pas : « et qui me facilitera les choses en même temps ».

De son côté, il prépare sa conquête, comme si la citadelle était imprenable; il dresse ses plans, calcule ses gestes et ses paroles, hésite et tergiverse, se satisfait de

privautés de collégien... Si bien qu'il mettra des mois à obtenir ce qu'il suffisait de demander. Mais il est prêt à toutes les patiences et à toutes les concessions.

En mai 1805, Mélanie est conduite à Marseille par un engagement. Son soupirant la rejoint et, pour vivre, travaille dans une maison d'épicerie... Stendhal épicier! quel sujet de méditations mélancoliques. Après tout, Frédérick Lemaître l'a bien été... Pour Stendhal, d'ailleurs, il ne s'agissait que d'épicerie en gros et on ne le vit pas vendre le sucre ou la cannelle aux ménagères de son quartier.

C'est à Marseille, enfin, que sa flamme fut couronnée, comme on dit en style noble (lui-même s'exprimait autrement). Vous pensez s'il était fier. « Je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore » écrit-il, — toujours à sa jeune sœur ! Le plus amusant, c'est que tous ces égards, toute cette stratégie, déployée en son honneur, avaient fini par donner à Mélanie une haute idée d'elle-même. Elle ne doutait plus de rien. Quand elle quitta Marseille, en février 1806, elle songeait à se faire épouser. Cette fois Stendhal cessa de cristalliser. Il battit en retraite.

Je ne m'attarde pas à celles qui suivirent, à Mina de Griesheim qu'il rencontra en Allemagne en 1806, à la chanteuse Angelina Bereyter et à la comtesse Palfy.

C'est en Italie surtout, que Stendhal a parachevé son éducation sentimentale. Deux femmes entre toutes ont occupé sa pensée durant ces années décisives : Angela Pietragrua et Mme Dembowska.

La première ne méritait pas le culte qu'il lui avait voué et ne s'élevait pas moralement très au-dessus de la pauvre Louason. Il l'avait rencontrée dès son arrivée à Milan,

en 1802. C'était une belle femme du type majestueux, à la Romaine. Mais elle n'avait de sévère que son profil régulier de statue et le casque de ses cheveux noirs. Jeune sous-lieutenant de dragons (il n'avait pas encore vingt ans), Beyle l'adora, elle aussi, d'une adoration timide et repartit pour Paris sans avoir rien obtenu, ni rien demandé. Quand il la retrouva, en 1811, une certaine expérience lui était venue, et plus d'audace. Il n"en fallait pas beaucoup d'ailleurs. Mais Angela, après avoir cédé à la première sommation, ne renonça pas pour si peu à se& habitudes d'indépendance et à ses goûts éclectiques. Beyle, un jour, la surprit en des attitudes qui ne laissaient aucun doute... Je ne crois pas qu'il en ait beaucoup souffert. Il ne brisa pas pour cela. Peut-être même l'admira-t-il davantage de n'être pas une petite bourgeoise fidèle. « C'est une catin sublime, à la Lucrèce Borgia », écrit-il ; ce qui est exagéré de toute façon. Angela n'était pas plus sublime qu'elle n'était Angélique et elle n'avait rien de la fille d'Alexandre VI, ni les instincts criminels qu'on lui prêta longtemps, ni l'ingénuité que veulent lui reconnaître ses plus récents historiens.

Avec Métilde, nous revenons enfin à des amours de qualité supérieure. Issue d'une bonne famille Milanaise, Mathilde Viscontini avait épousé un vaillant officier des armées Napoléoniennes, le général Dembowski. Mais, dé-laissée par lui, elle vivait seule dans cette société de Milan où l'amour tenait tant de place. Leur aventure cependant ne devait pas dépasser les bornes d'une amitié amoureuse. Peut-on même parler d'une aventure ? une aventure, en tout cas, qui ne comporte pas de péripéties sensationnel-

les. Tout, ou peu s'en faut, se passa dans le cœur et le cerveau de Stendhal. Cristallisation encore.

Métilde l'a-t-elle aimé, au sens propre du mot Lui- même n'oserait pas l'affirmer. Ce qui est certain, c est que, de 1818 à 1824, elle ne cessa pas d'occuper sa pensée, au point de lui rendre odieuses toutes les occasions qui s'offraient à lui — et qu'après sa mort, en 1825, elle continua à hanter son souvenir. « Alors, dira-t-il, le souvenir de- Métilde ne fut plus déchirant. Elle devint pour moi comme un fantôme tendre, profondément triste et qui, par son apparition, me disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes... » On dirait Elvire et Lamartine. Ne nous étonnons pas. Dans la vie de Stendhal, les femmes qui comptent le plus, ce sont celles qu'il a aimées vainement.

Celle-ci fut vraiment l'inspiratrice. Cette passion est à l'origine de toutes ses méditations amoureuses. En novembre 1819, il avait commencé en son honneur, ce qu'il appelait le Roman de Métilde : c'était son premier essai en cette voie. Il s'arrêta d'ailleurs après quelques pages (conservées actuellement à la Bibliothèque de Grenoble) et la jeune femme ne connut jamais ce récit, écrit pour elle seule. Sa timidité n'osait pas encore se permettre des allusions trop directes. Une certaine délicatesse le retenait, dont il convient de lui savoir gré. A défaut de ce roman, interrompu, il se mit à rédiger le livre de l 'Amour, plein d'elle lui aussi, mais plus objectif et plus secret.

Au premier aspect, Stendhal semble l avoir composé à

peu près à l'aventure : ce sont des notes éparses, des souvenirs, des extraits saisis au passage, des anecdotes recueillies dans les salons milanais, de graves réflexions et des boutades; tout cela jeté sur des bouts de papier, des programmes de concert, des cartes à jouer. On a souvent l'impression d'une conversation à bâtons rompus.

Mais s'il a horreur du pédantisme, il ne voudrait pas non plus être pris ici pour un causeur de salon, — à la française. Dans une préface qui ne figure pas dans la première édition et que R. Colomb date de 1826, il insiste sur le sérieux de l'œuvre et sur sa portée. Le sujet qu'il aborde est un sujet grave et qui mérite mieux que des divagations lyriques ou des calembredaines de gens d'esprit. Certes, on ne peut prétendre que notre littérature ait négligé la psychologie amoureuse; c'est un de ses premiers titres de gloire. Bien avant lui, des dramaturges ou des romanciers (je n'ai pas besoin de vous dire des noms) ont fait vivre d'une vie intense des créatures singulièrement complexes et tourmentées. Il y a peu de matières sur lesquelles l'on ait brodé davantage, où la sensibilité, l'imagination, la poésie se soient plus volontiers livré carrière.

Mais l'amour en soi, personne, semble-t-il à Stendhal, n'a cherché à étudier son essence, à décomposer ses éléments, à l'analyser — non plus littérairement, mais chimiquement si je puis dire. Personne du moins n'a ap\* pliqué à cette étude les méthodes rigoureuses de la philosophie scientifique. C'est ce qu'il prétend réaliser ; « Quoiqu'il traite de l'amour, ce petit volume n'est point un roman, et surtout n'est pas amusant comme un roman. C est tout uniment une description exacte et scientifique

d'une sorte de folie très rare en France. Le livre qui suit explique simplement, raisonnablement, mathématique- ment, pour ainsi dire, les divers sentiments qui se succèdent les uns aux autres et dont l'ensemble s'appelle la passion de l'amour. » Et plus loin : « Imaginez une figure de géométrie assez compliquée, tracée avec du crayon blanc sur une ardoise. Eh bien, je vais expliquer cette figure de géométrie. » C'est sous cet aspect géométrique qu'il conçoit la philosophie — et même la beauté littéraire.

Son plan général est très simple : dans un premier livre, définition et analyse abstraite de l'amour, considéré en lui-même, sa naissance, ses progrès, ses formes diverses; dans le second, l'amour par rapport aux conditions extérieures de climats, de races, de milieux — ou si vous pré férez, géographie humaine de l'amour.

A la base de toute sa philosophie, et ici plus qu'ailleurs, c'est toujours le sensualisme de Condillac que nous trouvons, cette idée que la sensibilité physique, que la sensation est le principe de tout et suffit à tout expliquer. En matière d'amour, la démonstration est assez facile. Mais au service de cette doctrine simpliste, il veut mettre toutes les ressources et tous les prestiges de l'idéologie. Condillac se complique d'Helvétius, de Cabanis et de Tracy.

Il ne se contente pas d'analyses, — subtiles, mais gardant la souplesse, le mouvant de la vie. Il faut que tout se dégage, comme sous le scalpel d'un anatomiste, que toutes les nuances se fixent, chacune munie de son étiquette et de son numéro d'ordre, que la mathématique triomphe et que les problèmes du cœur se résolvent en formules

algébriques, d'une rigueur sèche. Toujours ce goût desclassifications et de l'ordre matériel.

D'abord les quatre sortes d'amour dont il avait déjà dressé la liste en 1817 :

1° L'amour physique, « celui des bêtes, des sauvages et des Européens abrutis »;

2° L'amour-passion, « celui d'Héloïse pour Abélard, de Julie pour Saint-Preux », celui dont les vieilles chroniques italiennes nous apportent tant d'exemples et qui, chez les civilisés que nous sommes, ne se rencontre plus qu'à titre exceptionnel, — le seul cependant qui soit amour véritable, principe de toute grandeur, héroïque ou criminelle ;

3° L'amour-goût que pratiqua notre XVIIIe siècle, pimpant, léger et fringant;

4° L'amour de vanité, caricature du précédent, à la mesure des mœurs actuelles et des salons de la Restauration.

Cabanis, d'autre part, a décrit six familles de tempéraments, correspondant, bien entendu, à certaines conditions physiques : le sanguin, le bilieux, le mélancolique, le flegmatique, le nerveux, l'athlétique. Or, comme chaque façon d'aimer peut se rencontrer avec chacun de ces tempéraments, il convient de multiplier l'un par l'autre, ce qui donne déjà vingt-quatre variétés. Multipliez encore par deux à cause de la différence des sexes, faites intervenir les dispositions individuelles, soumettez toutes ces combinaisons aux influences extérieures, formes diverses de gouvernements, variation des climats, diversité des époques et des races... La liste s'étend et se prolonge presque à l'infini. Et Stendhal psychologue est à son affaire

autant que Stendhal statisticien. On dirait un entomologiste, ou un pharmacien qui classe ses drogues et colle ses étiquettes.. ,

Heureusement, il ne se croit pas obligé de suivre es numéros du catalogue; son système posé, il marche librement, avec sa nature impulsive, ses emportements, ses fan- taisies, ses souvenirs. Aucun souci des proportions, aucune sécheresse; il va de l'avant et revient en arrière, il s'attache à quelques idées qui lui sont chères et qu 1^ n'hésite pas à reprendre, à des remarques personnelles, a des analyses particulières très pénétrantes, très poussées (l'amour chez l'homme et chez la femme, la pudeur, 1 orgueil, la jalousie...) ; mais c'est tout le livre qu'il faudrait suivre, pas à pas.

Peut-être la partie la plus intéressante en est-elle ce début qui marque, avec une froideur apparente et une ingéniosité admirable, les premières démarches ou, si vous préférez, les étapes de l'amour naissant : l'admiration d'abord et la surprise, — un désir vague, l idée d une joie possible (déjà l'égoïsme humain entre en jeu) , des espérances qui se précisent et qui tendent à se réaliser, — l'imagination qui pare le réel de tous les attraits, aiguise les appétits et c'est la première cristallisation. Viendront ensuite les inquiétudes, les soupçons, les blessures et les réactions de l'orgueil, les sursauts de la jalousie, ces alternatives d'espérance et d'abattement ou de fureur, une cristallisation encore, plus douloureuse que la précédente, mais qui davantage affirme la hantise de l'être aimé: rappelez-vous Phèdre aux trois premiers actes

de la tragédie et revoyez-la au quatrième, après la terrible révélation :

Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi.

Racine avait senti et rendu cela instinctivement; Stendhal, avec la même sûreté, le réduit en formules.

Ce qui le frappe surtout, dans cette jeunesse de l'amour, c'est le peu d'importance ou le peu de réalité de l'être aimé. Seul compte l'amant. Aimons-nous jamais autre chose que des êtres formés par nous ? « La cristallisation de la maîtresse d'un homme, ou sa beauté, écrit-il, n'est autre chose que la collection de toutes les satisfactions, de tous les désirs qu'il a pu former successivement à son égard... » Et encore : « Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente [Entendez bien : de tout ce qui se présente, fût-ce la chose la plus insignifiante, une chose même qui, pour un autre, serait jugée à l'opposé] la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. » Et enfin : « J'entends par cristallisation une certaine fièvre d'imagination, laquelle rend méconnaissable un objet le plus souvent ordinaire et en fait un être à part... » — La danse devant le miroir, dira François de Curel.

Je ne prétends pas que tout cela soit nouveau. Il n'est pas le premier à avoir marqué, en matière d'amour, la part du rêve et de l'imagination. Rappelez-vous Chateaubriand dans les solitudes de Combourg : « Je me composai une femme de toutes les femmes que j'avais vues : elle avait la taille, les cheveux et le sourire de l'étrangère qui m'avait pressé contre son sein; je lui donnai les yeux

de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre.. Les portraits des grandes dames du temps de François 1 , de Henri IV et de Louis XIV dont le salon était orné m'avaient fourni d'autres traits et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des vierges suspendues dans les églises. Cette charmeresse me suivait partout, invisible; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel ; elle variait au gré de ma folie. »

Et rappelez-vous Rousseau à l'Ermitage : « Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur... Je m'en formais une société charmante... » Mais ce qui n'était que notation de poètes ou de rêveurs devient ici toute une théorie psychologique du mécanisme et de l'essence de l'amour.

Quant au mot lui-même de cristallisation (et vous savez qu'il a fait fortune) Stendhal nous dit ne l'employer qu'à regret et faute d'en avoir trouvé un autre. Il est pourtant expressif et fait image de façon très heureuse, parmi les formules idéologiques; mais c'est peut-être ce qu'il lui reprochait :

La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr : on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez.

Aux mines de sel de Salzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte

d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

La comparaison a autant de grâce que d'exactitude. Et il précise, cite des exemples :

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gênes, sur le bord de la mer, durant les jours brûlants de l'été : quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle !

Un de vos amis se casse le bras à la chasse : quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime ! Etre toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur; et vous partez du bras cassé de votre ami pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

Toute la seconde partie du volume (l'amour à travers le monde et à travers les âges) est loin de présenter le même intérêt. Quelques notes seulement, et dont l'originalité n'est pas saisissante. L'Amérique attachée à ses intérêts positifs, l'Angleterre pays du cant ne sont pas des terres d'amour. « Les bons et simples descendants des anciens Germains » vivent d'imagination et de rêverie. Le moins qu'on puisse dire d'observations de ce genre, c'est qu'elles sont sommaires et naïves. Sur l'Espagne, rien qui dépasse l'hispanisme banal de tous les romantiques. Et je ne parle pas des chapitres sur l'Arabie et la Provence du XIIe siècle : Il a lu les Troubadours de Raynouard et suit fidèlement les indications de Fauriel.

En vérité, cette sorte de diorama, cette physiologie de la Vénus internationale dépasse ses moyens. Elle exigerait d'ailleurs des volumes. Et surtout, elle l'intéresse peu. De

tous ces peuples, il n'en est qu'un qu'il connaisse et qui le touche vraiment, c'est l'Italie. Ici du Tnoins, l'amour est, avec l'art et la politique, la grande affaire de la vie... « Je prie qu'on me pardonne si je reviens souvent à l'Italie; dans l'état actuel de nos mœurs, c'est le seul pays où croisse en liberté la plante que je décris. En France la vanité; en Allemagne une prétendue philosophie, folle à mourir de rire; en Angleterre un orgueil timide, souffrant, rancunier, la torturent, l'étouffent ou lui font prendre une direction baroque... » Il revient sans se lasser à 1Ion fameux parallèle : la France, pays de vanité mondaine où la convention règne sans conteste, « où les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes », plus rares peut-être, — l'Italie, terre bénie de la vie libre et facile, du naturel, de la franchise et de la joie.

Plus tard, il aimera d'elle surtout sa violence, ses instincts déchaînés, tout ce que nous révèlent son histoire et -ses chroniques. Pour l'instant, elle lui apparaît sous un -aspect moins tragique et plus attirant. Les douceurs de la vie milanaise, cette facilité de mœurs dont il a, pendant sept années, connu le charme enveloppant ont eu pour -effet d'abord de le dégager de nos scrupules, de tout ce qu'il appelle préjugés de la morale courante. A cet égard, il est vraiment affranchi et l'on trouve ici le point de départ de certaines tendances que nous voyons s'étaler encore et qui ne sont pas les meilleures d'aujourd'hui. Je pense à ses théories sur « l'honneur bête », sur « ce qu'on appelle vertu », sur le mariage et le divorce, et surtout

rsur l'éducation des jeunes filles.

Devant cet amoralisme agressif, on serait terife^e'Ç^r

- 97 —

au paradoxe... Il est plus sincère et plus sérieux qu'on ne voudrait. Rappelez-vous les étranges conseils qu'il prodiguait quinze ou vingt ans plus tôt à cette jeune sœur dont il suivait de si près la formation intellectuelle et morale. J'ouvre presque au hasard cette correspondance : « Une femme doit d'abord être mariée; après, elle fait ce qu'elle veut... » Un autre jour : « Il ne faut pas, pour ton bonheur, que tu épouses un homme dont tu serais amoureuse. Tout amour finit, quelque violent qu'il ait été et le plus violent plus promptement que les autres. Après l'amour, vient le dégoût; alors on se fuit. Voilà qui va bien... Si, au contraire, on habite ensemble, on se revoit à chaque heure du jour; la vanité de la femme est blessée, l'homme ennuyé et l'on se déteste à mort toute la vie. Pense à ça, ma chère Pauline. » Singulier directeur de conscience pour une jeune fille. Notez d'ailleurs qu'il n'y avait là aucun sadisme de sa part, qu'il croyait parler le langage de la raison et qu'il ne songeait qu'au bonheur de sa chère Pauline. Le corrupteur ingénu. Faut-il s'étonner qu'il soit aujourd'hui le champion de l'amour libre... et de toutes les libertés ?

Et cependant (car on doit, avec lui, s'attendre à tous les contrastes, et le pendule ne cesse pas d'osciller d'un extrême à l'autre), ce roué est un rêveur, cet analyste impitoyable est un passionné. C'est par là surtout que son livre demeure vivant.

Quelle que soit son admiration pour ses chers idéologues, il y a, entre eux et lui, antinomie de tempérament. Ou, plus exactement, il ne tient à eux que par l'une de ses deux natures. Il est hors de doute que ces logiciens,

dressés à l'école des encyclopédistes, ne brillent pas par une sensibilité particulière. Le cœur a peu de place dans leurs raisonnements. Il ne viendrait à l'idée de personne, pour comprendre Cabanis, d'étudier sa vie sentimentale ou d'écrire la biographie romancée de Destutt de Tracy. Nerveux et frémissant, Stendhal a le sentiment, chez ses maîtres, de cette lacune et parfois ne peut se défendre de le leur reprocher : « Helvétius, observe-t-il, a peint vrai pour les cœurs froids et très faux pour les âmes ardentes. » En écrivant, après eux, cette idéologie amoureuse devant laquelle ils avaient reculé, il a conscience d'élargir singulièrement le domaine qu'il a hérité d'eux. Ce n'est pas sans danger et de là quelques inquiétudes : « Je fais tous les efforts possibles pour être sec. Je veux imposer silence à mon cœur, qui croit avoir beaucoup à dire. Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir quand je crois avoir noté une vérité. »

Voilà bien le véritable Stendhal. Il se travaille à être sec et positif : il n'a pas besoin de se travailler, pour être pénétrant et subtil. Et pas davantage, pour sentir profondément. Dans ce cynisme et ces allures cavalières, il y a autant de timidité que de vantardise : les deux choses d'ailleurs vont souvent ensemble et il ne faut pas se laisser prendre à certaines attitudes où il se raidit — douloureusement quelquefois.

Parfois aussi, ce masque d'indifférence devient trop pesant; certains aveux lui échappent, vraiment émouvants. Voici au début d'H. Brulard : « Qu'ai-je été ? Que suis-je ? En vérité, je serais bien embarrassé de le dire... Je passe pour un homme de. beaucoup d'esprit et fort

insensible, roué même et je vois que j'ai été constamment occupé par des amours malheureuses... L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux, aimant la musique et la peinture... Avec toutes ces femmes et avec plusieurs autres, j'ai toujours été un enfant... » Ne croirait-on pas entendre Fortunio ?... On peut en être surpris; mais le Stendhal qui parle sur ce ton de mélancolie clairvoyante et lasse, n'est-ce pas celui qui écrit encore (et les idéologues ouvriraient de grands yeux) : « Rêverie, tendre, folle, adoratrice, germe de l'amour et de tous les arts... » et qui trouve cette formule : « Aimer, c'est écouter son âme. »

Ce Stendhal est partout présent dans le livre de l' Amour, et les déguisements dont il s'affuble, comme à l'ordinaire, ne suffisent pas à nous le cacher. Lisio Vis- conti, le comte Delfante, tous ces personnages mystérieux à qui il passe la parole tour à tour, autant de pseudonymes transparents. Métilde n'est pas moins reconnaissable sous les noms de Léonore, de la comtessina L..., de la comtesse Chigi. Quant à ce pseudo-journal de Salviati dont il nous offre des extraits, ce n'est pas autre chose que l'histoire de leurs amours.

Comment pourrait-il nous la conter froidement ? A nous laisser entrevoir ainsi, sous le voile, cette jeune femme, il sent revivre en lui des souvenirs toujours présents : ces premières rencontres, ces élans d'une imagination enthousiaste, ces alternatives d'espoir et de découragement, ces rêves et ces réveils, ces déceptions, ces crises de jalousie et ces querelles, ces abandons et ces révoltes de l'orgueil. Il a pu étudier sur le vif le mécanisme de la

double cristallisation et des phrases comme celles-ci ne sont pas phrases de roman (nous en aurons du reste un écho dans Lucien Leuwen) : « Désespéré du malheur où l'amour me réduit, je maudis mon existence. Je cours les rues par une pluie froide. Il était nuit tombante et je marchais, les yeux pleins de larmes fixés sur la fenêtre de sa chambre; tout à coup le rideau a été un peu entr'ou- vert... je me suis senti un mouvement physique près du cœur... je ne pouvais me soutenir... »

Mais en amour, qu'importent les joies du succès ? La souffrance peut-être a plus de prix. Toutes les angoisses plutôt que l'indifférence et la sécheresse du cœur. Nous sommes loin du Don Juanisme qu'il affichait à son arrivée à Paris, — et Don Juan lui-même, il le juge sévèrement. Voyez le chapitre qui a pour titre : Werther et Don Juan, les deux extrêmes de l'amour (le manuscrit porte la date du 15 avril 1820; c'est le moment où se précisent ces inquiétudes si pénibles, à la veille de son départ et de la séparation définitive). Bien entendu, il ne renonce pas, même en ce moment de désarroi, à ses principes essentiels. Le problème reste toujours sur le même terrain; la fin suprême de sa morale, c'est toujours la poursuite du bonheur, Arte di godere. Mais ce bonheur, on peut le concevoir de façons diverses et la qualité d'une âme se reconnaît à cela. Il y a l'égoïsme des plaisirs vulgaires au jour le jour, et l'égoïsme du sacrifice, de l'abandon de soi. Le bonheur même de la souffrance :

Parmi les jeunes gens, lorsque l'on s'est bién moqué d'un pauvre amoureux et qu'il a quitté le salon, ordinairement la conversation finit

par agiter la question de savoir s'il vaut mieux prendre les femmes comme le don Juan de Mozart, ou comme Werther. Le contraste serait plus exact, si j'eusse cité Saint-Preux, mais c'est un si plat personnage que je ferais tort aux âmes tendres en le leur donnant pour représentant...

Ce qui me fait croire les Werther plus heureux, c'est que don Juan réduit l'amour à n'être qu'une affaire ordinaire...

Au lieu de se perdre dans les rêveries enchanteresses de la cristallisation, il pense comme un général au succès de ses manœuvres et, en un mot, tue l'amour, au lieu d'en jouir plus qu'un autre, comme croit le vulgaire...

Dans le feu de la jeunesse, quand toutes les passions font sentir la vie dans notre propre cœur et éloignent la méfiance de celui des autres, don Juan, plein de sensations et de bonheur apparent, s'applaudit de ne songer qu'à soi, tandis qu'il voit les autres hommes sacrifier au devoir; il croit avoir trouvé le grand art de vivre. Mais, au milieu de son triomphe, à peine à trente ans, il s'aperçoit avec étonnement que la vie lui manque, il éprouve un dégoût croissant pour ce qui faisait tous ses plaisirs...

Et plus tard encore :

On voit le don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit, tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais, quel que soit le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine.

Enfin, cet aveu : « Oui, la moitié, et la plus belle moitié de la vie, est cachée à l'homme qui n'a pas aimé avec passion. » — Cette note nouvelle, nous la devons à Métilde.

J'ai essayé de suivre, à travers ses contradictions, l'idéologie amoureuse de Stendhal, de montrer la richesse du livre et aussi son harmonie profonde. Cette conception de l'amour, ardent et réfléchi, emporté et volontaire, nous la retrouverons dans tous ses romans, chez Mathilde de la

Mole comme chez Julien Sorel, chez la Sanseverina comme chez Fabrice, comme chez Leuwen. A cet analyste précis et sec, nous devrons quelques-unes des figures Mme les plus doucement émouvantes de notre littérature, M de Rênal, Mme de Chasteller. Et nous retrouverons aussi toutes ces étapes successives dont son analyse a établi 1 enchaînement.

Rien qui ressemble moins à l'amour romantique des poètes, à l'amour de Lamartine ou de Musset. Au lieu de dissoudre l'être humain dans une sorte d'engourdissement voluptueux ou mélancolique, coupé d'orages qui se résolvent en cris, — il développe toutes ses puissances, il tend les ressorts de son énergie, il lui donne des raisons de vivre. Avec lui, l'intelligence et la volonté demeurent toujours des forces actives, et c'est le contraire exactement de cet état pathologico-sentimental que l'on appellera le mal du siècle, comme s'il était le mal du siècle tout entier.

Durant ce premier tiers du XIX' siècle, paraissent trois ouvrages théoriques de philosophie amoureuse : l Amour de Sénancour, en 1805, l'Amour de Stendhal, en 1822, la Physiologie du mariage de Balzac, en 1829. La parenté des sujets accuse nettement la différence des trois inspirations et des trois tempéraments : les rêveries d'un disciple de Rousseau, la profondeur d'analyse d'un anatomiste du cœur humain, la curiosité toujours en éveil et l acuité de vision d'un prodigieux observateur.

Et notez encore que nous avons ici le germe des trois grandes formes sous lesquelles, en dehors du roman his-

torique, doit se présenter le roman moderne français : le- roman lyrique et romanesque à la manière d'Indiana, — le roman psychologique stendhalien —, le roman de mœurs que réalisera l'incomparable monument de la Comédie humaine.

IV

Les idées dramatiques.

Racine et Shakespeare

Quand Stendhal était rentré d'Italie, la bataille littéraire que, depuis une dizaine d'années, on pouvait prévoir s'engageait nettement. La publication des poèmes de Ché- nier en 1819, les Méditations de Lamartine en 1820, l'entrée en France de Walter Scott et de Byron, en attendant celle de Shakespeare, autant de faits décisifs. La première revue romantique, le Conservateur littéraire, bientôt suivi de la Muse française, groupait autour des frères Hugo toute une pléiade de jeunes poètes. Le premier cénacle se constituait, admirable de ferveur et d'enthousiasme... Et dans le camp adverse, les tenants de la tradition organisaient la résistance.

Bien entendu, tout ceci demeurait encore un peu confus. Ce n'est guère qu'après la bataille que l'on voit pourquoi l'on s'est battu. Le véritable précurseur de toute

l'école, je veux dire Lamartine, avait-il lui-même pleine conscience de son originalité et de l'importance de son premier livre ? Il avait écrit les Méditations pour lui seul et pour quelques amis; mais la gloire, il l'attendait de productions plus relevées, de ses tragédies, de ce Saiil « dont le se acte, disait-il, ne ressemble qu'à du Shakespeare », de cette Médée dont il calligraphiait amoureusement le manuscrit sur de grandes feuilles d'un papier admirable, fait pour traverser les siècles. Et il y avait encore ce poème épique de Clovis où il pourrait « déployer toutes ses ailes ». Quant au reste, à ces petits poèmes improvisés au hasard de ses promenades, impressions fugitives, chansons mélancoliques jetées au vent : « A supposer qu'on trouve quelque chose dans une dizaine de ces Méditations, écrit-il en 1819, on ne pourrait y trouver qu'un talent de versification plus ou moins apprécié. » Le succès fut une révélation pour lui, comme pour le public.

Pourtant, même après le volume de 1820, la distance prodigieuse des anciennes élégies traditionnelles au nouveau lyrisme n'apparaissait pas encore. Les poètes de l'époque impériale, et ceux-là même qui dataient de, plus loin conservaient leur prestige. Parny restait le maître de la poésie amoureuse, Millevoye le grand chef des langueurs suaves. Le jeune Victor Hugo qui, résolument, avait pris la direction de l'équipe nouvelle ne parlait de l'abbé Delille qu'avec une réserve mêlée de respect. Il retrouvait dans le Saül d'Alexandre Soumet (encore un Saiil /) « toute l'immense épopée de Milton » et se proclamait l'humble disciple de cet honorable versificateur.

Comment résister à la Pauvre fille, ou au Petit Savoyard de l'autre Alexandre, Alexandre Guiraud ?

Personnellement, Victor Hugo, pendant des années, se montre plein de scrupules, et d 'hésitations, et de souvenirs. Poète d'instinct, il a senti ce qu'il y avait de sincérité dans la forme de Chénier et dans l'inspiration de Lamartine. Il a trouvé, dans la préface de ses premières Odes, cette formule qui en dit long : « la poésie c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout ». Mais on sait de quel fatras, cependant, ces Odes sont encombrées, et qu elles relèvent de Lebrun-Pindare et de Rousseau (Jean-Baptiste) plus que de Jean-Jacques.

D'ailleurs, il se refuse le plus longtemps possible à prendre parti nettement, à arborer un drapeau. « Il ignore profondément ce que c'est- que le genre classique et le genre romantique, déclare en 1824 la préface des Nouvelles Odes; en littérature comme en toute chose, il n'y a que le bon et le mauvais, le beau et le difforme, le vrai et le faux. »

Et dans toutes les préfaces, dans toutes les déclarations qui accompagnent ou accueillent les nouveaux recueils, sous la plume d'E. Deschamps, de Guttinguer, de Philippe Chasles, toujours la même réserve... Cela n'est pas pour aider à y voir clair. Malgré le coup d'éclat des Méditations, malgré le Moïse de Vigny, des années passeront avant que le romantisme poétique prenne vraiment conscience de lui-même. Comment un jeune écrivain comme Stendhal, éloigné en somme de Paris depuis une quinzaine d'années, habitué aux goûts et aux aspirations d'une société et d'un romantisme tout différents, méprisant a

priori pour ses compatriotes et brusquement ramené au milieu d'eux — comment n'aurait-il pas quelque peine à s'y reconnaître ?

Au théâtre, il est vrai, le champ de bataille se précise et se délimite plus nettement. C'est là que le classicisme s'était affirmé avec le plus de puissance et c'est là que la déchéance des pseudo-classiques frappe le mieux les regards. Entre le drame turbulent et coloré dont on devine l'aurore prochaine et la tragédie régulière d'autrefois, la démarcation est nette. Ajoutez que les batailles du théâtre, opposant les adversaires face à face, sont toujours plus violentes que les querelles de plume, et qu'elles font un autre fracas. Les comédiens anglais venus à Paris en 1821 et chassés de la Porte-Saint-Martin sous les huées du public en ont donné la preuve... Il est tout naturel que les polémiques se portent de préférence sur ce terrain.

Ici encore pourtant, le jeune cénacle s'en tient à une attitude qui dénote autant de prudence que de modestie. Il suffit de lire les articles de critique théâtrale que Victor Hugo lui-même donne à ces deux revues dont il est l'animateur. Qui devinerait le futur auteur de la préface de Cromwell, le dramaturge d'Hernani ?

Par endroits, quelques éclairs de fière jeunesse, quelques boutades irrévérencieuses, une certaine impatience des règles et de la tradition : « Vous dites à un poète tout ce qui vous passe par la tête, vous lui dictez des arrêts, vous lui inventez des défauts. S'il se fâche, vous citez Aris- tote, Quintilien, Longus, Horace, Boileau. S'il n'est pas étourdi de tous ces grands noms, vous invoquez le goût ?'

Le goût est semblable à ces anciennes divinités païennes qu'on respectait d'autant plus qu'on ne savait où les trouver, ni sous quelle forme les adorer... » C'est à peu près, ■en plus de mots, la phrase fameuse de la préface des Orientales : « Les autres peuples disent Homère, Dante, Shakespeare; nous disons : Boileau. »

Mais, à part ces éclats intermittents, il rêve bien moins de révolte que d'accord entre les partis. Il professe le culte de Racine — et de Voltaire. Il signale les mérites éminents de la Marie-Stuart de Lebrun et découvre, avec inquiétude, dans le style d'Ancelot des audaces et des truculences dangereuses. « Les pièces de Shakespeare et de Schiller, écrit-il, ne diffèrent des pièces de Corneille et de Racine qu'en ce qu'elles sont plus défectueuses... »

La tragédie du type classique, avec un peu plus de mouvement et d'action : les poètes de ce premier cénacle n'en demandent pas davantage. Aussi accueillent-ils avec enthousiasme la Clytemnestre et le Saül de Soumet, les Macchabées de Guiraud. Ce sont, pour eux, en juin et octobre 1822, les soirées triomphales et comme l'aube annonciatrice des temps nouveaux... Cette sagesse, cet équilibre, cette mesure, cette noblesse sans éclats indiscrets, ces images qui n'offusquent ni le regard ni l'esprit, ces rimes de tout repos, ces vers balancés comme des palmes indolentes au souffle modéré de l'inspiration : jusqu'en 1827-28 ils ne demandent pas d'autres nouveautés. Et ils admirent de même les Vêpres Siciliennes de Casimir Delavigne, le Charles de Navarre de Brifaut, le Fiesque d'Ancelot, le Léonidas de Pichat.

Stendhal est plus exigeant; il se place surtout sur un autre terrain. Ces demi-libertés l'intéressent peu. C'est à une rénovation totale de l'art dramatique qu'il aspire. Peut-être la conçoit-il de façon étroite, mais peu nous importe. Ce qui est certain, c'est qu'il veut aller de l'avant, sans souci du passé.

D'autre part, et à la différence des apôtres de la révolution théâtrale, les dramaturges allemands (n'est-ce pas à Schiller surtout que l'on pense, quand on prononce le nom de Shakespeare ?) ne lui inspirent aucune admiration. Plus encore que les fadeurs classiques, il redoute « ce galimatias allemand que beaucoup de gens appellent romantique ». Et il dit encore : « Schiller a copié Shakespeare et sa rhétorique; il n'a pas eu l'esprit de donner à ses compatriotes la tragédie réclamée par leurs mœurs. » Ou, plus brièvement : « J'ai lu tout Schiller- qui m'ennuie, parce qu'on sent le rhéteur. C'est Shakespeare entier que je veux — et tout pur. »

Ceci est du 19 avril 1820. A cette date, il a choisi sa voie, et ce n'est pas la voie où le drame de 1830 s'engagera.

Racine et Shakespeare : Pour tous les romantiques, ce titre peut résumer le débat. Mais Stendhal ne l'entend pas, comme on l'entendrait autour de lui. Le Shakespeare auquel il pense n'est pas le puissant dramaturge d'Hamlet ou d'Othello; celui-ci serait écrasant pour ses imitateurs; c'est l'auteur de ces pièces historiques où revit, dans sa vérité anecdotique, toute une époque passionnante de

l'histoire d'Angleterre, celle qui va de la fin du XIVe siècle au milieu du XVIe, de Richard II à Henri VIII et à la naissance de la grande Elisabeth. Drames sobres et dépouillés, d'un réalisme saisissant, dépourvus de toute affabulation romanesque, plus soucieux d'exactitude que d'effets de théâtre ou de composition dramatique.

C'est là, pour Stendhal, la formule nouvelle et vivante, celle qui peut offrir à chaque peuple, à la France, comme à l'Italie, comme à l'Angleterre, un spectacle autrement attachant et instructif que les vieilles histoires des Grecs et des Romains : la résurrection de leur propre passé, dégagé de la poussière des archives et des ténèbres de l'oubli. « Voulons-nous la tragédie à la Xipharès ou le drame à la Richard III ? » Pour lui tout est là, et son choix est fait.

Sur ce terrain, ses amis Lombards lui ont marqué la route. Nous avons vu ce qui fait l'originalité du roman- ticisme italien et ce qui le distingue du romantisme français. Il ne se propose pas des fins littéraires seulement et a pour ambition d'abord de travailler au relèvement national.

La petite revue d'avant-garde publiée à Milan en 1818 et dont le titre, Il conciliatore, est un appel à l'union, abordait le problème dans toute son ampleur et sous ses aspects divers. Il va de soi que les théories dramatiques, d'intérêt actuel dans toute l'Europe, ne pouvaient être négligées ici; instrument admirable de propagande, le théâtre nouveau devait collaborer à l'effort commun.

En janvier 1819, Ermes Visconti, un des jeunes italiens qui, groupes autour de L. di Breme, mènent le combat, a

publié dans le Conciliatore son dialogue sur les unités de temps et de lieu, — contre ces unités plutôt, dialogue édité ensuite sous forme de plaquette. Il est aventureux, comme on l'a fait parfois sans aucune preuve, d'attribuer à Stendhal une part de collaboration à cette brochure, et plus encore de lui en accorder la paternité. Ce qui est certain, ses lettres à Mareste en font foi, c'est la joie qu'il a éprouvé à la lire et son adhésion totale aux idées de son ami milanais. Cette conception historique et nationale du théâtre restera la sienne. C'est elle que défendra son volume de Racine et Shakespeare, — et il ne faut pas oublier qu'elle lui est apparue réalisée d'abord dans les deux drames d'Alessandro Manzoni, le Comte de Carma- gnola et Adelghi.

Elle n'était pourtant pas, même à cette date de 1820, tout à fait nouvelle, — ni purement italienne. La France, elle aussi, aurait quelques titres à faire valoir. A son actif, elle peut inscrire, dès 1747, les chroniques dialoguées du président Hénault (un nom que l'on ne s'attendait guère à rencontrer en cette affaire) et surtout la curieuse préface de son François II; — en 1819, la première pièce de P. L. Rœderer; — en 1820, le théâtre, purement historique encore, du comte de Gain Montaignac. Mais ni Rœderer, ni Gain Montaignac, ni même le président Hénault n'ont exercé la moindre influence sur Manzoni. Les a-t-il connus seulement ?

Il n'en est pas ainsi de Claude Fauriel. Celui-ci, vraiment, sans prêcher d'exemple pour sa part, a été l'inspirateur et le maître du poète Milanais. Singulière figure que ce Fauriel et qui, par bien des côtés, rappelle les

grands humanistes d'autrefois. Une existence tourmentée d'abord, pendant la période révolutionnaire et impériale, puis de longues années d'un travail acharné. Philosophe, érudit, artiste, historien, lettré passionné, héritier direct de notre XVIIIe, initiateur chez nous de l'esprit critique sous toutes ses formes. Une intelligence ouverte à toutes les nouveautés et capable de tout comprendre, un besoin de connaître universel.

Pour les encyclopédistes de cette classe, il est rare que la postérité soit équitable. Elle réserve ses faveurs pour des génies plus brillants, mais moins profonds. Leur œuvre tombe dans l'oubli; puis un jour, à les mieux connaître, on découvre que leur influence fut souveraine, qu'elle s'est étendue sur tous les domaines, qu'elle a franchi nos frontières pour porter au loin toutes les richesses de notre esprit — et que, sans eux, souvent, rien de ce que nous admirons n'aurait été. « Fauriel, écrira Sainte-Beuve, est à l'origine de toutes les avenues du XIXe siècle. »

Jeune italien transplanté à Paris, dans les premières années de sa formation intellectuelle, Manzoni l'a connu et fréquenté assidûment. Son talent s'est formé dans les conversations du jardin de la Maisonnette, cette demeure où Fauriel aimait à se retirer, près de Meulan, sur ces coteaux de Saint-Avoie qui bordent le cours de la Seine. A son école, il a appris à s'affranchir des superstitions littéraires, des règles tyranniques, des préjugés où s'enlise la tragédie. L'un et l'autre, le maître et le disciple, ont la même ardeur à découvrir dans le passé les racines du présent; il? brûlent de faire revivre les siècles disparus,

non par une création hasardeuse, mais à force de recherches longuement poursuivies.

Entre eux, bien des divergences, des divergences religieuses surtout; mais la ferveur du disciple n'en est pas affaiblie. Il peut se libérer de cette discipline purement rationaliste et philosophique. L'empreinte demeure ineffaçable. C'est en historien, autant qu'en homme de théâtre qu'il porte à la scène ce comte de Carmagnola, condottiere du XVIe siècle, passé du service du duc de Milan à celui de la république de Venise et condamné à mort par le Conseil des Dix, pour une trahison dont Manzoni, appuyé sur une étude minutieuse des anciens chroniqueurs, veut le montrer innocent.

Deux ans plus tard, Adelghi présente avec un égal souci d'exactitude la chute du royaume Lombard abattu par Charlemagne... Et d'autres sujets encore hantent sa pensée.

Durant les études préalables qu'exigent des drames pareils, il ne cesse pas un instant de tenir son maître au courant de ses efforts. Le 13 juillet 1816 : « J'amasse des idées et des observations pour un long discours qui doit accompagner ma tragédie et celui-ci n'aurait pas moins besoin qu'elle d'être fait sous vos yeux... » Le 17 octobre 1820, avant Adelghi : « Je voudrais que vous eussiez la bonté de m'indiquer quelque ouvrage moderne (à part les plus connus) de ceux qui, bien ou mal, ont voulu débrouiller le chaos de ces établissements dans le Moyen Age et qui surtout ont parlé de la condition des peuples indigènes, subjugués et dépossédés... Mon but est de démontrer que l'histoire des établissements des barbares en

Italie est encore à faire et d'animer quelqu'un à l'entreprendre, ou du moins d'ébranler beaucoup de croyances très fausses et très absurdes. » Ceci n'est pas d'un homme tourmenté par le démon de l'inspiration mélodramatique.

Quant à Fauriel, le succès de ces drames italiens réalise ses espoirs les plus chers. Au moment où tout annonce une prochaine révolution théâtrale, dont le programme cependant demeure indécis, cet exemple dissipe tous les brouillards. Nous voici délivrés de « ces tragédies prétendues tirées de l'histoire, où tout est falsifié, dénaturé, décoloré, les événements et les hommes, les lieux et les temps »... Ce qui triomphe, avec Carmagnola et Adelghi, c'est la cause de la vérité théâtrale. Et cela n^'intéresse pas l'Italie seulement, mais ce qu'il appelle d'un mot qui, cent ans plus tard, sera encore d'actualité, « la littérature Européenne ».

J'emprunte ces quelques lignes à l avertissement qui accompagne, en 1823, sa traduction du théâtre de Man- zoni. Fauriel, en effet, a tenu à révéler lui-même au public français ces deux drames qui répondent si exactement à sa conception personnelle du théâtre historique et qui lui paraissent les modèles décisifs. Et, pour bien marquer l'importance de cette traduction et qu'il y voit le début d'une offensive générale, le volume est complété par une série de pièces annexes, morceaux de critique et d'histoire qui en accusent la portée : un fragment de Goethe, le dialogue d'Ermes Visconti sur les unités et surtout, sur le même sujet, une lettre de Manzoni au poète Chauvet qui, dans un article du Lycée français de 1820, avait émis quelques réserves sur le drame italien.

Cette réplique, écrite en français directement, est-elle bien de Manzoni lui-même, ou faut-il y reconnaître la main de Fauriel, celle peut-être de Stendhal ? Peu nous importe. L'essentiel est que, très modérée, très respec- tueuse de nos grands classiques, sans violences inutiles, elle pose le problème dramatique sur son véritable terrain. Elle veut montrer la vanité, non seulement de quelques règles, que personne n'ose plus défendre, mais de toute la mécanique théâtrale dont on fait tant de cas. « On attache la plus grande importance à toutes ces préparations de personnages et d'événements... » Remarquez que cette attitude du réaliste de 1820 contre les techniciens mécaniques de son temps sera exactement l'attitude d'H. Becque, réaliste de 1885, et de l'école du Théâtre libre contre les architectures savantes de Victorien Sardou et de Dumas fils. Il précise : « Cette importance même [attribuée à la facture théâtrale que l'on considère non plus comme un moyen, mais comme la fin même de l'art] me paraît indiquer le faible du système. Elle dérive d'une attention excessive et presque exclusive à la forme, je 1 dirais presque aux dehors du drame. Il semblerait que le plus grand charme d'une tragédie vienne de la connaissance des moyens dont le poète s'est servi pour la conduire à bout; qu'on est là pour admirer la finesse de son jeu et son adresse à se tirer des pièges qu'un art hostile a dressés sur son chemin... »

De là, toutes ces entraves dont Racine et Corneille, malgré leur génie, ont été les premiers à souffrir. De là cette harmonie artificielle que l'on admire chez eux (comme s'il n'y avait pas autre chose à y admirer) ; de là, cette

sécheresse des intrigues, réduites le plus souvent à une simple crise de passion; de là, cette généralité abstraite.

L'histoire seule peut rétablir sur la scène la vérité et la vie, — mais une histoire qui nous touche directement, et conçue comme nous sommes capables aujourd'hui de la concevoir, dégagée de toute rhétorique, soucieuse seulement d'exactitude : « Sûr d'intéresser à l'aide de la vérité, le poète ne se croira plus dans la nécessité d'inspirer des passions au spectateur pour le captiver et il ne tiendra qu'à lui de conserver ainsi à l'histoire son caractère le plus poétique, l'impartialité. »

Pour tout dire brièvement : guerre au métier au nom de l'art, à la convention au nom de la vérité.

Si je me suis arrêté à cette riposte, et à cette publication de Fauriel, c'est que nous avons ici, en substance, toute la doctrine du Racine et Shakespeare de Stendhal. Stendhal avait connu Manzoni à Milan. A Paris, Fauriel est de ceux qu'il fréquente assidûment. Plus passionné, plus ardent à la lutte que l'historien critique, il lui appartiendra de propager les idées nouvelles et d'en assurer le triomphe.

Il n'a pas tardé en effet à prendre, dans le monde des artistes épris de nouveauté, une place de choix. Autour de lui, tout un groupe de jeunes écrivains, qui tient ses assises régulières, le vendredi, dans l'appartement de Viollet le Duc, rue Chabanais, et le dimanche, chez son

beau-frère Etienne Delécluze, à un sixième étage de la rue Gaillon.

Ce Delécluze était un ancien élève de David, peintre avorté devenu critique d'art au Moniteur puis aux Débats - et qui devait donner, en 1832, un très curieux roman d'inspiration stendhalienne, Mlle Justine de Liron. Ses Souvenirs de 60 années sont une mine de renseignements pittoresques et précieux. Stendhal, dans les Souvenirs d'égotisme, conte leur première rencontre :

On me mena donc chez M. de l'Etang, un dimanche à deux heures. C'est à cette heure incommode qu'il recevait. Il fallait monter quatre- vingt-quinze marches, car il tenait son académie au sixième étage d'une maison qui lui appartenait à lui et à ses sœurs, rue Gaillon. De ses petites fenêtres, on ne voyait qu'une forêt de cheminées en plâtre noirâtre. C'est pour moi une des vues les plus laides, mais les quatre petites chambres .qu'habitait M. de l'Etang étaient ornées de gravures et d'objets d'art curieux et agréables.

Il y avait un superbe portrait du cardinal de Richelieu que je regardais souvent. A côté, était la grosse figure lourde, pesante, niaise de Racine. C'était avant d'être aussi gras que ce grand poète avait éprouvé les sentiments dont le souvenir est indispensable pour faire And.rom.aque ou Phèdre...

M. de l'Etang est un caractère dans le genre du bon vicaire de Wakefield. Il faudrait, pour en donner une idée, toutes les demi-teintes de Goldsmidt ou d'Addison.

D'abord il est fort laid; il a surtout, chose rare à Paris, le front ignoble et bas, il est bien fait et assez grand...

Mais ce n'est pas son portrait physique qui nous intéresse :

Je trouvai chez M. de l'Etang, devant un petit mauvais feu — car ce fut, ce me semble, en février 1822 qu'on m'y mena — huit ou dix personnes qui parlaient de tout. Je fus frappé de leur bon sens, de leur bon esprit, et surtout du tact fin du maître de la maison qui, sans qu'il y parût, dirigeait la discussion de façon à ce qu'on ne parlât jamais trois à la fois ou que l'on n'arrivât pas à de tristes moments de silence.

Je ne saurais exprimer trop d'estime pour cette société. Je n'ai jamais rien rencontré, je ne dirai pas de supérieur, mais même de -comparable. Je fus frappé le premier jour et, vingt fois peut-être pendant les trois ou quatre ans qu'elle a duré, je me suis surpris à faire le même acte d'admiration.

Une telle société n'est possible que dans la patrie de Voltaire, de Molière, de Courier...

Un véritable cénacle, et qui ne ressemble guère à celui des jeunes poètes de la Muse française. Nettement libéral en politique, professant l'horreur de la Congrégation et des ultras, il affiche, en matière littéraire, les mêmes préoccupations. Toutes les nuances de l'opinion libérale y sont admises. Beaucoup de jeunes gens, A. Stapfer, V. Jac- quemont, Ampère, Ch. de Rémusat, L. Vitet, les deux collaborateurs Dittmer et Cavé; des. professeurs, H. Patin, Ch. Magnin, V. Leclerc; d'anciens rédacteurs du Lycée français qui, le 15 septembre 1824, vont collaborer à la fondation du Globe, organe quasi-officiel de l'école. Quelques classiques aussi, car le classicisme n'est pas, ici, traité -comme on le traite ailleurs...

Tout cela, si vous voulez, n'a pas le brillant que l'on trouvera aux soirées de l'Arsenal, dans les salons de Charles Nodier. Les femmes manquent un peu. Et aussi les poètes, car le prosaïsme est de règle. Mais il y a tout de même un jeune débutant qui se nomme Prosper Mérimée; il y a surtout H. Beyle avec sa verve intarissable, son intelligence pénétrante, son art de lever les idées. C'est lui, le grand animateur, le grand fournisseur d'anecdotes, de boutades imprévues, de paradoxes au fond desquels se cache toujours quelque vérité.

Les conversations se prolongent, les discussions abor-

dent tous les problèmes, librement, dans une atmosphère de familiarité cordiale. Parfois, des lectures, écoutées passionnément : le Cromwell, resté inédit, de Mérimée et les principales pièces de son Théâtre de Clara Gazul, les petits drames de Ch. de Rémusat, l' Insurrection de Saint- Domingue et la Féodalité, d'autres scènes historiques, d'une inspiration analogue, — quelques chapitres aussi de ce Racine et Shakespeare où va se condenser l'esthétique du groupe tout entier.

Pas plus qu'aux autres livres de Stendhal, il ne faut demander à celui-ci une composition rigoureuse. Il a paru d'abord sous la forme de deux brochures successives : la première, publiée en mars 1823, la même année que la traduction de Manzoni par Fauriel (la coïncidence est à noter), a été inspirée surtout par le lamentable échec des représentations données par la troupe anglaise de Penley. La seconde, postérieure de deux ans, est annoncée au Journal de la librairie du 19 mars 1825.

On s'explique très bien cette interruption et cette reprise des hostilités. Les polémiques du romantisme ont pris, durant toute l'année 1824, une âpreté nouvelle et l'on sent le moment venu des combats décisifs. En mars, la Muse Française renonce à son habituelle réserve — avec quels ménagements encore ! — et publie, pour ouvrir son second volume, une sorte de manifeste, Nos doctrines, de la main d'A. Guiraud. Le 14 avril, la fameuse séance où l'Académie prend officiellement parti et écoute son directeur Auger mettre en cause pêle-mêle Shakespeare, Lope de Vega, Goethe, Mme de Staël et tous « les fauteurs de désordre » (la politique, dans toutes ces querelles, se

mêle à la littérature). Viennet, le P. Lamy suivent la. bannière d'Auger. Et, comme l'Eglise a son mot à dire après les pontifes de l'art officiel, le 16 août, à la distribution des prix du Concours général, Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, porte-parole de la Congrégation et des ultras, défend à la fois la cause de la monarchie et celle du classicisme étroitement solidaires. A. Soumet lui- même, pour payer son entrée sous la coupole, abandonne, la même année et sans élégance, les jeunes poètes qui avaient eu l'ingénuité de le saluer comme leur maître.

De Paris, l'agitation a gagné la province. Les académiciens de Rouen se bombardent à coups de discours. Les Jeux floraux oublient de plus en plus qu'ils ont été les premiers à saluer la gloire naissante de V. Hugo. C'est une levée générale de boucliers. Les petits journaux font assaut d'épigrammes. Satires en vers, pamphlets, parodies et vaudevilles bourrés d'allusions, la polémique prend toutes les formes. On n'en finirait plus à dresser la liste.

Stendhal ne peut rester neutre dans le débat. « Je suis pour lord Byron contre Boileau, écrivait-il en 1818, je suis un romantique furieux. » Et si cette fureur, jusqu'ici, s'est contenue sans trop de peine, l'impertinente diatribe d'Auger ne lui permet plus de garder le silence. Deux jours après la séance mémorable, le 16 avril, il annonce à son ami Mareste son intervention prochaine : « L'Académie française vient de lancer un manifeste contre le romantisme. J'aurais désiré qu'il fût moins bête, mais enfin tous les journaux le répètent. » Ai-je besoin de dire que sa riposte, en tête de la seconde brochure du Racine et Shakespeare est pétillante de verve et d'esprit ?

Le sujet d'ailleurs y prêtait. Connu surtout par des notices et des commentaires sur les auteurs classiques (on l'appelait le Noticier ou l'Homme-notice), Auger était un de ces académiciens qui, peut-être, savent écrire, mais \* écrivent peu, et dont les œuvres complètes n'ont rien d'encombrant (de quoi personne ne se plaint). Il avait, en revanche, la solennité grinchue qu'exige parfois la fonction et triomphait dans l'éloquence vinaigrée des rapports et des discours de réception. Ajoutez qu'une naturelle souplesse d'échine lui rendait les courbettes faciles devant les puissants et qu'il savait conserver, dans l'aplatissement, une certaine allure de haute dignité... C'était donc un homme considérable. Mais Stendhal ne respecte rien. Auger s 'en aperçut et l Académie par la même occasion.

Dès les premières lignes, ce ton d'ingénuité malicieuse où l'on reconnaît la manière de Paul-Louis Courier (Courier fréquentait aussi chez Delécluze) :

Un jour, et il y a de cela cinq ou six mois, l'Académie Française continuait la marche lente et presque insensible qui la mène doucement et sans encombre vers la fin du travail monotone de la continuation de son dictionnaire; tout dormait, excepté le Secrétaire Per- pétuel et le rapporteur Auger, lorsqu'un hasard heureux fit appeler le mot Romantique.

A ce nom fatal d'un parti désorganisateur et insolent, la langueur fit de un sentiment beaucoup plus vif. Je me figure quelque chose semblable au grand inquisiteur Torquemada, environné des juges et des familiers de l'Inquisition, devant lesquels un hasard, favorable au maintien des bonnes doctrines, aurait fait amener tout à coup Luther ou Calvin. A l 'instant, on aurait vu la même pensée sur tant de visages d ailleurs si différents; tous auraient dit: De quel supplice assez cruel pourrons-nous le faire mourir ?

•Je me permets d'autant plus volontiers une image si farouche, qu assurément l 'on ne peut rien se figurer de plus innocent que quarante personnages, graves et respectés, lesquels se constituent tout à coup en juges, bien impartiaux, de gens qui prêchent un nouveau culte

-opposé à celui dont ils -se sont faits les prêtres. Certes, c'est en conscience qu'ilfT maudissent les profanateurs qui viennent troubler ce culte heureux qui, en échange de petites pensées arrangées en jolies phrases, leur vaut tous les avantages que le gouvernement d'un grand peuple peut conférer, les cordons, les pensions, les honneurs, les places de censeurs, etc., etc.

L'Académie fut tout à coup tirée de sa langueur accoutumée par la voix du rapporteur de son dictionnaire, appelant le mot fatal Romantique entre les mots Romarin et Romaniste. M. Auger lit sa définition; à l'instant, la parole lui est enlevée de toutes les parties de la salle. Chacun s'empresse de proposer, pour terrasser le monstre, quelques phrases énergiques; mais à la vérité, elles appartiennent plutôt au style de Juvénal qu'à celui d'Horace ou'de Boileau; il s'agit de désigner clairement ces novateurs effrénés qui prétendent follement qu'il se pourrait qu'on arrivât enfin, et peut-être, hélas ! de nos jours, à faire des ouvrages plus intéressants et moins ennuyeux que ceux de messieurs de l'Académie. Le plaisir si noble de dire des injures à des ennemis sans défense jette bientôt les Académiciens dans un transport poétique. Ici la prose ne suffit plus à l'enthousiasme général; l'aimable auteur des Etourdis et de tant d'autres comédies froides est prié de lire une satire qu'il a faite dernièrement contre les romantiques. Je crois inutile de parler du succès d'un tel morceau en un tel lieu. Lorsque les pères conscrits de la littérature se furent un peu remis du rire inextinguible qu'avaient fait naître en ces grandes âmes les injures lancées à des rivaux absents, ils reprirent avec gravité le cours de leurs opérations officielles. Ils commencèrent par se déclarer compétents à l'unanimité pour juger les romantiques; après quoi, trois des membres les plus violents furent chargés de préparer la définition du mot Romantisme. On espère que cet article sera travaillé avec un soin particulier; car, par un hasard qui n'a rien d'étonnant, ce morceau de douze lignes sera le premier ouvrage de ces trois hommes de lettres...

Quant à l'argumentation elle-même de Stendhal, on ne peut dire, en ce qui concerne le lyrisme nouveau, qu'elle ait beaucoup de portée, ni qu'il fasse figure d'avocat enthousiaste. Au fond, ces discussions académiques sur le Beau idéal ou sur l'esthétique du vers le laissent assez froid, et l'on chercherait vainement dans son ouvrage un plaidoyer en faveur de ces jeunes poètes contre lesquels

se hérissent tant de colères. S'il a même présenté sa brochure sous la forme de lettres alternées d'un classique et d'un romantique, ne serait-ce pas pour frapper tour à tour sur l'un et l'autre ?

C'est qu'en réalité, il aime bien moins ceux qu'il pré- 1tend défendre, qu'il ne déteste celui qui les attaque. Il a- horreur de l'académisme d'Auger, de ses doctrines figées, de ses scrupules classiques, mais il ne goûte pas davantage l'autre parti.

Dans toutes ces querelles, en somme, une seule chose- l'intéresse, et il a hâte d'y revenir : la rénovation de notre. théâtre. Ici encore, les tendances du groupe Hugolien ne peuvent lui inspirer que de la défiance et une violente: antipathie. Aucun rapport entre le drame romantique tel qu'il le conçoit et celui qui triomphera en 1830. Peu importe qu'ils aient des ennemis communs et qu'ils s'accordent à repousser la tyrannie des règles. Sur l'essentiel, il& sont exactement à l'opposé. Déjà Stendhal peut entrevoir les dangers qui ne tarderont pas à se préciser et qui feront du romantisme dramatique un monstre d'artifice, d'enflure et de naïveté : ces outrances puériles, ce mépris dit réel, cette poursuite de la splendeur verbale, désordonnée. Après l'esclavage, l'anarchie.

A le prendre en gros, le programme de la jeune école française avait deux objets : défendre, contre l'intellectualisme classique, les droits de l'imagination et de la sensibilité, — substituer, dans tous les domaines, la vérité à la convention.

Programme assez difficile à réaliser intégralement : car enfin, la vérité et l'imagination, l'objectivisme réaliste et les mouvements de la sensibilité, cela ne s'accorde guère. Des deux tendances, Stendhal et son groupe sacrifient sans hésiter la première. En face des poètes, ils seront les apôtres de la vérité intégrale; leur cénacle sera réaliste dans tous les domaines. Peinture, dans le roman, des mœurs actuelles et de l'homme d'aujourd'hui, reconstitution exacte par le drame du passé national; c'est, en des genres différents, le même objectif et, en cela, l'esthétique des romans de Stendhal répondra à son esthétique théâtrale. L'une et l'autre d'ailleurs s'accordent à cette préoccupation où il -voit l'essence même du romantisme, — du romanticisme plutôt : offrir à chaque génération ce qui est capable de l'intéresser directement, dans le présent ou dans le passé, lui donner la nourriture qui lui convient.

Je vous ai déjà dit les caractères de cette tragédie nouvelle qu'attendait Fauriel et dont Manzoni a donné le modèle. Elle se définit en peu de mots : Elle rejette à la fois les sujets traditionnels de la tragédie à l'antique et tout ce qui tient des complications vulgaires du mélodrame.

Elle doit être historique, nationale, découpée en tableaux multiples, dépourvue d'intrigue même, au sens «ordinaire de ce mot, dégagée de rhétorique et, ceci est •essentiel pour Stendhal, écrite en prose.

Cette importance attribuée à l'histoire, le classicisme ^certes n'y répugnait pas, Mais l'histoire, pour les classiques, était surtout un répertoire de grandes actions, un musée de personnages au-dessus du commun. Et il sem-

blait que les aventures des Grecs et des Romains fussent- seules dignes de notre attention et qu'on ne pût échapper- aux héros de Plutarque ou de Tite Live. N'était-ce pas. limiter à l'excès son domaine ?... Ne parlons pas, bien. \ entendu, des caricatures d'histoire qui suffiront aux poètes de la jeune école et de tout ce bric-à-brac qu'on appellera du nom de couleur locale.

L'histoire, pour Stendhal, comme pour Manzoni,. comme pour le Shakespeare des drames-chroniques, l'histoire vivante ne doit pas être subordonnée à l'étude géné-rale de l'être humain ou à l'analyse de la passion. Elle- n'est ni le cadre, ni l'accessoire de la pièce; elle en est l'âme même, la substance profonde — et elle se suffit.

Les années toutes récentes ont mis au jour une foule- de documents prêts à se transformer en actions dramatiques : Collection des mémoires relatifs à l'histoire de- France de Petitot et Monmerqué, Collection Guizot, Collection des chroniques nationales de Buchon, Collection de mémoires relatifs à la Révolution française de Mi- chaud, Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre (non moins intéressants pour nous), Mémoires historiques des dames françaises... Toutes ces collections massives ont paru en quelques années, et i'attention des lettrés a été- attirée vivement. Dans ce fouillis de documents, il n'y a qu'à puiser au hasard. « La nation a soif de sa tragédie historique », écrit-il. Et dans une lettre du 6 mars 1823 :

« Les Français ont envie de voir sur leur théâtre les tragédies historiques de la Mort de Henri III, de l'Assassinat du duc de Bourgogne au pont de Montereau. Ce qu'on goûte le plus de Shakespeare én France, ce sont les tra-

gédies historiques de Henri VI et de Richard III... » Il l'affirme du moins et s'en porte garant. Les sujets se présentent en foule sa pensée : le Retour de l'île d'Elbe (lui-même en a tracé le plan), Clovis s'établissant dans les Gaules à l'aide des prêtres (et l'on y glissera des allusions à la Congrégation et à Louis XVIII) , Charles IX ou la rigueur salutaire de la Saint-Barthélemy, d'autres encore.

Mais ces sujets, seuls intéressants pour des Français d'aujourd'hui, ne s'accommodent plus de la facture périmée de la tragédie, ni de celle, plus dangereuse peut-être, du mélodrame. Le drame tel qu'il le conçoit, ce n'est plus une petite aventure, proprement découpée dans le temps et dans l'espace, pour tenir sagement dans un décor, immobile et immuable, de toile et de carton, derrière une rangée de quinquets. C'est un moment de la vie d'une nation qui se ranime à nos yeux, dans toute sa complexité frémissante.

Le temps est passé de ces péripéties régulières qui, de l'exposition au dénouement, formaient la trame d'une pièce, — des scènes préparées avec soin et filées suivant les règles de l'art, d'une marche calculée, d'un rythme harmonieusement arrondi, — de ces personnages bien disants toujours prêts à nous faire les honneurs de leur psychologie ou à conduire de nobles débats. Et nous ne sommes pas plus sensibles à la violence calculée des coups de théâtre. Les tirades, les effets scéniques : autant d'ennemis de l'émotion théâtrale véritable.

Ce que réclame le public, c'est la réalité même, la vie tumultueuse. Au lieu de ces cinq actes en équilibre où

toute matière devait se réduire, une série de scènes ou de tableaux indéfiniment variables, jetés les uns sur les autres, tantôt évoqués à peine, tantôt fermement établis, de brusques alternatives d'ombre et de lumière, un mouve- ment libre qui nous emporte à travers le temps et l'espace. Déjà, la mise en scène s'organise dans sa pensée: il voit le décor expressif, le heurt des sentiments et des ambitions, toute une évocation brillante et enfiévrée. « Pour Henri III [c'est, pour lui, le sujet type, auquel il revient toujours] il faut absolument, d'un côté : Paris, la duchesse de Mont- pensier, le cloître des Jacobins; de l'autre, Saint-Cloud, l'irrésolution, la faiblesse, les voluptés et tout à coup la mort qui vient tout terminer. » Et si les directeurs de théâtre protestent, parlent de leur régisseur, de leur troupe, de leurs machinistes, du prix des décors... on se passera d'eux. Les grandes œuvres du théâtre ont-elles besoin des acteurs et perdent-elles quelque chose à être lues seulement ?

Mais voici l'article essentiel du programme : le drame abandonnera la poésie et reviendra à la prose, seul langage de la vérité. L'unique reproche que Stendhal adresse à Manzoni, c'est de n'avoir pas eu le courage de ce sacrifice. Déjà, en 1822, il écrivait dans son essai sur l'Amour : « les vers furent inventés pour aider la mémoire ; les conserver dans l'art dramatique, reste de barbarie ». L'alexandrin, dit-il encore, est un « cache-sottises ».

Même quand il s'exprime moins brutalement, il n'est - pas moins catégorique. Présentés en vers, ornés de lyrisme, tous ces grands sujets dont il attend l'éclosion paraîtraient « comme sous le masque ». Essayez de mettre

-en alexandrins les mots les plus expressifs de l'histoire.

Si le grand charme du théâtre est, comme il le répète à satiété, dans ces moments d'illusion parfaite qui maîtrisent le public et l'emportent dans un monde nouveau, c'est un défi à la raison que d'accuser, sous prétexte d'art, ce que la scène a, par nature, d'artificiel. « Une des choses qui s'opposent le plus à la naissance de ces moments d'illusion, c'est l'admiration, quelque juste qu elle soit d ailleurs, pour les beaux vers d'une tragédie... »

Car il n'est pas question de contester le génie de Corneille et de Racine; mais, ils écrivaient pour une société qui n'est plus la nôtre. Quand toutes choses sont en perpétuelle évolution, la littérature seule ne peut avoir le privilège d'arrêter la marche du temps. Serait-ce un privilège d'ailleurs et l'immobilité, n'est-ce pas la mort? « Tous les grands écrivains ont été romantiques, à leur époque. » Mais, leur époque révolue, ils ont cessé de l'être. Les imiter, ce n'est pas suivre leur exemple.

Ce théâtre, dont il établit ainsi les caractères, Stendhal n'a pas essayé de le réaliser pour son propre compte. Mais ces théories n'en ont pas moins d'action sur l'école qui se groupe autour de lui. Parmi les jeunes gens qui ^fréquentent chez E. Delécluze, il en est bien peu qui ne se soient engagés dans cette voie, et, de 1825 à 1830, vont paraître, sous l'étiquette de Scènes historiques toute une série de tentatives, dont aucune d'ailleurs n'affrontera le public du théâtre.

Les sujets, ce sont ceux que Stendhal indiquait lui. même et ils suivent le déroulement de notre histoire. Le \_Moyen âge pourtant reste à l'écart et cela pourrait sur-

prendre; mais les poètes ont déjà fait un tel abus du genre troubadour que la banalité en devient insupportable; à peu près seuls, les romanciers imitateurs de Wal- ter Scott vont s'établir dans ce domaine...

Mais voici, pour les époques qui lui paraissaient conve-- nir le mieux au drame futur, l'époque des Valois, la fin de Charles Ier, la Révolution française (je ne puis citer que quelques titres parmi tant d'autres). Fin du seizième siècle : les Barricades, les Etats de Blois, la Mort de Henri III de L. Vitet, la Mort de Henri III (encore) et la Saint- Barthélemy de Ch. d'Outrepont; les Etats de Blois et la Saint-Barthélemy de Roederer, le Tumulte (FAmboise de S. Germeau. Au dix-septième siècle: la Mort de Charles pr en quarante-deux scènes de Ch. d'Outrepont (j'ai déjà signalé le Cromwell de Mérimée, ce qui en fait deux, et nous en avons un troisième de Gain-Montaignac, en attendant celui de Victor Hugo). Pour le dix-huitième et le dix- neuvième : le 18 Brumaire de Loeve-Veymars, les Septembriseurs de Régnier-Destourbet, la Mort des Girondins de Duchatelier, le 9 Thermidor de Bonnias, le Duc (FEnghien d'Edouard d'Anglemont, la Conspiration de Mallet (un petit chef-d'œuvre celle-ci) de Dittmer et Cavé. Tous ne . semblent-ils pas obéir à une sorte de mot d'ordre et n'a- t-on pas l'impression d'une rangée de disciples, respectueux et attentifs ?

Les plus grands eux-mêmes ont commencé par subir cette influence. En tête d'Henri III et sa cour, le drame en prose qui, en 1829, fait glorieux du jour au lendemain le nom inconnu de Dumas, une brève préface rend hommage à ceux qui lui ont frayé la route. Si le nom de

Stendhal n'y figure pas, on y trouve ceux de ses disciples les plus marquants : Mérimée, Vitet, Loeve-Veymars, Cavé, Dittmer... Et je n'ai pas besoin de vous dire que l'injouable Cromwell relève, lui aussi de la même esthétique.

Jusqu'ici, le drame nouveau paraissait donc s'orienter dans la voie marquée par Stendhal. Mais il n'allait pas tarder à s'en écarter. Le génie inventif de Dumas ne pouvait se résigner à la sécheresse de ce réalisme et s'en tenir à la rigueur stricte d'un tableau historique ; dès son Henri III, il éprouvait le besoin de tisser dans cette trame l'aventure purement mélodramatique de la duchesse de Guise et de Saint-Mégrin, ce qui, pour Stendhal, suffit à tout gâter.

Hugo ne pouvait pas davantage s'arrêter aux grisailles de son Cromwell. Surtout, il ne pouvait pas se résoudre à sacrifier la poésie. En 1827 déjà, il défend sa cause, il la défend contre Stendhal qu'il ne nomme pas et c'est la partie essentielle de la fameuse préface, manifeste du théâtre nouveau. Il s'efforce de démontrer qu'elle peut avoir, en dehors de ses qualités propres, la sobriété, l'exactitude, la simplicité, la souplesse du langage courant. Trois ans plus tard, il ne se contentera plus de plaider les circonstances atténuantes. Le lyrisme s'installera en maître dans le drame — avec quelle indiscrète splendeur ! et, l'imagination poétique écrasant tout le reste, l'histoire en sera réduite au rôle que vous savez.

Ainsi, le succès d'Hernani va faire avorter ces efforts patients pour créer un drame historique plus sobre et plus vrai. Il est naturel que l'auteur de Racine et Sha-

kespeare en ait ressenti quelque amertume. Seul Lo- renzaccio combinera les deux systèmes et Lorenzaccio reste le chef-d'œuvre de tout le drame de ce temps.

Dès 1832, la série des Scènes historiques d'inspiration stendhalienne est interrompue brusquement. Mais, cinquante ans plus tard, quand on sera lassé du drame à panache et des ficelles de la comédie romanesque, quand le réalisme essayera de conquérir la scène après le roman, son esthétique s'offrira de nouveau, sans que personne cependant songe à rappeler son souvenir. Ce dont il rêvait deviendra réalité. Pour faire pendant à ces tranches de vie contemporaine dont il s'est fait une bruyante spécialité, A. Antoine inscrira au répertoire de son Théâtre libre la Patrie en danger d'E. et J. de Goncourt et montera l'admirable Duc (TEnghien de M. Léon Hennique. Et plus près de nous, n'y a-t-il pas quelque chose de stendhalien dans le Théâtre révolutionnaire de M. Romain Roland dans les drames-chroniques de M. Paul Fort, dans les Trois Henry de M. André Lang, dans ce Sang de Danton de M. Saint-Georges de Bouhelier qui figure actuellement sur l'affiche du Théâtre français ?

Si des œuvres établies selon cette formule s'imposent aujourd'hui sur le théâtre et donnent — à la représentation, non pas à la lecture — leur plein effet, si d'autre part un mélodrame pseudo-historique suivant la formule 1830, comme Patrie de Victorien Sardou, exhumé récemment et toujours à la Comédie française, nous apparaît avec ses ficelles, sa rhétorique et ses effets de théâtre, une vieillerie presque ridicule, ce revirement n'est-il pas la

preuve, tardive mais concluante d'autant plus, que l auteur de Racine et Shakespeare était dans le vrai ?

Même dans l'histoire de notre théâtre, Stendhal occupe une place qui n'est pas négligeable. Il est temps cependant d'arriver à ce qui est l'essentiel de son œuvre, à Stendhal romancier.

v

Le romancier. — Armance

Nous avons vu, dans la formation intellectuelle d'Henri Beyle, se dessiner deux tendances : le goût de l analyse psychologique, le souci de l'observation précise et du réalisme objectif. Nous l'avons vu également soumis à certaines influences extérieures, passionné pour certaines lectures. Pour comprendre sa conception romanesque personnelle, il n'est pas inutile de revenir, en quelques mots, sur ce passé.

Dès sa jeunesse, deux romans ont fortement frappé son imagination et ce sont, à l'opposé l'un de l'autre, les deux romans essentiels de la fin du XVIIIe siècle, la Nouvelle Héloïse, et les Liaisons dangereuses de Choderlos de Laclos.

Son premier maître, le grand-père Gagnon, admirateur avant tout d'Horace et de Voltaire, s'efforçait de le diriger de préférence vers les écrivains de raison ferme et d'esprit lucide; mais le prestige de Rousseau s'est imposé à lui

dès ses premières lectures. A dix ans, il dévore, en cachette, la Nouvelle Héloïse et on devine l'effet qu'elle peut produire sur l'imagination d'un enfant enthousiaste et dont une éducation rigide comprime tous les élans. Pendant une douzaine d'années, exactement jusqu'en 1804-1806, H. Beyle reste sous le charme. Pour Rousseau, il a plus que de l'admiration, une sorte d'amour passionné... Et c'est pourquoi il le détestera si bien, quand il aura réussi à s'en détacher. « J'abhorre l'emphase de Rousseau » écrira-t-il dans Henri Brulard. Maie il ne suffit pas d'abhorrer un écrivain que l'on a trop aimé pour se libérer de lui; la haine n'est pas de l'indifférence ou du détachement. Rousseau lui a révélé la puissance de l'amour, la grandeur des « âmes passionnées », le mépris de la règle banale et des conventions.... cela ne s'oublie pas. Lès premiers chapitres du Rouge et Noir, nous le verrons, sont pleins de ces souvenirs. Comme lui, Julien Sorel se plongera dans la Nouvelle Héloïse — en même temps que dans le Mémorial de Sainte-Hélène, qui sera le nécessaire correctif.

L'admiration de Stendhal pour Choderlos de Laclos est plus paisible, plus réfléchie, donc plus profonde encore et plus durable. Il l'a connu personnellement d'ailleurs, mais sans éprouver pour lui, semble-t-il, grande sympathie. L'homme n'était pas très attirant. Quand Beyle le rencontra pour la première fois, pendant l'hiver de 1801, à la Scala de Milan, dans la loge de l'Etat-major, il avait depuis longtemps renoncé aux lettres et plus rien, en lui, ne rappelait les allures don Juanesques, la corruption élégante de Valmont. C'était un général aigri de l'avortement

relatif de ses ambitions militaires, un vieil homme sec" revêche et sans élan, embourgeoisé, d'une pudibonderie minutieuse, talonné par des ennuis d 'argent. Entre eux,, aucune affinité de goût. La musique de Cimarosa, qui faisait pâmer le jeune officier de dragons, lui restait profondément indifférente. « Il n'y a rien de plus mortellement ennuyeux qu'un opéra bouffe italien, écrivait-il, si ce n'est un opéra sérieux. » L'Italie pour lui n'est qu'un pays où l'on grelotte et où l'on étouffe alternativement, et les beaux yeux des Milanaises ne lui inspirent aucun enthousiasme. Il note simplement : « Elles n'ont aucune des grâces qui, chez nous, embellissent les mauvaises mœurs. Elles sont plus libertines que galantes. Voltaire a dit de l'amour : étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Les Italiennes font le plus grand usage de l'étoffe sans faire aucun cas de la broderie. » Autant de sacrilèges !

Mais qu'importe l'homme ? Il reste l'auteur des Liaisons dangereuses. Dans cet admirable chef-d'œuvre, Stendhal reconnaît ses idées les plus chères, son pessimisme âpre, son intellectualisme forcené. Tout jeune encore, son professeur à l'Ecole Centrale, le vieux Dubois-Fontenelle lui a appris à goûter cette profondeur d'observation, cette sécheresse volontaire toujours en garde contre les entraînements de la sensibilité, ce dilettantisme, on pourrait presque dire ce sadisme psychologique.

Vous connaissez le thème de l'œuvre et la qualité de ses héros. En ce personnage de Valmont viennent confluer toutes les variétés du type don Juan, si riche en nuances: le brillant cavalier de Molière, les roués, du XVIIIe, le Lovelace de Richardson, avec toutes les violences de sa

nature anglo-saxonne... Mais nous avons ici quelque chose de nouveau. Valmont ne nous apparaît plus un être unique en son genre, une individualité en révolte contre des principes moraux, contre un ordre solidement établis par ailleurs et respectés... Avec lui et avec Mme de Merteuil, sa digne partenaire, c'est toute une société qui s'écroule, un monde qui finit et se décompose, dans un anarchisme total. A quelques années d'intervalle, les comédies de Beaumarchais, le roman de Laclos sonnent le même glas, avec une vivacité qui s'étourdit elle-même, ou dans une amertume résignée à tout.

Valmont n'est pas conduit par l'attrait sensuel ou par • une insouciance de grand seigneur élégant. Il éprouve une joie satanique à affirmer son pouvoir et à dominer pour détruire. Il ne s'agit pas seulement de souiller les corps, mais de flétrir moralement ses victimes, de corrompre les âmes les plus pures, une jeune fille innocente jusqu'à lui, une jeune femme de solide vertu, de piété profonde et qui s'abandonne à cet amour comme elle irait à l'abîme, dans une sorte de vertige désespéré.

Et cette perversité professionnelle risquerait de nous conduire à un mélodrame un peu conventionnel, n'était la précision et la sûreté avec laquelle sont conduites ces entreprises, — et si le roman de mœurs (de mauvaises mœurs) ne servait de support à une étude psychologique d'une effrayante lucidité.

H. Beyle peut admirer ici, dans une lumière éclatante et froide, les ressorts et le mécanisme de cette idéologie amoureuse qui toujours le passionnera. Et il se découvre lui-même. Les deux complices (les deux ennemis ensuite),

si maîtres de leurs volontés, d'un égoïsme agressif, calculateurs imperturbables, habitués à régler leurs paroles, leurs actions, leurs attitudes suivant une impeccable stratégie, à ne rien abandonner à la fantaisie ou aux entraînements du cœur, ces cérébraux pour qui seule l'intelligence a du prix, je ne dis pas que personnellement il leur ressemble, mais ne sont-ils pas, avant la lettre, des héros stendhaliens ? Ajoutez encore que Laclos a passé à Grenoble six ans de sa carrière, qu'il y a trouvé une bonne part des matériaux de son livre, que Beyle lui-même se souvient d'avoir connu dans son enfance le modèle vivant de Mme de Merteuil, une certaine Mme de Montmaur, vieille femme devenue boîteuse, devenue à peu près vertueuse aussi, et qui lui donnait des noix confites. Tous ces sou.venirs l'attendrissent et confèrent à sa ferveur littéraire quelque chose de plus intime et de plus vivant.

L'Héloïse, les Liaisons dangereuses, nous avons là la première source, le double point de départ du roman moderne tout entier.

Mais après le roman lyrique, après le grand roman d'analyse, voici, en 1816, lorsque lui-même est arrivé à la pleine maturité, le roman psychologique pur, je veux dire d'une pureté sans alliage, l'Adolphe de Benjamin Constant. (Bien entendu, je ne signale que les chefs- d'œuvre.)

Le livre a été écrit par réaction contre le succès persistant de l'Héloïse et de ses dérivés romantiques. De là, cette forme classique, cette sobriété un peu sèche, cette impression de vérité générale sans rien d'arbitraire ou d'accidentel. Le sujet d'ailleurs strictement limité, réduit à une

crise d'âmes, ne comportait aucun agrément extérieur, n'admettait aucune surcharge. La liaison d'un jeune homme avec une femme beaucoup plus âgée que lui, dans une situation irrégulière elle-même; une aventure sans issue, la lassitude qui ne tarde pas à venir, le poids de la chaîne, le besoin de se libérer; mais la force des habitudes, cet amour qui ne peut pas vivre et ne veut pas mourir. Enfin la rupture fatale et, après la rupture, encore les regrets. Aucun épisode, mais toute la gamme des sentiments humains.

Ici encore les sympathies de Stendhal ne sont pas douteuses. Entre les deux tendances contradictoires, son choix est fait. Mais si l'idéologue qui est en lui doit goûter cette manière impitoyable et précise de mettre à nu les rouages du cœur, il est trop de son temps pour que cette formule romanesque, dépouillée de tout ce qui est relatif, ne visant qu'à l'universel puisse lui suffire.

A une époque où une société nouvelle tend à trouver son équilibre, où tant de problèmes se posent, d'un intérêt vital, le romancier peut-il ignorer ces problèmes, négliger cette admirable matière d'observation, fermer les yeux à cette réalité vivante, pour s'en tenir, comme Benjamin Constant, à des analyses abstraites, à des personnages aussi détachés de l'extérieur que pouvaient l'être les héros du théâtre classique ?

Même les romans anodins de Mme de Duras soulèvent des questions qui débordent l'intérêt purement littéraire. Or vous savez le succès triomphal de son Edouard et de son Ourika. Et il y a encore les romans de mœurs de Picard, de Mortonval, de Lamothe-Langon : l'Honnête

homme ou le niais, — le Tartuffe moderne, M. le Pré-

— le 21 janvier ou la malédiction d'un père. Pénibles élucubrations certes; mais leur médiocrité même est encourageante; on peut, sans trop de risques, s'engager dans la même voie.

A plusieurs reprises, la correspondance de Beyle les signale. « Plusieurs jeunes auteurs, écrit-il à Stritch, racontent les faits qui se passent journellement en province; ils ne changent que les noms et appellent leur œuvre un roman. Il n'y a pas beaucoup d'art, mais il y a beaucoup de vérité. A cet égard, les romans de MM. Ducange et Mortonval peuvent être lus avec plaisir par les étrangers. » Par les étrangers, — par les Français aussi, et par M. de Stendhal qui ne dédaignera pas de leur emprunter plusieurs épisodes du Rouge et Noir !

Ainsi a-t-il été amené à concevoir un genre de roman qui unirait cet élément d'actualité à l'étude des passions éternelles — psychologique et réaliste à la fois.

Il n'y a là rien qui ne s'accorde à ce que nous savons déjà de son esthétique. Entre le roman tel qu'il va tenter de le réaliser et la tragédie historique telle qu'il la concevait en 1823-25, les affinités sont évidentes. Même volonté de donner au public français la nourriture qui lui convient; même souci d'exactitude et de vérité objective, dans la peinture d'aujourd'hui comme dans l'évocation du passé; même forme sobre et dépouillée. « Le genre de peinture dont je me sers, écrit-il, le genre noir sur du blanc.. » La gravure de préférence au tableau. Au moment où sévit la mode de l'adjectif de couleur, en pleine

vogue du roman historique et de son bric-à-brac, cette formule ne manque pas d'originalité.

Stendhal a tout près de 45 ans, quand il fait ses débuts de romancier. Belle leçon de patience pour nos jeunes littérateurs pressés.

Armance ou Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827. Le titre de l'œuvre marque la double intention, le double caractère. D'abord un roman psychologique, un roman d'amour. Les traverses de deux amants empêchés d'être l'un à l'autre : éternel sujet, jamais épuisé et qui a fait verser bien des larmes, de l'Astrée au Roman d'un jeune homme pauvre et même plus loin. Mais à l'ordinaire, les obstacles sont extérieurs : haines de familles, intérêts d'argent et, plus particulièrement à cette époque, différence de situation sociale.

Pourvu de tous les mérites, fils d'un grand avocat, mais d'extraction bourgeoise, l'Edouard de Mme de Duras ne peut prétendre à la main de Mme de Nevers; la négresse Ourika sera, parmi les blancs, l'éternelle sacrifiée.

Dans Armance, rien de pareil. Des préjugés de ce genre sembleraient puérils à un Stendhal. Aucune volonté étrangère ne s'oppose au bonheur des deux héros; tout concourt à les rapprocher et à les unir. Les difficultés viennent d'eux seuls, ou, plus exactement, du seul Octave de Malivert.

Et ce qu'il faut noter encore, c'est que l'obstacle infranchissable est d'ordre physiologique et psychologique à la fois. Ceci était vraiment une nouveauté. Un roman qui

repose sur de telles données, un personnage qui est d abord un cas médical sinon tout à fait exceptionnel, du moins hors de la normale... notre littérature n'avait pas coutume de s'aventurer sur ce terrain.

Toutefois, il ne faut pas attribuer l'invention à Stendhal seul, et Latouche peut revendiquer des droits de priorité. Henri Thabaud de Latouche — ou plutôt Hyacinthe, mais il n'aimait pas arborer ce prénom un peu voyant. C'était un des chefs de file du romantisme libéral, aussi antipathique que Stendhal à la jeune école lyrique (c'est lui qui écrira, contre le cénacle de Hugo, le fameux article de la Camaraderie littéraire) ; romancier, auteur- dramatique, journaliste surtout, fondateur du Mercure du XIXe siècle, plus tard directeur du Figaro, plein d'esprit, batailleur de tempérament, d'humeur plutôt fantasque et difficile.

La petite supercherie qu'il organisa en 1826, aux dépens de M116 de Duras, ne manque pas de piquant. Je vous ai déjà parlé de cette fidèle amie de Chateaubriand. Son. double succès l'avait encouragée, et sous le titre d'Olivier, elle préparait une troisième histoire du même modèle...- Du même modèle, mais plus audacieuse, risquée même, au point de l'inquiéter un peu. N'allait-elle pas scandaliser sa clientèle ordinaire, soucieuse avant tout de décence et de bonnes moeurs ? « J'ai fait, écrivait-elle à Rosalie de Constant, un autre roman dont je n'oserais vous dire le sujet. C'est un défi, un sujet qu'on prétendait ne pouvoir être traité. Je vous en dirai seulement le titre: cela s'appelle Olivier ou le Secret. » Aventure douteuse à courir. Avec ce sujet qu'elle hésitait à préciser, fût-ce dans-

une lettre amicale, sa gloire, sa réputation même étaient en jeu. Cela méritait réflexion. Sans se refuser à communiquer le manuscrit, elle hésitait à le livrer aux imprimeurs, et ces retards alléchaient la curiosité du public.

Grand amateur de mystifications, assez dénué de scrupules, La touche se laissa tenter. Tranquillement, il emprunta à Mme de Duras son titre et son sujet que l'on se communiquait sous le manteau et, puisque le premier Olivier ne se décidait pas à livrer son secret, il en produisit un autre — qui ne cachait pas le sien. Cet Olivier paru sans nom d'auteur, comment le public ne l'aurait-il pas attribué à Mme de Duras elle-même ? Une publicité adroitement conduite dirigeait vers elle tous les soupçons et le Mercure du XIXe siècle, à la dévotion de son fondateur, l'annonçait ainsi : « Nous venons de recevoir un petit volume in-12 portant ce seul titre. Il est sans indication d'auteur, ni de libraire. La personne qui nous adresse ce nouveau chef-d'œuvre [remarquez l'épithète] n'a voulu laisser deviner que son esprit et son sexe. Elle ne nous a pas laissé la permission de faire part à nos lecteurs du présent qu'elle envoie; mais elle ne s'est point expliquée sur l'article de la discrétion, et nous pensons qu'elle connaît toute l'autorité proverbiale que le silence donne à un consentement. Voici l'analyse rapide de ce roman, célèbre avant que de naître. On reconnaîtra, dans beaucoup de salons, les passages d'une lecture essayée devant dix ou quinze personnes... » Cela semblait plus que transparent, et c'était d'une amusante perfidie.

Le livre, « publié, disait-on, pour une œuvre de charité » (encore une trouvaille), était calqué exactement,

comme aspect extérieur, sur les romans précédents de la bonne dame : même petit format in-12, même justification typographique, mêmes caractères : tout à fait l'air d'un roman de tout repos, à l'usage des jeunes personnes bien élevées. Ce fut, naturellement, un joli scandale, Mme de Duras poussa les hauts cris ; Latouche, sur un ton de dignité blessée, protesta de sa parfaite innocence en toute cette aventure. Et le livre se vendit, autant qu'il avait pu le désirer.

Il ne pouvait être question de publier, après cela, le premier Olivier. Il resta inédit et nous ne pouvons dire ce qu'il aurait été. Quant à celui de Latouche, assez scabreux en 1826, il nous paraît aujourd'hui plutôt anodin : nous avons vu, et nous voyons tous les jours beaucoup mieux dans le même genre. Vous m'excuserez de ne pas vous le raconter en détail. En gros, il s'agit d'un jeune homme qu'une tare ou plutôt une inaptitude physique rend impropre à créer un foyer, — qui cependant, à la suite de certaines circonstances et poussé par un amour véritable, se laisse entraîner au mariage — et qui, au sortir même de la cérémonie, épouvanté par ses responsabilités et placé dans une situation inextricable, ne voit qu'une issue : disparaître à jamais. Le cloître ou la mort. Il choisit le premier.

C'est, à peu de chose près, le thème de l'Armance de Stendhal. Les deux écrivains d'ailleurs étaient en relations, unis par des affinités politiques et littéraires; et les -deux œuvres se suivirent à très bref intervalle.

L'Olivier de Latouche avait paru chez l'éditeur Canel, en janvier 1826. Dans le New Monthly Magazine de fé-

vrier, Stendhal étudie longuement l'œuvre nouvelle, exposant le sujet, louant l'exécution, l'originalité des idées, la qualité sobre et dépouillée du style. Déjà lui-même s'était mis au travail.

Voici les grandes lignes de l'intrigue, telle qu'il l'établit à son tour. Le vicomte Octave de Malivert, fils d'émigrés, porte dans la vie, avec les qualités les plus brillantes, une incurable et inexplicable mélancolie. De son enfance maladive, il a gardé un caractère rêveur, âpre par accès, l'amour de la solitude, un dégoût absolu pour la vie mondaine où il remporterait aisément tant de succès. L'idée seule d'un mariage possible lui fait horreur et il la repousse comme une pensée criminelle. Mais le voici en présence d'une jeune fille pauvre, une de ses cousines, Armance de Zohiloff ; et malgré lui, il se sent attiré vers elle. De toute son énergie, il résiste à cette passion naissante, mais ç'en est fait de son indépendance farouche. Blessé en duel, soigné par elle, croyant sa dernière heure venue, il ne veut pas mourir sans lui avoir fait l'aveu suprême de cet amour, désormais sans danger. Or il guérit contre tout espoir. Comment se dérober maintenant ? Comment échapper à cette sorte d'engagement ? Leur histoire divulguée a compromis irrémédiablement la jeune fille... Je passe sur les épisodes secondaires : correspondance surprise, lettres supposées, bavardages mondains, venimeuses calomnies. Seul un mariage peut sauver son honneur. Il l'épouse et se tue.

La parenté des deux intrigues est incontestable et Stendhal ne cherche pas à le nier. Son Octave devait primitivement s'appeler Olivier comme le héros de Latouche

et de Mme de Duras. « Ce nom, écrivait-il, suffit à faire exposition, et exposition non indécente. » Dispensé de s'expliquer plus clairement, il évitait la grande difficulté du sujet. S'il y a renoncé, c'est par scrupule d'écrivain, et pour ne pas faire figure d'imitateur direct.

Son œuvre est cependant d'une autre qualité que son modèle immédiat et d'une portée toute différente. Il n'a pas cédé, comme Latouche, à l'attrait d'une mystification amusante, mais d'un goût douteux. Malgré l'accueil plutôt froid du public et de la critique, Armance restera toujours un de ses livres de prédilection; cela seul en indique l'importance. Le sujet, qui lui rappelle certaines déceptions de sa vie sentimentale, l'intéresse directement, et il le prend au sérieux, — on pourrait même dire au tragique. Littérairement, ce qui l'a séduit, c'est son audacieuse nouveauté, ses dessous psychologiques, ce qu'il y a, dans cette aventure, de mystérieux et de spécial, la difficulté même de faire accepter une donnée de ce genre.

Il faut reconnaître d'ailleurs son adresse à parer le danger et à laisser deviner ce qu'il eût été malséant d'exprimer en termes trop nets. Le secret d'Octave, lei fameux secret, ne nous est pas plus révélé qu'il ne l'est à Armance de Zohiloff. A nous de le découvrir. Mais le roman peut s-e lire sans qu'on devine de quelle nature est l'obstacle qui s'oppose à cet amour et sans que la vérité soit plus qu'entrevue. Avec une bonne dose d'ingénuité, on pourrait croire à une idylle toute pure, et pourtant on sent que c'est autre chose. De là un attrait de curiosité, le charme particulier et la profondeur de toutes ces œuvres qui s'enveloppent de brouillards ; de là aussi, il faut l'avouer, une

gêne, de l'indécision, un certain malaise; une étude d'âmes merveilleusement poussée dans le détail, mais fatalement obscure sur un point, et sur le point essentiel. Même pour une intelligence avertie et qui ne déteste pas les sous- entendus, comme celle de Sainte-Beuve, il y a là quelque chose de déconcertant, — qui soulève sa bile : « Ce roman énigmatique, écrira-t-il, n'annonçait nulle invention et nul génie. » Jugement sommaire. Comme toujours, quand il cède à son humeur acariâtre, et il y cède volontiers quand il s'agit des vivants, Sainte-Beuve se trompe lourdement. Le roman, au contraire, sans être du meilleur Stendhal, a ce mérite d'annoncer Stendhal tout entier.

Au milieu de cette intrigue, inquiétante sans doute, devant un problème psychologique assez anormal pour paralyser notre émotion, deux figures se détachent, où l'on reconnaît sa marque propre, deux de ces grandes âmes qui auront toujours sa sympathie, bien au-dessus du vulgaire et du niveau commun, associant en elles la jeunesse, les emportements de la passion et aussi la maîtrise de soi, la volonté, l'orgueil. Rien des loques banales que nous offre Y Adolphe de Benjamin Constant. Ceux-ci sont, avant tout, des êtres d'exception. Quelles que soient leurs misères, même vaincus, ils appartiennent à la race des conquérants.

Mais cette originalité n'apparaît pas aussitôt, marquée en traits faciles et superficiels. Il faut les connaître d'abord.

Au premier aspect, Octave de Malivert n'est qu'un jeune premier selon la formule. Il a le physique de l'emploi. « Beaucoup d'esprit, une taille élevée, des manières

nobles, de grands yeux noirs les plus beaux du monde... » Comme disent les mères de famille, il a tout pour lui — à part un détail. Il est jeune, il est noble, distingué, il va être riche (la loi du million des émigrés doit lui rendre sa fortune) ; instruit avec cela, polytechnicien... Depuis qu'il a failli se présenter à l'Ecole Polytechnique, H. Beyle se figure assez volontiers qu'il en est sorti. En tout cas, ses personnages en sortent pour lui (Octave, Lucien Leuwen...).

En somme, ce qui se fait de mieux dans le genre 1830. Car vous pensez bien qu'il est romantique d'allure, que sa beauté n'est pas la beauté d'un quelconque Don Juan et que « quelque chose de sombre est empreint dans ses yeux si doux ». Ce quelque chose, c'est le point obscur. Il pourrait dire, en déformant à peine le vers célèbre :

Ma vie a son secret, mon corps a son mystère.

A sa sortie de l'école, il a songé un instant à entrer en religion. Il professe l'horreur du monde. Il a de longs moments de rêverie; de l'amertume; à l'égard de toutes les femmes, une sauvagerie qui, d'ailleurs, n'a pour effet que de les attirer davantage; de soudains accès de colère, de brutalité même, parfois; il provoque dans la rue les gens qui paraissent le regarder. Dans un moment de fureur, il a jeté un de ses laquais par la fenêtre, et l'a soigné ensuite avec un dévouement admirable.

Une seule chose lui manque pour faire un Antony. Il n'est pas bavard. « Il eût fait sensation s'il eut désiré parler, mais Octave ne désirait rien, rien ne semblait lui causer ni peine, ni plaisir. » Son romantisme est silen-

cieux! Il n'éprouverait aucune fierté à parader dans l'attitude de l'homme marqué par le destin, à crier sa révolte ou ses désespoirs. Tout ce que nous savons de lui à cet égard, nous ne l'apprenons pas par des confessions personnelles, mais par les angoisses et les pressentiments, de sa mère : Lorsque son fils l'eut quittée, malgré l'heure avancée, M'le de Mali- vert, troublée par de sinistres pressentiments, ne put trouver le sommeil. Elle essayait en vain d'oublier combien Octave lui était cher, et de le juger comme elle eût fait d'un étranger. Toujours, au lieu de suivre un raisonnement, son âme s'égarait dans des suppositions romanesques sur l'avenir de son fils; le mot du commandeur lui revenait.

« Certainement, disait-elle, je sens en lui quelque chose de surhumain; il vit comme un être à part, séparé des autres hommes. » Revenant ensuite à ses idées plus raisonnables, iMm\* de Malivert ne pouvait concevoir que son fils eût les passions les plus vives ou du moins les . plus exaltées, et cependant une telle absence de goût pour tout ce qu'il y a de réel dans la vie... Il n'y avait pas jusqu'à la physionomie si noble d'Octave qui n'alarmât sa mère; ses yeux si beaux et si tendres lui donnaient de la terreur. Ils semblaient quelquefois regarder au ciel et réfléchir le bonheur qu'ils y voyaient. Un instant après, on y lisait les tourments de l'enfer...

Octave répondait avec sincérité aux questions que lui adressait sa mère, et cependant elle ne pouvait deviner le mystère de cette rêverie profonde et souvent agitée.

Cette mère est le seul être qu'il ait aimé. Vous vous rappelez la jeunesse de Stendhal et le souvenir fidèle qui continue toujours à vivre en lui. C'est qu'il y a, entre le romancier et son héros, une réelle parenté. Il en sera toujours ainsi dans ses livres futurs. Sans avoir rien d'une autobiographie, le roman nous offre toute une série d'indications précieuses à cet égard.

Octave partage ses goûts et ses idées. Je vous ai déjà dit qu'il est intelligent. Mais cette intelligence est froide et lucide. Aucune recherche de la fantaisie, ou du brillant

mondain. Elle se tient toujours, comme Stendhal le voulait, « sur la ligne de la raison ». Lui aussi s'est formé .à l'école des idéologues, et il s'est plongé, avec une ardeur exclusive, « dans l'étude des écrivains qui, depuis deux siècles, ont essayé d'expliquer comment l'homme pense et comment il veut ». C'est à la lueur de leur méthode qu'il jugera toutes choses et qu'il se jugera lui-même...

Autre principe essentiel du Beylisme : au service de cette ferme raison, une volonté non moins rigide. Il est un homme de devoir, mais il n'entend pas le devoir comme on l'entend d'ordinaire : soumission aveugle à un idéal d'abnégation et souvent à des préjugés consacrés par l'usage. Stendhal ne reconnaîtra jamais les grandeurs de la serviture volontaire. Dans l'échelle des devoirs, les devoirs envers soi-même sont au premier plan et déterminent les autres. L'égotisme, le souci et l'orgueil de soi, voilà le grand ressort de la volonté. Je n'insiste pas, nous retrouverons tout cela avec Julien Sorel; mais vous voyez déjà comment une figure, qui tout d'abord pouvait sembler banale, s'enrichit de traits fortement personnels et se creuse en profondeur.

Il en va de même pour Armance de Zohiloff. Par horreur pour la société de son temps et pour les jeunes filles à la mode de Paris, Stendhal l'a voulue étrangère. Fille d'un général tué à la bataille de Montmirail, restée seule et sans fortune dans une petite ville au fond de la Russie, elle a été appelée à Paris et recueillie par une de ses parentes, Mme de Bonnivet. Ceci, pour nous, n'est pas d'une originalité saisissante. Le théâtre et le cinéma ont telle-

ment abusé du charme slave et des princesses russes plus. ou moins authentiques... Mais nous sommes en 1827.

De ses origines orientales, elle tient une physionomie qui échappe à la banalité mondaine. Je ne parle pas de ses cheveux courts à la mode moscovite, quoiqu'ils fassent scandale dans les salons parisiens; mais des yeux bleu\* foncés d'une limpidité presque inquiétante, un regard fixe et profond, une certaine nonchalance, un air de fatigue- dédaigneuse qui contraste avec la vivacité que l'on attendrait de ses dix-huit ans. Sa nature aussi a quelque chose d'étrange et d'attirant : on la sent repliée sur elle-même, défiante de la vie, en garde contre les sympathies qui pourraient s'offrir, difficile à connaître, lointaine, étrangère vraiment.

Timide à l'ordinaire et silencieuse, la rencontre de son jeune cousin a fait surgir en elle un être nouveau qu'elle ignorait et qu'elle s'effraie de découvrir. L'amour naissant a soulevé cette eau dormante. Leur commune aversion pour tout ce qui les entoure les rapproche. Ne sont-ils pas. de même race?

Avances et reculs, minutes d'abandon suivies de silences, obstinés, aveux qui semblent mourir sur ses lèvres, — toutes les bizarreries d'Octave provoquent en elle des réactions plus douloureuses chaque jour et où se révèlent à la fois les ardeurs et la noblesse de sa nature. Elle passe de l'espérance au découragement, aux tortures de la jalousie. Et toujours ce terrible secret. Passionnément, elle cherche à percer ce mystère qui empoisonne leur amour et que sa pureté de jeune fille est incapable de concevoir.

Non pas que rien, à ses yeux, puisse les séparer. Aucune-

convention sociale, morale même ne la fera recu le . Quelle que soit la vérité redoutable, elle 1 acceptera sans faiblir. Prête à rivaliser avec lui d'héroïsme, elle l est aussi, s'il est nécessaire pour partager son destin, à rivaliser d'infâmie. , . , ,1 i- Cette phrase, quand elle se demande si la melanco îe d'Octave ne s'expliquerait pas par un remords, s il n'y aurait pas dans son passé une faute grave, un crime peut- être : « J'ai des idées de commettre un crime pareil au tien, pour que tu ne m'e craignes plus... » On croirait entendre Mlle de la Mole dans le Rouge et le Noir ou, plus, près de nous, l'Hélène Froment du Coup d'aile de François de Curel.

Faut-il croire Stendhal quand il veut nous donner Ar- mance comme un portrait pris sur le vif? « J 'ai copié Armance, écrit-il à Mérimée, d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Strogonoff qui, l'an passé, était toujours aux Bouffes. » Je ne connais ni Strogonoff, ni sa maîtresse, ni sa dame de compagnie... Les Stendha- liens les plus avertis ne paraissent pas en savoir beaucoup plus. Dans ces conditions, il est assez difficile de vérifier. Je ne crois pas cependant qu'il puisse être question d'autre chose que d'une ressemblance physique ou d'une impression superficielle, cette jeune femme, à part cette phrase rapide, n'ayant laissé aucune trace dans l'œuvre, dans la correspondance ou dans les mémoires de l'auteur.

Peut-être avons-nous encore dans Armance certains l'ont indiqué — quelques souvenirs de sa liaison orageuse avec Mme Curial, la fameuse Menta, comme il l'appelle d'ordinaire. C'était la fille du comte Beugnot, préfet de

l'empire, puis directeur de la police sous Louis XVIII. Son mari, général de division et pair de France, la trompait avec ses femmes de chambre et la battait à l'occasion. Elle se consolait au dehors, mais n'était pas elle-même toute douceur avec ses amants. Stendhal l'avait connue de bonne heure : leurs relations commencèrent en 1824, au, moment où s'achevait la vie de la délicieuse Métilde. Ce fut une grande passion, coupée de crises de jalousie, de querelles violentes, de ruptures et de retours... Ici encore, je ne vois pas grands rapports entre la pure jeune fille qu'est Armance de Zohiloff et la femme tumultueuse — fort peu naïve — que nous révèlent les lettres de Mrae Curial.

Mais tout cela est secondaire. Ce ne sont pas les souvenirs de Stendhal, c'est son intelligence surtout qui a établi le caractère de ses héros. Le moment est venu, pour lui, de présenter en action le mécanisme dont son livre de l'Amour nous offrait le schéma, de passer des vues théoriques au réel, de l'analyse abstraite à la synthèse vivante.

Armance et Octave sont avant tout deux admirables exemples de cette cristallisation qui est à la base de son idéologie amoureuse. Vous vous rappelez ce qu'il faut entendre par là : la part de l'imagination dans la naissance et les progrès de l'amour.

On a souvent méconnu la portée de ce terme, si familier à Stendhal. Cristalliser au sens Stendhalien du mot, ce n'est pas seulement parer l'être aimé de toutes les perfections, c'est tout ramener à lui, en faire le centre de toutes ses pensées, même de celles qui tendraient à l'éloigner; c'est ne pouvoir concevoir une idée, prendre une résolu-

tion ou une attitude, recevoir une impression qui, aussitôt, ne se rapportent à lui.

Un exemple entre tant d'autres. Par la loi du million des émigrés, Octave va passer de la pauvreté à la fortune. Il ne songe pas à s'en réjouir, comme on le fait autour de lui. Les avantages matériels, l'organisation nouvelle de sa vie, peu importe... Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais d'Armance seulement. Comment accueillera-t-elle la nouvelle ? L'en estimera-t-elle davantage ? Pourra-t-elle en être jalouse, — ou redouter un obstacle de plus, — ou attribuer à tout cela le moindre intérêt ? En sera-t-elle heureuse (ce qui la diminuerait) ou pensera-t-elle qu'il en soit heureux (ce qui le diminuerait lui-même) ? Toutes ces questions se pressent en son esprit et il passe de l'une à l'autre, incapable de s'en détacher, incapable aussi d'y répondre.

La cristallisation, c'est cette perpétuelle hantise. La moindre circonstance suffit à déclancher le mouvement qui, dès lors, ne s'arrête plus. Dès leurs premières rencontres, ce démon de l'analyse s'est emparé de lui :

C'est par lâcheté et non par manque de lumières que nous ne lisons pas dans notre cœur, disait-il quelquefois, et à l'aide de ce beau principe, il comptait un peu trop sur sa clairvoyance. Un mot qui lui eût dénoncé qu'un jour il pourrait avoir de l'amour pour Mlle de Zohiloff, lui eût fait quitter Paris à l'instant; mais dans sa position actuelle, il était loin de cette idée. Il estimait Armance beaucoup et pour ainsi dire uniquement; il se voyait méprisé par elle, et il l'estimait précisément à cause de ce mépris. N'était-il pas tout simple de vouloir regagner son estime ? Il n'y avait là nul désir suspect de plaire à cette jeune fille. Ce qui était fait pour éloigner jusqu'à la naissance du moindre soupçon d'aimer, c'est que, quand Octave se trouvait avec les ennemis de MI", de ZohilofT, il était le premier à convenir de ses défauts. Mais l'état d'inquiétude et d'espérance sans cesse déçue où le retenait le silence que sa cousine observait à son égard, l'empêchait de

voir qu'il n'était aucun de ces défauts qu'on lui reprochait en sa présence qui, dans son esprit, ne tint à quelque grande qualité...

Pendant que la malignité jouissait [de ces médisances] il se livrait, en silence et avec délices, à un petit mouvement d'admiration passionnée. Il sentait plutôt qu'il ne se le disait : cette femme ainsi attaquée par toutes les autres est cependant la seule ici digne de mon estime ! Elle est aussi pauvre que ces autres femmes sont riches; et à elle seule il pourrait être permis de s'exagérer l'importance de l'argent. Elle le méprise pourtant, elle qui n'a pas mille écus de rente; et il est. uniquement et bassement adoré par ces femmes qui, toutes, jouissent de la plus grande aisance...

Allongez et enchevêtrez les phrases, vous aurez encore une page de Marcel Proust.

Et voici, en contre-partie, Armance de Zohiloff, non moins experte en complications psychologiques. Au cours d'une soirée, poussée à bout par l'apparente froideur d'Octave, elle a eu l'imprudence de lui laisser entendre (de lui laisser entendre seulement) l'intérêt qu'elle lui porte et aussitôt, suffoquée par les larmes, elle a pris la fuite et s'est enfermée dans sa chambre... Mais n'est-ce pas une imprudence de plus — irréparable peut-être celle-ci ? Et son imagination s'affolle et brode éperdu- ment.

Elle se hâta de se renfermer dans sa chambre. Grand Dieu, se disait- elle dans l'excès de sa confusion, qu'est-ce qu'Octave va penser de l'état où il m'a vue ? A-t-il compris mes larmes ? Hélas ! puis-je en douter ? Depuis quand une simple confidence de l'amitié fait-elle répandre des pleurs à une fille de mon âge ? Il manquait à l'horreur de ma situation d'avoir mérité ses mépris. Mais, se dit Armance, ce n'est pas aussi une simple confidence; il y a trois mois que j'évitais de lui parler; c'est une sorte de réconciliation entre amis qui étaient brouillés, et l'on dit qu'on pleure dans ces sortes de réconciliations. — Oui, mais on ne prend pas la fuite, mais on n'est pas jeté dans le trouble le plus extrême.

Au lieu de me trouver renfermée et fondant en larmes chez moi, je devrais être au jardin et continuer à lui parler, heureuse du simple bonheur de l'amitié. Oui, se dit Armance, je dois retourner au jardin;

Mme de Bonnivet n'est peut-être pas encore revenue. En se levant elle se regarda dans une glace et vit qu'elle était hors d'état de paraître devant Octave. Ah ! s'écria-t-elle en se laissant tomber de désespoir sur une chaise, je suis une malheureuse, perdue d'honneur et perdue aux yeux de qui ? aux yeux d'Octave. Ses sanglots et son désespoir l'empêchèrent de penser.

Quoi ! se dit-elle, après quelques moments, si tranquille, si heureuse même, malgré mon fatal secret, il y a une demi-heure, et perdue maintenant ! perdue à jamais, sans ressource !...

La fièvre augmenta; bientôt parut une idée : Je ne suis qu'à demi méprisable, car enfin je n'ai pas avoué en propres termes mon fatal amour. Mais d'après ce qui vient d'arriver, je ne puis répondre de rien. Il faut élever une barrière éternelle entre Octave et moi. Il faut me faire religieuse, je choisirai l'ordre qui laisse le plus de solitude, iin couvent situé au milieu de montagnes élevées, avec une vue pittoresque. Là, jamais je n'entendrai parler de lui. Cette idée est le devoir, se dit la malheureuse Armance. Dès ce moment le sacrifice fut fait...

Une tempête sous un crâne. Il y a des âmes compliquées, expertes à se torturer elles-mêmes — et qui ne facilitent pas la vie des autres. Il est vrai qu'elles font le bonheur des romanciers psychologues, c'est une compensation.

Notez, en passant, que nous avons ici, en ce qui concerne la technique, un procédé que l'on vient tout récemment de découvrir. Les romanciers de la jeune génération (ou de celle qui était jeune il y a une dizaine d'années... en littérature les générations vont vite) ont fait pas mal •de bruit de ce qu'ils appelaient le monologue intérieur. Cet exemple me dispenserait de vous le définir : une sorte -de discours silencieux dans lequel le personnage, parlant pour lui seul, et, bien entendu, sans aucune prétention à la logique ou à l'éloquence (qui rappellerait nos monologues classiques), suit et traduit directement la ligne sinueuse de ses pensées ou de ses impressions, — telles

qu'elles se présentent, dans leur désordre et leur confusion spontanée.

Procédé d'analyse très précieux, parce qu'il va très loin et n'a rien d'artificiel, parce qu'il laisse le personnage seul avec lui-même en face de nous. Auto-dissection sans que s'interpose la personne du chirurgien (je veux dire de l'écrivain). D'où une impression de vérité immédiate, saisie sans intermédiaire. Nos romanciers ont eu bien raison de revenir à ce mode d'analyse psychologique. Il ne leur a manqué, pour être des créateurs, que d'arriver cent ans plus tôt. Heureux privilège de la jeunesse : on découvre le monde et on s'imagine l'avoir inventé...

Maintenant, imaginez ces deux caractères dans la situation inextricable où les place la donnée du roman : vous voyez ce qu'on peut attendre. Mais c'est le livre tout entier qu'il faudrait suivre pas à pas. Il est aussi vain d'en détacher une page que de considérer, dans un mécanisme compliqué, un rouage isolément.

Mais cette étude d'âmes, cette analyse qui pourrait se dessiner dans l'abstrait ne suffit pas à Stendhal. Je vous ai déjà dit l'importance qu'il attachait au cadre de son roman — il ne s'agit pas, bien entendu, d'un cadre pittoresque, mais de son cadre social. De plus en plus, cette idée s'enracine en lui que l'objet essentiel du romancier est de dresser un tableau exact de la société de son temps. Que ce soit sa grande préoccupation, il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la préface d'Armance.

Pourtant, on ne saurait dire que ce soit, pour nous aussi, la partie vivante de l'œuvre et je m'y arrêterai peu.

Certes, il a bien discerné les forces qui se dressent, antagonistes, durant ces années de la Restauration ; d une part, une aristocratie acharnée à rétablir ses privilèges, de l'autre les puissances nouvelles de l'argent... Mais nous retrouverons ces aristocrates dans le Rouge et le Noir, ces banquiers libéraux dans Lucien Leuwen, — et nous les retrouverons avec un autre relief. Pour l 'instant, le tableau manque vraiment de richesse et d'ampleur.

C'est sans doute que l'expérience personnelle lui fait défaut. Pour décrire les salons du faubourg Saint-Germain, il serait bon d'y avoir été admis et il avoue tout le premier son inexpérience : on peut même dire qu 'il s'en fait gloire : « L'auteur n'est pas entré, depuis 1814, au premier étage du palais des Tuileries; il a tant d'orgueil qu'il ne connaît pas même le nom des personnes qui se font sans doute remarquer dans un certain monde. » Les affaires de bourse ne lui sont pas plus familières, et pour cause, et il ne se fait pas à cet égard les illusions d'un Balzac. Quant à la moyenne bourgeoisie et au peuple, il n'en est même pas question.

D'une manière générale d'ailleurs, sa vision, en ce qui concerne les mœurs de son époque, restera toujours un peu schématique, la vision d'un idéologue, d'un logicien abstrait, plus que d'un observateur pris par le réel. A part quelques idées générales — que nous connaissons déjà — sur l'uniformité de la vie mondaine, sur l'ennui qui règne en maître dans les salons, nous n'avons guère ici que des silhouettes sommaires et poussées au gro-

tesque. Je ne parle pas de la mère d'Octave, Mme de Mali- vert. Une mère douloureuse et torturée ne peut prêter à sourire. Même aux yeux d'un observateur sceptique et dépourvu de bienveillance comme Stendhal, les ridicules superficiels de la caste à laquelle elle appartient s'effacent, en présence du drame qui empoisonne toute sa vie.

Mais son père, grand seigneur à l'ancienne mode, loyal, d'esprit étroit, enfermé dans ses préjugés de race, d'un égoïsme naïf de vieil enfant, un premier crayon du futur M. de la Mole... Le vieux Commandeur de Soubirane, méridional un peu fou, perfide à l'occasion. Le baron de Raisset, ancien chef vendéen, héroïque sans doute, pas très intelligent, toujours silencieux... Le marquis de Crê- veroche, le fat accompli. Le chevalier de Bonnivet, le jeune homme grave, austère, pédant et cafard...

Plus poussée, la figure de la marquise de Bonnivet, femme de haute vertu, de réputation inattaquable, d'une piété qui va jusqu'à un mysticisme assez aventureux. Animée d'un étrange besoin de prosélytisme, c'est elle qui a fait parvenir mystérieusement à Octave un magnifique exemplaire de la Bible, pour le détourner de ses idéologues desséchants. Ce jeune homme triste et désabusé est une âme à guérir. Elle a rêvé de ranimer en • lui ce qu'elle appelle le sens intime et la conscience endormis; elle le convie à des entretiens de haute spiritualité. Elle s'est fait d'ailleurs une religion à son usage, et à l'usage de ses admirateurs : une sorte de protestantisme nouveau, agrémenté de spéculations théosophiques. Dans son salon où tout le monde n'est pas admi&, on discute des plus graves sujets, on écoute -de véritables conférences;

elle règne, avec une solennité légèrement pédantesque, sur une cour de théologiens amateurs.

A en croire R. Colomb, Mme de Bonnivet ne serait que le prête-nom de la duchesse de Broglie. Il semble bien pourtant qu'il y ait là autre chose qu'un portrait individuel, — un document véritable. A plusieurs reprises, Stendhal a signalé cette fièvre de mysticisme trouble qui, :sous la Restauration, s'est emparée de la société parisienne et qui ne fera que s'aggraver au lendemain de 1830. L'au- delà est à la mode ; on plonge avec béatitude dans les plus aventureuses métaphysiques ; toutes les excentricités trouvent des adeptes. Epoque bénie pour les faiseurs de systèmes et les charlatans : théosophes, occultistes, mystago- ,gues, explorateurs et exploiteurs de l'invisible et de l'inconnaissable.

Par là s'expliquent les succès mondains de cet étrange Dr Koreff, une manière d'aventurier venu d'Allemagne, et dont le prestige est universel. Etrange silhouette que l'on dirait issue d'une œuvre d'Hoffmann (il avait d'ailleurs fréquenté de très près l'auteur des Contes fantastiques) : une chevelure flamboyante, un regard hallucinant, un nez crochu entre des joues épaisses, des allures de pantin désarticulé... Voici le portrait pittoresque que nous a laissé de lui Maxime Ducamp :

Petit, lippu, clignant de l'œil, coiffé d'une perruque moitié chien- 'dent, moitié filasse, vêtu à la diable... Il arrivait de Berlin où il avait --été un des sept du club de Sérapion qu'Hoffmann présidait, sous la table. Sa laideur et son débraillé furent de l'originalité, son cynisme fut de l'esprit, son baragouin lui donna des charmes...

Il y avait une Mm. Koreff. Elle était camarde, grêlée et rebondie; sur sa poitrine tendue de satin noir, serpentait une énorme chaîne ea or soumé; la boucle de sa ceinture était étincelante. Elle regardait le\*

gens avec un gros binocle reluisant et portait de fortes bagues... Parfois le Dr Koreff et sa femme se promenaient dans la grande allée des Champs-Elysées; on les regardait et on se demandait de quel théâtre- de marionnettes ces deux fantoches avaient bien pu s'évader...

Or ce fantoche s'était poussé au premier plan dans la vie parisienne. Un premier séjour l'avait mis en relations avec Mme de Custine. En 1823, il s'était établi à poste \* fixe, reçu dans les hôtels les plus exclusifs, participant à toutes les fêtes, recherché et redouté : médecin, psy- chiâtre, magnétiseur, presque sorcier.

La faveur d'un charlatan de cette sorte, dans une société aussi fermée, prouve l'importance de ces préoccupations, la puissance de cette vague de mysticisme ; c'était plus qu'une mode, — une folie. Les femmes surtout se- passionnaient pour ces recherches qui amusaient leur- curiosité et leur donnaient le frisson de l'au-delà. Elles lisaient le suédois Swedenborg, qui inspirera à Balzac son roman poème de Séraphita, Saint-Martin, le philosophe inconnu, Saint-Simon... elles les lisaient, — elles en parlaient du moins. Après les précieuses du beau langage au dix-septième siècle et les précieuses de la science au dix- huitième, on avait les précieuses, un peu ridicules elles aussi, de la métaphysique religieuse. Le Dr Koreff ne figure pas dans Armance, mais Mme de Bonnivet, pour Stendhal, appartient à cette étrange confrérie.

Et il y a encore, à l'opposé, mêlée à la même intrigue, la sémillante, la frivole, la spirituelle, la coquette Mme d'Aumale. Celle-ci est de tous les temps. Nous connaissons cependant le modèle particulier sur lequel il a travaillé : « Mme d'Aumale, écrit-il, c'est M™6 de Cas-

tries. » Et il ajoute : « Je l'ai faite sage... » Peut-être pour qu'on ne la reconnût pas tout à fait.

En 1827, Mme de Castries était dans tout l'éclat de sa beauté blonde. Quelques années plus tard, un accident de cheval allait la rendre infirme à jamais, sans rien lui enlever de sa grâce et de son charme ensorceleur. Vous savez la place qu'elle a tenue dans la vie de Balzac, combien il a souffert de ses coquetteries provocantes, et comment il s'est vengé en la mettant en scène dans son Histoire des Treize, sous le nom de Mme de Langeais. Je n'insiste pas, la comparaison serait écrasante...

Vous voyez cependant que tout n'est pas artificiel et convenu dans les seconds plans du roman Stendhalien. Il a bien essayé de peindre sur le vif. Mais quelques indications ne suffisent pas à justifier la prétention qu'il affiche de nous offrir une peinture exacte et minutieuse de toute une époque et, comme il le dit, le miroir de son temps.

L'intérêt d'Armance, et de toute son œuvre, est ailleurs. Bien plus que des groupements sociaux, Stendhal demeure pour nous le peintre des individualités puissantes, l'analyste profond et subtil du cœur humain. Quant au reste, à l'évocation géniale de cette période de notre histoire, à cette résurrection véritable, c'est Balzac, c'est l'auteur de la Comédie humaine qui s'en chargera — triomphalement.

VI

Le Rouge et le Noir.

Julien Sorel et Mme de Rénal

Publiée au mois d'août 1827, Armance avait été loin de répondre aux espérances de l'auteur. Personnellement, Stendhal considérait avec indulgence son premier roman. Il se félicitait d'avoir traité sans indécence un sujet dangereux et, sur une de ces pages blanches qu'il a l'habitude d'interfolier dans ses exemplaires, nous lisons cette note autographe : « Délicat comme la princesse de Clèves. »

Or tous ses amis furent unanimes à trouver que le livre était dépourvu de toute valeur. La presse, bien entendu, l'ignora et si le Globe, à peu près seul des grands journaux, lui consacra un article, ce fut pour procéder à un éreintement sans nuances.

Stendhal commençait à avoir, en ces matières, une certaine philosophie; mais cette déception, après tant d'autres, arrivait à un mauvais moment. Cette année 1828 est, pour lui, une année de tristesse. Il y a ainsi, dans sa vie,

quelques crises de profond découragement. Ses livres continuent à ne pas se vendre. Ses efforts pour s'assurer une carrière qui le mette à l'abri du besoin n'aboutissent pas. L'avenir est toujours obscur et il approche de la cinquantaine...

Peut-être son ami Colomb exagère-t-il, en lui prêtant- des idées de suicide. Il est certain, du moins, qu'il pense à la mort. Il fait et refait son testament. Je sais bien que, chez lui, c'est un peu une manie : nous en possédons quatorze écrits de sa main, et sans doute en a-t-il brûlé plusieurs autres. Mais tout de même, l'année 1828, à cet égard, est privilégiée. Six testaments en moins de quatre mois (du 26 août au 6 décembre) : cela témoigne de quelque mélancolie et d'une humeur assez instable.

Il continue à lutter cependant. Il a entre les mains un volume encore de souvenirs italiens, les Promenades dans Rome, que l'éditeur Delaunay lui achète pour 1.500 francs le 14 mars 1829. Et déjà, à cette époque l'idée d'un nouveau roman qu'il appelle encore Julien et qui deviendra le Rouge et le Noir a commencé à le hanter. Ce livre à écrire, c'est peut-être ce qui l'a sauvé. Un an plus tard, le 8 avril 1830, il remettra à Levavasseur son manuscrit.

Nous arrivons ici au chef-d'œuvre décisif. Le Rouge et le Noir, c'est vraiment Stendhal : son admirable puissance psychologique en situation de déployer toutes ses ressources, un sujet pris dans la réalité et qui, sans cesser d'être exceptionnel, n'a plus rien d'équivoque et d'anormal, — un vaste tableau d'histoire, embrassant toute la

société de son temps, ce roman-chronique dont il rêvait et qu'il réalise enfin dans toute son ampleur, — et, dominant tout cela, sa philosophie propre, ce Beylisme qui s'affirme en son intransigeance souveraine.

Vous savez quel en est le principe. Dans Armance déjà, se révélait ce goût des âmes exceptionnelles et des êtres de volonté. Mais, s'il était au-dessus des préjugés, Octave de Malivert avait le sentiment et le respect de certaines valeurs qui le dépassaient. Il mettait très haut la notion de l'honneur. Il se condamnait. Plus que le rebelle, il était le vaincu.

L'individualisme peut être plus exigeant; il peut sacrifier sans scrupules tout ce qui, de principe altruiste, lui fait obstacle, rejeter toutes les contraintes extérieures (quelle qu'en soit, pour la foule, la noblesse), ne connaître d'autre loi que le culte et l'exaltation de soi seul.

L'énergie, dès lors, est sa propre fin. Elle a sa valeur en elle, indépendante du but qu'elle poursuit. Stendhal est bien moins sensible à la moralité d'un acte qu'à sa beauté. Il écrivait déjà dans son livre de VAmour : « La force d'âme qu'Eponine employait avec un dévouement héroïque à faire vivre son mari dans la caverne sous terre et à l'empêcher de tomber dans le désespoir, s'ils eussent vécu tranquillement à Rome, elle l'eût employé à lui cacher un amant... » Et pourquoi pas à le supprimer, s'il avait été un obstacle ?... « Car, ajoute-t-il, il faut un aliment aux âmes fortes. » Conclusion, à l'usage de la jeunesse : n'épousez pas des âmes fortes. On ne peut leur offrir des occasions d'héroïsme à jet continu; dans la vie courante, leur alimentation est pleine de dangers.

Poussez à l'extrême la théorie que Stendhal se contente d'indiquer ici en quelques mots, vous arrivez à l'exaltation de tous les instincts de brutalité, à l'apothéose des grands criminels, âmes fortes aussi à leur manière. Stendhal ne recule pas devant les conséquences de son système. Théoriquement bien entendu, car il n'était pas d'hu- \* meur sanguinaire. Mais il méprise les qualités qui font ce qu'on appelle communément un homme de bien. Ce qu'il reproche à notre civilisation, ce n'est pas, comme Rousseau, d'avoir corrompu je ne sais quelle bonté primitive de l'homme, quelle plate innocence sans saveur, c'est d'avoir brisé en lui toute spontanéité, de lui avoir enlevé son caractère d'homme, d'en avoir fait un être banal, un esclave résigné à la servitude. La virtù italienne est bien autre chose que notre vertu de bourgeois.

Dans ses lettres à sa jeune sœur, lors de son premier séjour à Milan, il dressait, avec une admiration minutieuse, la statistique de la criminalité italienne. Auprès de ces violences éruptives, quelle misère que les huit ou dix crimes par semaine dont pouvait s'honorer une ville comme Paris ! Il est vrai qu'il y a la province... Mais on ne lui ôterait pas de l'idée que le raffinement des derniers siè- cles-et notre civilisation mondaine ont fait de nous des dégénérés.

Aussi se plonge-t-il avec délices dans la lecture de la Gazette des Tribunaux. Ce n'est pas par curiosité vulgaire, ni pour y trouver de faciles sujets de romans. Mais, à notre époque plate et bourgeoise, elle seule nous offre ce qu offrent dans le passé les vieilles chroniques : des vo-

lontés implacables, l'esprit d'audace, l'esprit de révolte... Lecture entre toutes tonifiante.

Au second volume de ces Promenades dans Rome publiées au printemps de 1829, entre un développement sur la papauté au onzième siècle et une description du Coli- sée, se présente un épisode assez inattendu : l'histoire d'un jeune ouvrier, l'ébéniste Laff argue condamné, cette année même, par la cour d'assises des Hautes-Pyrénées à cinq ans de prison, pour avoir assassiné sa maîtresse... Que ces douze pages massives de compte rendu officiel n'aient rien à voir ici, il est le premier à en convenir. Ce drame de la jalousie est d'ailleurs une aventure banale. Ni le meurtrier, ni la victime, simple gourgandine de petite ville, ne sont dignes du moindre intérêt.

Une chose seulement a piqué la curiosité de Stendhal. A l'audience, le coupable a témoigné d'une qualité d'âme vraiment surprenante : une parfaite maîtrise de soi, un sang-froid que rien ne déconcerte, une parole où rien ne traduit la moindre inquiétude, tranquille et lucide et, aux moments les plus tragiques de l'interrogatoire, un souci d'ordre, de précision ; le contraire exactement d'une brute instinctive, emportée par la passion ou la colère. Toutes les circonstances se sont gravées dans son souvenir; il ne se défend pas; il raconte, il explique et l'on sent bien moins le trouble d'un homme soucieux de sauver sa tête que le dilettantisme d'un psychologue professionnel, analysànt objectivement un cas singulier. Je note un fragment de s'a déposition (il a commencé par blesser la victime d'un coup de pistolet) : « Elle tombe et le mouchoir de sa tête couvre ses yeux... J'observe qu'il n'y a pas-

de sang près de son corps. Je me dis à moi-même : ne serait-elle qu'étourdie ? Je relève le mouchoir qui couvrait ses yeux, ils étaient ouverts. Je prends mon couteau, l'arme du lâche, je n'en avais pas d'autre et je lui coupe le cou. Je me faisais horreur à moi-même; je lui couvris la figure pour ne pas la voir. Les témoins vous diront qu'on lui a trouvé la figure couverte par son mouchoir... »

Mais voici le plus beau : « Ensuite, par un sentiment naturel d'ordre et de propreté, j'essuie mon couteau, je le referme et je le remets dans ma poche. »

Stendhal prend plaisir à reproduire et à souligner toutes ces répliques. Qu'il ait éprouvé le besoin de conserver ces quelques pages, cela suffirait à prouver l'intérêt qu'il attache à ces affaires criminelles et sa curiosité de tous les orages de la passion. Et toujours reparaît cette idée qui lui est chère : « Tandis que les hautes classes de la société parisienne semblent perdre la faculté de sentir avec force et constance, les passions déploient toute leur énergie parmi ces jeunes gens que l'absence de fortune oblige au travail et met en lutte avec les vrais besoins... » Vous reconnaissez un de ses thèmes favoris. Sous les traits du petit ouvrier de Barèges, se dessine dans sa pensée l'image du héros — du héros français d'esprit clair, de volonté sûre...

Mais déjà, il a mieux que cela : une autre cause célèbre, passée aux assises de l'Isère en décembre 1827, l'affaire Antoine Berthet. Précepteur chez un M. Michoud, puis chez M. de Cordon, ce jeune séminariste avait séduit, ou tenté de séduire la femme de l'un, la fille de l'autre. Chassé du Séminaire, ambitieux, aigri et sournois, n'ayant

plus rien à attendre de la vie, il avait, en juillet 1827, dans l'église de Brangues blessé d'un coup de pistolet Mme Michoud et tenté de se suicider. Des débats passionnants avaient entraîné une condamnation à mort.

Bien qu'il fût alors en Italie, Stendhal ne pouvait ignorer ce procès qui avait fait à Grenoble un bruit considérable. Pendant toute la durée des audiences, la foule avait littéralement assiégé le palais. Il connaissait l'avocat du meurtrier. Un conseiller à la Cour, M. Michoud, proche parent de la victime, et qui, pour cette raison, «'était récusé lui-même était un de ses amis d'enfance. Et surtout, la Gazette des Tribunaux avait suivi dans tous ses détails la marche des débats.

On ne peut douter que nous ayons ici le point de départ du Rouge et Noir. Ce drame réel répondait précisément à ce qu'il pouvait attendre d'un sujet de roman. Il y a là autre chose qu'un crime banal, un de ces drames passionnels et soudains comme on en voit tant. Ce n'est pas seulement l'acte instinctif d'un amant qui se venge. Stendhal y verra surtout la réaction d'une personnalité vigoureuse contre l'ordre social.

Belle matière à féconder. Il a été séduit par cette physionomie complexe où l'on peut tout découvrir, ou tout supposer : ardeur passionnée, ambition féroce, énergie qui ne recule devant rien, orgueil implacable, cynisme, individualisme, anarchisme total. Auprès du héros, deux figures de femmes, deux amoureuses différentes d'origine et de tempérament, dont il peut établir la psychologie à son gré, — une petite bourgeoise provinciale, une jeune fille de l'aristocratie. D'autre part et comme cadre, un

tableau de mœurs qui ne se limite plus, comme dans Armance, entre les quatre murs d'un salon, et qui met en action toutes les rivalités, toutes les forces en conflit de la société contemporaine. Et enfin, donnant au drame romanesque toute sa portée, ce problème social, le problème essentiel de toute cette époque : quelles voies. peuvent s'ouvrir, au lendemain des secousses révolutionnaires, aux jeunes gens sans fortune ni noblesse, mais prédestinés par leur intelligence et leur énergie à être les créateurs d'un monde nouveau ?

Vous voyez toutes les ressources et la richesse d'un pareil sujet. Il est vrai que le jeune Berthet, au cours de son procès, avait fait assez piètre figure. Séducteur par occasion plutôt que par principe, violent par impulsions nerveuses plutôt que froidement volontaire, mené par les circonstances, ses ambitions d'autre part ne dépassant pas le médiocre, il ne réalisait guère l'idéal du héros Sten- dhalien. Devant le danger immédiat, son énergie s'était affaissée. Il n'avait plus songé qu'à sauver sa tête, jouant. à l'amant passionné, irresponsable, accusant sa victime d'avoir « corrompu sa jeunesse, perdu son ignorance », pour se rétracter ensuite et affecter une générosité chevaleresque. Lamentable cabotin et pauvre diable pleurnicheur... A cet égard, tout était à reconstruire pour le romancier et c'est ici qu'entre en jeu le génie créateur.

Il y a, dans le livre de M. André Gide sur Dostoïevski,. quelques lignes singulièrement pénétrantes :

Dostoiewski n'observe jamais pour observer. L'œuvre, chez lui, ne naît pas rien que de cela. Elle ne naît pas non plus d'une idée préconçue et c'est pourquoi elle n'est en rien théorique, mais reste immergée dans le réel; elle naît d'une rencontre de l'idée et du fait, de-

la confusion de l'un et de l'autre, si parfaite que jamais l'on ne peut dire qu'un des deux éléments l'emporte — de sorte que les scènes les plus réalistes de ses romans sont aussi les plus chargées de signification psychologique et morale; — plus exactement, chaque œuvre de Dostoiewski est le produit d'une fécondation du fait par l'idée. « L'idée de ce roman existe en moi depuis trois ans », écrit-il en 1870 des Frères Karamazov qu'il produira neuf ans plus tard... Mais l'idée reste flottante dans son cerveau aussi longtemps qu'elle ne rencontre pas le fait divers ( en l'espèce une cause célèbre, un procès de justice criminelle) qui la vienne féconder.

On ne saurait mieux définir le mécanisme de la création Stendhalienne. Pour lui aussi, le fait réel, en l'état le procès d'A. Berthet, n'est pas, comme il le serait pour un réaliste du commun, le point de départ de l'œuvre, son principe substantiel. L'affaire judiciaire a permis l'éclosion du roman. Sans elle, il ne serait pas ce qu'il est; peut-être même n'aurait-il pas été. Mais il vient de plus loin; il se développe en vertu d'une force qui ne doit rien aux circonstances accidentelles. Rien de plus injuste que de voir dans le Rouge une simple transposition romanesque. En gros, Julien Sorel vit à peu près l'existence d'A. Berthet; mais il n'est pas A. Berthet. Il se dégage du modèle médiocre. Il s'établit, tel que Stendhal seul était capable de le concevoir, tel qu'il l'avait, en lui- même, déjà conçu. Pour en revenir à la distinction de M. Gide : sans le fait, l'idée première resterait dans le domaine de la spéculation abstraite. Sans l'idée, le fait (c'est-à-dire l'histoire de Berthet) resterait une anecdote, un sujet de mélodrame tout au plus. Il faut un corps et une âme pour faire une œuvre vivante, comme pour faire un être vivant.

Dès les premières pages, nous avons l'impression de ce travail intérieur. Quoiqu'il l'ait éloigné de la bourgeoisie

routinière pour le ramener au peuple, réservoir intarissable de libres énergies, nous entendons chez Julien Sorel comme un écho de toutes les amertumes de la jeunesse de Stendhal.

Cette rancune d'abord à l'égard de son père, — on peut même dire cette haine (il ne recule pas devant le mot). Ce fut chez lui et c'est chez son héros la première formè de l'esprit de révolte, de l'individualisme anarchique.

Cet anticléricalisme aussi, qui a germé dès ses premières années, au contact de cet abbé Raillanne, si violemment détesté, et qui nous vaudra dans le Rouge l'âpre tableau du séminaire de Besançon... Mais je ne puis relever toutes les allusions précises et la foule des souvenirs. Souvenirs de l'Ecole centrale et de ses maîtres, — souvenirs de son arrivée chez les Daru, — personnages épisodiques dont l'identité n'a rien de mystérieux et dont il conserve parfois le nom véritable : l'abbé Chélan le prêtre au cœur pur, victime lui-même des intrigues cléricales, le géomètre Gros, le chanteur Geronimo, le noble Altamira, le bon Fouqué...

Il s'est plu, il est vrai, à dépayser son intrigue et nous passons de la petite ville de Brangues et de son Isère natale dans la ville imaginaire de Verrières et en Franche-Comté, mais comme il est aisé de reconnaître le paysage Grenoblois ! Relisez seulement, au chapitre X du premier volume, la promenade de Julien à travers les grands bois qui dominent Verrières :

Il fut presque sensible un moment à la beauté ravissante des bois au milieu desquels il marchait. D'énormes quartiers de roches nues étaient tombés jadis au milieu de la forêt du côté de la montagne.

De grands hêtres s'élevaient presque aussi haut que ces rochers dont l'ombre donnait une fraîcheur délicieuse, à trois pas des endroits où la chaleur des rayons du soleil eût rendu impossible de s'arrêter.

C'est exactement, dans Henri Brulard, la description des forêts de Berland dont il gardera toujours un souvenir ému, et l'on songe aussi au voyage de Saint-Preux, au début de la Nouvelle Héloïse :

Julien prenait haleine un instant, à l'ombre de ces grandes roches et puis se remettait à monter. Bientôt, par un étroit sentier à peine marqué et qui sert seulement aux gardiens des chèvres, il se trouva debout sur un roc immense et bien sûr d'être séparé de tous les- hommes...

L'air pur de ces montagnes élevées communiqua la sérénité et même la joie à son âme...

Julien, debout sur son grand rocher, regardait le ciel, embrasé par un soleil d'août. Les cigales chantaient dans le champ au-dessous du rocher; quand elles se taisaient, tout était silence autour de lui. Il voyait à ses pieds vingt lieues de pays...

Mais la rêverie de Rousseau restait un état vague de béatitude et d'engourdissement. Aux dernières lignes, nous ne voyons plus que Stendhal :

Quelque épervier parti des grandes roches, au-dessus de sa tête, était aperçu par lui, de temps à autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'œil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait cette force, il enviait cet isolement.

Sa personnalité domine ainsi le livre tout entier : ses révoltes, ses rêves d'ambition, son attitude intellectuelle, les problèmes qu'il se pose passionnément, — tout ce qu'il ne réalise pas pour son compte, mais qu'il se plaît à voir- réalisé par quelqu'un qui lui ressemblerait, qui serait un

Henri Beyle suivant jusqu'au bout la logique de son caractère, de ses sentiments et de ses idées.

Le roman psychologique, dans ces conditions, se transforme et s'élargit. Il ne s'agit plus d'une crise limitée, comme dans l'art classique et dans VAdolphe de Benjamin Constant, — ni, comme dans Armance, d'un cas très spécial de psycho-physiologie.

Ce qu'il nous présente, c'est, à travers des années, la formation et le développement d'un caractère exceptionnel, ses réactions en face du monde extérieur et de l'ordre social. Et il n'est pas à craindre pourtant qu'à étendre ainsi son champ d'étude, l'unité de l'œuvre soit compromise. Elle ne nous donne pas (ainsi qu'il arrive dans le roman de Marivaux ou encore, sur un autre plan, dans le Temps perdu de Marcel Proust qui, au premier aspect, sembleraient relever de la même formule) l'impression d'aller à l'aventure, désarticulée, d'une allure indécise ou nonchalante. Fortement appuyée sur ce personnage central et sur quelques thèmes dominants, elle se déploie sans jamais s'égarer et, ses deux parties équilibrées, elle se développe en une vigoureuse gradation.

De ce mouvement, je ne puis signaler que les grande» étapes.

D'abord, quelques pages pour fixer le décor provincial où nous seront présentées l'initiation sentimentale et l'entrée en lutte de Julien Sorel : la petite ville de Verrières, les ambitions médiocres en présence, les intrigues, les

rivalités mesquines, tout ce qui servira de cadre aux épi"Sodes futurs. Des silhouettes se dessinent d'un trait net et précis : le curé Chélan, le prétentieux Vallenod, bellâtr-e professionnel, une incarnation encore de Romain Gagnon. .Au premier plan, M. de Rênal le maire de Verrières, gonflé de son importance, solennel, borné et têtu, sa femme plus fine et délicate, volontairement effacée, d'un charme pénétrant, mais qu'on ne saisit pas tout d'abord. Nous le sentons déjà cependant : c'est elle qui sera l'héroïne émouvante du premier volume et la première - victime.

Mais voici, d'autre part, Julien Sorel et son père, le heurt de deux générations successives, ce qui fait qu'en ces époques de transition, d'instabilité sociale, elles se trouvent aussitôt aux antipodes et en conflit. D'un côté, la brutalité d'une manière de paysan enrichi, mais demeuré peuple dans ses allures, dans ses façons de sentir et de penser. A ce vieux Sorel, Stendhal s'est appliqué à donner malgré la différence de leurs conditions, la ressemblance de son propre père, Chérubin Beyle, l'avocat grenoblois : même étroitesse d'esprit, même obstination, mêmes principes d'éducation, sans intelligence et sans douceur.

En face de cette nature fruste et revêche, la complexité -du fils, instruit par les leçons d'un vieux curé, exalté par les récits d'un ancien chirurgien major de l'armée d'Italie retiré à Verrières. Un garçon pâle, délicat, ardent et passionné, mais obstiné et sournois, hypocrite même... Et il est loin d'en rougir. L'éloge de l'hypocrisie est d'ailleurs un des thèmes favoris de Stendhal; il l'a emprunté

à Casanova dont le cynisme le ravit. Il savoure ces leçons de l'aventurier Vénitien : « L'homme appelé à faire fortune doit être souple, insinuant, dissimulé, impénétrable, souvent bas, perfidement sincère, faisant toujours semblant de savoir moins qu'il ne sait, patient, maître de sa physionomie, froid comme glace, lorsqu'un autre à sa place serait tout de feu... »

« Mon maître Tartuffe », répètera volontiers Julien Sorel. De bonne heure, il s'est trouvé sur la défensive, habitué à la haine, n'ayant jamais connu la douceur d'être aimé. Lui vraiment, il sera toujours l'être rebelle dont parlait, dans Armance, Mme de Bonnivet; son âme est aussi sèche qu'est ardente son imagination. Supérieur à son milieu social, persuadé surtout que le destin lui réserve autre chose, il s'est senti dévoré d'ambition avant que cette ambition pût avoir un objet : la gloire, la fortune, le plaisir, le pouvoir, — il ne sait encore, mais il est prêt déjà, quand il aura choisi, à sacrifier tout à ses désirs.

Dès son entrée en scène, dans la scierie mécanique du père Sorel, nous le voyons silencieux, hanté de rêves, passionné de lecture, un livre à la main. Et ce livre, son livre de chevet, c'est le Mémorial de Sainte-Hélène.

Non pas par esprit cocardier, comme tant de romantiques. Sous l'Empire, Stendhal n'était pas des fervents de Napoléon. Il a même détesté le tyran de fer et, s'il fait amende honorable, c'est surtout par haine de la Restauration, et parce que ces souvenirs sont une des armes du parti libéral. Le culte Napoléonien, chez lui, ne sera jamais cette adoration fanatique dont l'imagerie populaire et les bibelots de toute sorte nous apportent, entre 1820

et 1830, tant de témoignages émouvants et saugrenus. A. cet égard, il est loin même de Béranger. Mais on peut admirer sans aimer (et réciproquement, bien entendu). Napoléon lui apparaît surtout une manière de symbole : l'homme parti de rien qui s'est soumis le monde, le maître admirable d'énergie.,

Les temps, il est vrai, sont changés; l'énergie, après 1815, doit se proposer d'autres objets ; il ne s'agit plus de grandes chevauchées, de courses à travers l'Europe; la gloire militaire dépouillée de son prestige, la lutte politique passe au premier plan. C'est comme une fermentation, une impatience universelle. Les espérances des ultras ont repris corps. Le clergé s'efforce de reconquérir l'influence et la situation que la Révolution lui a fait perdre. Vous savez les intrigues de la Congrégation et l'insistance avec laquelle Stendhal s'obstine à les signaler. Toutes les ambitions sont permises aux jeunes gens armés d'une volonté ferme et qui savent trouver leur voie. \

Stendhal — et Julien Sorel — connaissent l'exemple de ce duc de Rohan à qui est adressée la trente-deuxième Méditation de Lamartine et qui figure dans, le Rouge, sous le nom de l'évêque d'Agde. Quand Lamartine l'avait connu, en 1819, c'était encore un des plus brillants officiers des mous-quetaires rouges, « envié pour l'élégance de sa personne, pour l'éclat de ses uniformes, pour la beauté de ses chevaux, pour la magnificence de ses palais ». Deux mois plus tard, il abandonnait l'armée pour la prêtrise sans rien sacrifier d'ailleurs de son luxe et de ses habitudes de grand seigneur et, en quelques années,

on le voyait archevêque et cardinal. L'exemple est encourageant.

Celui-ci sans doute a pour lui sa naissance et sa fortune; mais ces avantages, si précieux qu'ils soient, ne sont pas indispensables à une ascension rapide dans la hiérarchie ecclésiastique. C'est peut-être, à cette date, la seule carrière où les enfants du peuple eux-mêmes puissent aspirer à la grandeur et il y a là de quoi faire rêver un Julien Sorel.

Vous voyez le problème qui va se poser pour lui, et qui se pose pour tous les esprits d'élite de la même génération. Le Rouge et le Noir : on a pas mal épilogué sur ce titre mystérieux et, aujourd'hui encore, tout le monde n'est pas d'accord. Le plus simple n'est-il pas de s'en rapporter au témoignage de l'auteur? « Certain jour, rapporte E.-D. Forgues, un de nos amis s'avise de le questionner sur ce point. La réponse passe par nos mains et sous nos yeux : le Rouge signifie que, venu plus tôt, Julien eût été soldat; mais à l'époque où il vint, il fut forcé de prendre la soutane; de là le Noir. » De Stendhal lui-même, cette remarque : « Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie, le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir 100.000 francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de Napoléon. » Et de Julien Sorel en personne : « Hélas, vingt ans plus tôt j'aurais porté l'uniforme. Maintenant, il est vrai, avec cet habit noir, à quarante ans, on a 100.000 francs d'appointements et le cordon bleu. »

C'est sur des calculs pratiques que Julien Sorel, en toutes choses, a coutume de se déterminer. L'amour lui- même, - à ses yeux, est une occasion d'éprouver et d'affirmer sa puissance, un moyen de s'élever. N'entendez pas cela à la façon vulgaire du Paysan parvenu de Marivaux : un beau garçon faisant commerce de ses charmes. Mais rappelez-vous Rousseau chez Mme de Warens, — et que, pour lui aussi, ce fut la première étape.

Il n'est pas douteux qu'en nous racontant l'arrivée de\* Julien chez M. de Rénal, Stendhal se soit souvenu des Confessions :

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rénal sortait par la porte- fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut, près de la porte d'entrée, la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le Maire. Elle eut pitié de cette .pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui, évidemment, n'osait pas lever la. main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit, quand une voix douce dit tout près de son oreille :

— Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rénal avait répété sa question.

— Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant lui parler d'un air doux. Mme d'e Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan.

Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaité folle d'une jeune fille; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants.

— Quoi, monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

— Oui, madame, dit-il timidement.

Rien, jusqu'ici, n'a troublé l'âme paisible de Mme de Rênal. Elle a vécu son existence monotone sans rêves et sans désirs, son horizon limité à ses occupations journalières, au soin de son jardin et de ses fleurs. Point de coquetterie, aucun sentiment profond, à part son grand amour pour ses enfants. Pour son mari, une affection tranquille qui n'a rien de passionné... Soupçonne-t-elle que l'on puisse aimer d'une autre façon ? Parmi les notables de Verrières, M. de Rênal est le moins ennuyeux peut-être; elle accepte ses façons autoritaires, sans révolte, à la fois par devoir, par indolence, par timidité, et par horreur du bruit.

En somme, de quoi passer ses jours sans trop de joie, et sans grande peine, dans l'atmosphère engourdie de la petite ville. Mais vienne l'orage, sur quel appui pourra- t-elle compter? Et l'orage menace. Rien encore de très sensible. Mais, dès ce premier entretien, quelque chose d'inaccoutumé, de plus vif apparaît chez la jeune femme; plus de gaieté, plus d'abandon que n'en connaissaient chez elle ses relations banales. La conversation se poursuit sur un ton de familiarité souriante :

— N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons ?

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. La figure de M™\* de Rénal était près de la sienne, il sentit le parfum de\*

vêtements d'été d'une femme, chose si étonnante pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement et dit avec un soupir, et d'une voix défaillante :

— Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout à fait dissipée, que Mme de Rênal fut frappée de l'extrême -beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits et son air d'embarras ne semblèrent point ridicules à une femme extrêmement timide elle-même. L'air mâle que l'on trouve communément nécessaire à la beauté d'un homme lui eût fait peur.

— Quel âge avez-vous, monsieur ? dit-elle à Julien.

— Bientôt dix-neuf ans.

— Mon fils aîné a onze ans, reprit M"' de Rênal tout à fait rassurée, ■ce sera presque un camarade pour vous, vous lui parlerez raison. Une fois, son père a voulu le battre; l'enfant a été malade pendant toute une semaine, et cependant c'était un bien petit coup.

On dirait le début d'une idylle bourgeoise et sans danger... Jacqueline et Fortunio. Mais cette réflexion de Julien, où déjà se devine le révolté, l'être de proie :

Quelle différence avec moi, pensa Julien. Hier encore, mon père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux !

Et vous devinez surtout les sentiments qui naissent en elle : la surprise de trouver un être aimable quand elle attendait un précepteur selon le modèle classique de l'abbé Raillanne, — la joie de la mère à la pensée que ses enfants, au lieu d'un tyran, auront pour éducateur un camarade plus sage et plus instruit, — une sympathie, toute naturelle aussi, pour le nouveau venu : ces beaux yeux, ingénus et brillants, ce mélange de gravité et de candeur...

Par instants cependant, à certaines réponses, à certains regards, un peu d'inquiétude, mêlée de curiosité (je ne dis pas encore de coquetterie), l'impression fugitive qu'il y

a chez ce garçon quelque chose de mystérieux, un coin secret qu'il garde jalousement, — le désir enfin de gagner- sa confiance, de mieux le connaître, de le consoler peut- être et de le protéger... Mais comment l'idée lui viendrait-elle que tout cela puisse devenir de l'amour ? Plus; avertie, elle devinerait le péril; son honnêteté même la laisse désarmée. Rien de plus dangereux qu'une vertu trop sûre d'elle-même et que l'ignorance du mal.

En associant à ses pensées les plus intimes ce petit. précepteur, en s'intéressant à lui comme il s'intéresse à ce qu'elle chérit le plus au monde, fait-elle autre chose que remplir son devoir de mère ? Et n'est-il pas lui-même presque un enfant, un enfant à qui la vie fut cruelle ? Dans l'intérêt qu'elle lui porte il y a quelque chose de maternel... On songerait encore à Mme de Warens, — n'était sa vulgarité débordante.

Mme de Rênal ne ressemble pas. à cette amoureuse épaisse, faite pour la joie des valets de ferme. Elle s'apparente à cette admirable galerie des femmes abandonnées, ou trompées, ou déçues que va faire vivre le génie de Balzac : la Femme de 30 ans, l'héroïne de la Grena- dière, lady Brandon, Mrae de Bauséant, Mme de Mortsauf.... Mais, il n'y a rien ici de ce fatras pseudo-lyrique qui' encombre si fâcheusement le Lys dans la vallée. D'ailleurs, il faut se rappeler les dates, — et que Stendhal ouvre la série.

Et sans doute a-t-il présente à la pensée, Mme de Tour- vel la présidente des Liaisons dangereuses : je vous ai dit son admiration pour le roman de Laclos. Mais quelle distance de l'une à l'autre ! Cet enfant n'est encore ni Val--

mont, ni Lovelace. Ce n'est plus ici une dévote entre les mains d'un séducteur professionnel. D'elle-même, elle s'est prise à un piège que personne n'avait tendu. Elle est la victime d'une sorte de' fatalité, — d'une fatalité qui n'a rien d'exceptionnel et de théâtral, une fatalité bourgeoise dont beaucoup d'autres s'accommoderaient et, chaque jour, se serre davantage le réseau où elle se débat, vainement.

Stendhal suit avec une précision minutieuse les progrès de cette passion, cette hantise perpétuelle qui a banni le calme d'autrefois, ces abandons, ces reprises, cette angoisse sans répit — et ces remords. Avant même qu'elle soit vraiment coupable, ils ont réveillé en elle la ferveur religieuse de son enfance depuis longtemps apaisée; son imagination s'exalte; il suffira d'une maladie de son plus jeune fils pour qu'elle se voie l'objet de la vengeance divine et qu'elle soit sur le point d'avouer son crime, en un irrésistible besoin d'expiation :

— Fuyez-moi, dit-elle un jour à Julien; au nom de Dieu, quittez. cette maison : c'est votre présence ici qui tue mon fils.

Dieu me punit, ajouta-t-elle à voix basse, il est juste; j'adore son équité; mon crime est affreux, et je vivais sans remords ! C'était le- premier signe de l'abandon de Dieu : je dois être punie doublement.

Julien fut profondément touché. Il ne pouvait voir là ni hypocrisie ni exagération. Elle croit tuer son fils en m'aimant, et cependant la malheureuse m'aime plus que son fils. Voilà, je n'en puis douter, le remords qui la tue; voilà de la grandeur dans les sentiments...

Une nuit, l'enfant fut au plus mal. Vers les deux heures du matin, M. de Rénal vint le voir. L'enfant, dévoré par la fièvre, était fort rouge et ne put reconnaître son père. Tout à coup, Mme de Rénal se jeta aux pieds de son mari : Julien vit qu'elle allait tout dire et se perdre à jamais.

Par bonheur, ce mouvement singulier importuna M. de Rênal.

— Adieu ! adieu ! dit-il en s'en allant.

—■ Non, écoute-moi, s'écria sa femlme à genoux devant lui, et cher-

chant à le retenir. Apprends toute la vérité. C'est moi qui tue mon fils. Je lui ai donné la vie et je la lui reprends. Le ciel me punit; aux yeux de Dieu, je suis coupable de meurtre. Il faut que je me perde et m'humilie moi-même; peut-être ce sacrifice apaisera le Seigneur.

Si M. de Rênal eût été un homme d'imagination, il savait tout. — Idées romanesques, s'écria-t-il en éloignant sa femme qui cherchait à embrasser ses genoux. Idées romanesques que tout cela ! Julien, faites appeler le médecin à la pointe du jour.

Et il retourna se coucher. Mme de Rênal tomba à genoux, à demi évanouie, en repoussant avec un mouvement convulsif Julien qui voulait la secourir.

Une âme ardente et tourmentée s'est révélée en cette femme paisible. La faute commise, elle se jettera dans l'amour avec la même frénésie désespérée, dans un oubli total d'elle-même, comme si c'était désormais sa seule raison de vivre. Et l'on peut prévoir l'acte de folie qui amènera le dénouement.

Certes, le procès de Grenoble, la figure effacée de Mme Michoud ne donnaient à Stendhal rien de tout cela. Mme de Rênal, Julien Sorel : les deux caractères se déterminent. Auprès de la jeune femme, ce troublant ingénu fait l'apprentissage de la vie et prend conscience de lui- même. En éveillant sa sensibilité, cet émoi, cette tendresse qui l'environne lui révèlent aussi son pouvoir. Dès lors, tout s'enchaîne logiquement : éducation sentimentale, formation de la volonté.

Chapitre par chapitre, avec plus de précision encore que dans Armance, le roman nous offre une illustration vivante du livre de l'Amour. Il ne manque aucune pièce de son mécanisme idéologique, aucune des étapes dont il a fixé la série. Au Chapitre VI, la rencontre, les premières émotions, étonnement, admiration, vagues espoirs1; au

Chapitre VII, la première cristallisation, toute ardeur et joie ; au Chapitre VIII, le doute et la seconde cristallisation, celle de l'inquiétude, de la jalousie... On pourrait suivre tout cela en un commentaire presque littéral.

En cette aventure, se dessinent tous les traits de ce caractère d'une si nouvelle complexité : une sensibilité nerveuse très vive et une sécheresse précise, des élans de sincérité jaillissante et une parfaite maîtrise de soi, de la timidité et de l'orgueil, et le souci constant de ce qu'il appelle le devoir.

Car, pour lui aussi, le devoir est tout, mais le devoir conçu suivant l'éthique du Beylisme : le culte de la personnalité, l'énergie dans la route qu'on s'est tracée, par dessus tous les obstacles (je ne parle pas seulement des obstacles extérieurs).

Julien n'a pas l'ironie souriante et encore moins la sensualité perverse ou le sadisme d'un séducteur de théâtre. Nous sommes loin aussi des, effusions romantiques et plus encore de l'amour poudré, fardé du XVIIIe siècle. L'amour, ici, est chose grave et sérieuse. Il n'a pas pour fin suprême le plaisir brutal, ni cet état d'extase langoureuse où le moi semble se dissoudre. Il fait appel, au contraire, à ses forces intimes et profondes. Il l'exalte, dans l'ardeur d'une lutte où l'intelligence s'assure, où s'affermit la volonté. Il ne rêve que domination. L'amour c'est, au sens large du mot, l'égoïsme triomphant.

Le Don Juanisme de Julien est encore d'un apprenti, mais d'un apprenti vraiment appliqué à la besogne et méthodique. Il voit clair, et se juge, et travaille à se

contraindre, à réduire en lui ce qu'il y reste encore de timidité, ou de préjugés, ou de scrupules.

Défiant de ses impulsions spontanées, il s'est soumis à une discipline rigoureuse. D'avance, il étudie sa tactique,, fixe ses paroles, ses attitudes et ses gestes et — les plans dressés —, il n'en bougera plus. Eût-il envie de renoncer, il sait le moyen de se couper toute retraite.

On peut sourire de cette sûreté de méthode, en des matières qui d'ordinaire en comportent moins. Mais écoutez ce que nous raconte un des biographes de Stendhal.. Il s'agit de Menta, de Mme Clémentine Curial, une des femmes qu'il a le plus aimées et par qui il a le plus souffert, dans les années exactement qui précèdent le Rouge et le Noir. « Beyle la connaissait de longue date. Il hésitait toujours. Il résolut, en 1824, de l'attaquer. Un jour qu'il se promenait avec elle dans un parc : Je ne suis qu'un lâche, se dit-il, si je ne me déclare pas lorsque nous serons arrivés à tel arbre de l'avenue et, quand il fut près de l'arbre, il se déclara. » Pour en finir avec l'incertitude et ses tâtonnements, il s'agit de se fixer un point précis, auquel la réflexion s'arrête et où commence l'action. Or voici Julien Sorel, un soir, dans le jardin :

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment décisif, fit battre le cœur de Julien d'une façon singulière. La nuit vint. Il observa, avec une joie qui lui ôta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel chargé de gros nuages, promenés par un vent très chaud, semblait annoncer une tempête...

On s'assit enfin, Mme de Rênal à côté de Julien, et Mme Derville près de son amie. Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait.

Serai-je aussi tremblant et malheureux. au premier duel qui me viendra ? se dit Julien, car il avait trop de méfiance et de lui et des. autres, pour ne pas voir l'état de son âme.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent semblé préférables. Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à Mme de Rênal quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le jardin ! La violence que Julien était obligé de se faire était trop forte pour que sa voix ne fût pas profondément altérée; bientôt la voix de Mme de Rênal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aperçut point. L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop pénible, pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même. Neuf heures trois quart venaient de sonner à l'horloge du château, sans qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit : Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle.

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine, et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il .étendit la main et prit celle de Mme de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait; il la serrait avec une force convulsive; on fit un dernier -effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.

Et tandis que Mme de Rênal reste bouleversée, chez lui, une seule idée, un mouvement non pas de joie, non pas même de triomphe (le mot comporterait un certain enthousiasme) — c'est plutôt une satisfaction réfléchie et -froide, le contentement de soi, une impression d'orgueil satisfait :

Le lendemain on le réveilla à cinq heures; et, ce qui eût été cruel pour Mme de Rênal, si elle l'eût su, à peine lui donna-t-il une pensée. Il avait fait son devoir, et un devoir héroïque.

Evidemment, l'héroïsme nous apparaît d'ordinaire sous -un autre aspect.

Vous m'excuserez de ne pas suivre tous les épisodes de

l'intrigue, la chute fatale de la malheureuse, les lettres- anonymes et la dénonciation d'une femme de chambre, la grande colère de M. de Rênal, colère tempérée cependant par la peur d'un scandale, dangereux pour ses ambitions- politiques. Stendhal nous présente toutes les tribulations de ce pauvre diable, solennel et désemparé, dans un de ces. monologues intérieurs où triomphe sa virtuosité psychologique.

Sous ce crâne où deux ou trois idées, faisaient bon ménage, suffisant à sa consommation intellectuelle, dans cette cervelle bien équilibrée, équilibrée comme une balance dont les plateaux ne portent rien, un tumulte soudain, une ruée d'impressions, de sentiments, de pensées contradictoires. Et dans cet afflux inaccoutumé, il est submergé, il barbotte, il se noie. Si encore il pouvait consulter sa femme !... Instinctivement, il s'est levé; mais non, c'est impossible, et il se rassied.

De la colère d'abord, une colère furieuse, mais aussi de l'inquiétude en ce qui concerne son avenir (son avenir- électoral), l'angoisse d'un changement dans sa vie, ses habitudès bouleversées, le souci de l'opinion, l'orgueil blessé — non pas l'orgueil au sens élevé du mot, l'orgueil sous sa forme vulgaire, la vanité mondaine. Un seul sentiment fait défaut, celui qui pourrait nous émouvoir, une douleur- profonde, humaine.

Il s'interroge. Que faire, à quoi s'arrêter ? Quelle solution ? La vengeance ? Le meurtre ?

Depuis l'instant qu'il avait ouvert la lettre anonyme, l'existence de- M. de Rênal avait été affreuse. Il n'avait pas été aussi agité depuis un. duel qu'il avait failli avoir en 1816 et, pour lui rendre justice, alors.

la perspective de recevoir une balle l'avait rendu moins malheureux. Il examinait la lettre dans tous les sens : N'est-ce pas là une écriture de femme ? se disait-il. En ce cas, quelle femme l'a écrite ? Il passait en revue toutes celles qu'il connaissait à Verrières, sans pouvoir fixer ses soupçons. Un homme aurait-il dicté cette lettre ? Quel est cet homme ? Ici pareille incertitude; il était jalousé et sans doute haï de la plupart de ceux qu'il connaissait. Il faut consulter ma femme, se dit-il par habitude, en se levant du fauteuil où il était abimé.

A peine levé, — grand Dieu ! dit-il en se frappant la tête, c'est d'elle surtout qu'il faut que je me méfie; elle est mon ennemie en ce moment. Et, de colère, les larmes lui vinrent aux yeux...

Je suis accoutumé à Louise, se disait-il, elle sait toutes mes affaires; je serais libre de me marier demain que je ne trouverais pas à la remplacer. Alors, il se complaisait dans l'idée que sa femme était innocente; cette façon de voir ne le mettait pas dans la nécessité de montrer du caractère, et l'arrangeait bien mieux; combien de femmes calomniées n'a-t-on pas vues !

Mais quoi ! s'écriait-il tout à coup, en marchant d'un pas convulsif, souffrirai-je comme si j'étais un homme de rien, un va-nu-pieds, qu'elle se moque de moi avec son amant ! Faudra-t-il que tout Verrières fasse des gorges-chaudes sur ma débonnaireté ?...

Grâce au ciel, disait M. de Rênal dans d'autres moments, je n'ai point de fille, et la façon dont je vais punir la mère ne nuira point à l'établissement de mes enfants; je puis surprendre ce petit paysan avec ma femme et les tuer tous les deux; dans ce cas, le tragique de l'aventure en ôtera peut-être le ridicule. Cette idée lui sourit; il la suivit dans tous ses détails. Le Code pénal est pour moi et, quoi qu'il arrive, notre congrégation et mes amis du jury me sauveront...

Il n'est pas sanguinaire et personne ne sera tué. Mais dans certaines circonstances, il est des solutions radicales qu'il convient d'envisager, pour le principe, même si, d'avance, elles sont écartées.

Il pourrait aussi rouer de coups le séducteur, chasser sa femme... Encore du scandale !... Et puis il y a d'autres raisons. Mme de Rênal a, comme on dit, des espérances auxquelles il lui plaisait de s'associer, une vieille tante très riche... Tout perdre en même temps !

Si je ne tue pas ma femme, et que je la chasse avec ignominie, elle a sa tante à Besançon, qui lui donnera de la main à la main toute sa fortune. Ma femme ira vivre à Paris avec Julien; on le saura à Verrières, et je serai encore pris pour dupe. Cet homme malheureux s'aperçut alors à la pâleur de sa lampe que le jour commençait à paraître. Il alla chercher un peu d'air frais au jardin. En ce moment, il était presque résolu à ne point faire d'éclat, par cette idée surtout qu'un éclat comblerait de joie ses bons amis de Verrières.

La promenade au jardin le calma un peu. Non, s'écria-t-il, je ne me priverai point de ma femme, elle m'est trop utile. Il se figura avec horreur ce que serait sa maison sans sa femme; il n'avait pour toute parente que la marquise de R..., vieille, imbécile et méchante.

Une idée d'un grand sens lui apparut, mais l'exécution demandait une force de caractère bien supérieure au peu que le pauvre homme en avait. Si je garde ma femme, se dit-il, je me connais, un jour, dans un moment où elle m'impatientera, je lui reprocherai sa faute. Elle est fière, nous nous brouillerons, et tout cela arrivera avant qu'elle n'ait hérité de sa tante. Alors, comme on se moquera de moi ! Ma femme aime ses enfants, tout finira par leur revenir. Mais moi, je serai la fable de Verrières. Quoi, diront-ils, il n'a pas su même se venger de sa femme ! Ne vaudrait-il pas mieux m'en tenir aux soupçons et ne rien vérifier ? Alors je me lie les mains, je ne puis par la suite lui rien reprocher...

Et ce regret encore, où il se peint tout entier, dans son égoïsme ingénu :

Dieux que ma femme n'est-elle morte ! Alors je serais inattaquable au ridicule. Que ne suis-je veuf ! J'irais passer six mois à Paris dans les meilleures sociétés !...

Evidemment ! mais elle vit. En somme, un seul parti est possible. Renvoyer Julien sous un prétexte quelconque (un autre poste à lui offrir, un congé, ses études théologiques à poursuivre) et ne plus y penser.

Muni de chaudes recommandations, Julien va partir pour le séminaire de Besançon. C'est là, et c'est à Paris ensuite que nous le retrouverons, riche de sa première

expérience, plus assuré, plus maître de lui, plus déterminé encore.

Après la silhouette douloureuse de Mme de Rênal, se dressera la figure, plus puissamment originale, de l'orgueilleuse Mathilde de La Mole. Nous verrons le cadre .s'élargir, l'action devenir plus rapide et plus passionnée pour aboutir au drame brutal. Mais dans cette première partie, déjà, se dessine la physionomie de l'œuvre. Et je ne dis certes pas. que notre sympathie aille facilement à Julien Sorel, ni que le roman dont il est le héros puisse avoir l'aisance souveraine, la richesse débordante, la puissance de vie des grandes fresques de Balzac. On en voit du moins l'originalité vigoureuse — et la place unique ..qu'il occupe, dans l'histoire du roman français.

VII

Le Rouge et le Noir.

Julien Sorel et Mlle de la Mole

Nous avons laissé Julien Sorel au moment où il quitte Verrières pour entrer au Séminaire de Besançon. Dans quels sentiments s'éloigne-t-il de Mme de Rênal ?... Nous le connaissons assez pour n'avoir aucun doute à cet égard, et Stendhal se contente d'une phrase très brève : « Il était fort ému; mais à une lieue de Verrières, où il laissait tant d'amour, il ne songea plus qu'au bonheur de voir une capitale, une grande ville de guerre comme Besançon... » Il a trop le souci du présent et de l'avenir pour vivre dans le passé.

Je ne dirai pas tous les détails de son arrivée, son entrée dans un café de la ville, son ahurissement devant ces splendeurs inconnues pour lui, ces glaces, ces lumières, ces dorures, son admiration pour la jeune femme qui trône, majestueuse et débonnaire, derrière le comptoir,

entre les piles de soucoupes et les flacons alignés, multicolores. Ici encore, sa figure avenante, son air timide et ses grands yeux produisent leur effet; ils inspirent un intérêt immédiat à Mlle Amanda Binet (c'est le nom gracieux de l'idole limonadière). La conversation s'engage, embarrassée d'abord, mais elle sait le moyen de rassurer et de provoquer les confidences :

Je m'appelle Julien Sorel, dit le jeune homme; je n'ai ni parents, ni connaissance à Besançon.

— Ah ! je comprends, dit-elle avec joie, vous venez pour l'Ecole de droit ?

— Hélas ! non, répondit Julien; on m'envoie au séminaire.

Le découragement le plus complet éteignit les traits d'Amanda; eue appela un garçon : elle avait du courage maintenant. Le garçon versa du café à Julien sans le regarder.

Amanda recevait de l'argent au comptoir; Julien était fler d'avoir osé parler : on se disputa à l'un des billards. Les cris et les démentis des joueurs, retentissant dans cette salle immense, faisaient un tapage qui étonnait Julien. Amanda était rêveuse et baissait les yeux.

- Si vous voulez, mademoiselle, lui dit-il tout à coup avec assurance, je dirai que je suis votre cousin ?

Ce petit air d'autorité plut à Amanda. Ce n'est pas un jeune homme de rien, pensa-t-elle. Elle lui dit fort vite, sans le regarder, car son œil était occupé à voir si quelqu'un s'approchait du comptoir :

— Moi, je suis de Genlis, près de Dijon; dites que vous êtes aussi de Genlis, et cousin de ma mère.

— Je n'y manquerai pas.

— Tous les jeudis, à cinq heures, en été, messieurs les séminaristes passent ici devant le café.

— Si vous pensez à moi quand je passerai, ayez un bouquet de violettes à la main.

Amanda le regarda d'un air étonné; ce regard changea le courage de Julien en témérité; cependant il rougit beaucoup en lui disant :

— Je sens que je vous aime de l'amour le plus violent.

Vous voyez qu'il n'a pas mis longtemps à s'enhardir. Une idylle s'ébauche. Il parle maintenant. Il lui récite des phrases de la Nouvelle Héloise. Le souvenir de Mme de

Rênal est déjà loin. Peu s'en faut qu'il ne cherche querelle à un habitué, protecteur de la belle, qui s'est permis de le dévisager sans bienveillance. Mais Amanda intervient encore :

Gardez-vous de regarder de travers ce monsieur. C'est mon beau- frère. — Que m'importe ? Il m'a regardé. — Voulez-vous me rendre malheureuse ?... Sortez à l'instant du café ou je ne vous aime plus. Et cependant je vous aime bien.

Tout cela nous est conté d'un ton alerte et vif. Singulière préparation, il est vrai, pour un aspirant séminariste, — et on ne peut dire qu'il soit attiré par une vocation irrésistible. Mais il y a des choses que Stendhal est incapable de concevoir; il faut s'y résigner.

Pour Julien Sorel, la prêtrise est une carrière, la seule (comme le métier des armes, à d'autres époques) où puissent se satisfaire ses ambitions d'enfant du peuple. Il entre au Séminaire comme un conscrit de l'Empire entrait à la caserne, avec l'espoir

De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne,

mais aussi avec quelles inquiétudes et quelle anxiété !

Et de fait, la caserne — pardon, le Séminaire — n'a rien d'engageant. De hautes murailles grises et nues, une petite porte surbaissée, munie d'un guichet, surmontée d'une croix de fer... Pour Julien, une impression sinistre et glaciale :

Il vit de loin la croix de fer doré sur la porte; il approcha lentement; ses jambes semblaient se dérober sous lui. Voilà donc cet enfer sur la terre, dont je ne pourrai sortir ! Enfin, il se décida à sonner. Au bout de dix minutes, un homme pâle, vêtu de noir, vint lui ouvrir. Julien le regarda et aussitôt baissa les yeux. Il trouva à ce portier

une physionomie singulière. La pupille saillante et verte de ses yeux s'arrondissait comme celle d'un chat; les contours immobiles de ses paupières annonçaient l'impossibilité de toute sympathie; ses lèvres minces se développaient en demi-cercle sur des dents qui avançaient. Cependant cette physionomie ne montrait pas le crime, mais plutôt cette insensibilité parfaite qui inspire bien plus de terreur à la jeunesse. Le seul sentiment que le regard rapide de Julien put deviner sur cette longue figure dévote fut un mépris profond pour tout ce dont on voudrait lui parler, et qui ne serait pas l'intérêt du ciel...

Ne croyez pas, dans cette première esquisse, ni dans celles qui suivront, à de simples caricatures, à des silhouettes outrancières dessinées au passage. Il prétend nous offrir une image complète et exacte du clergé de la Restauration; une image, bien entendu, qui n'aura rien de flatté, mais dont il est personnellement très satisfait. « Very well, le Séminaire », écrira-t-il plus tard, en se relisant, aux marges de son exemplaire.

Je vous ai déjà parlé de ses rancunes anticléricales, de sa haine inexpiable pour l'abbé Raillanne. Cette haine a survécu à celui qui en fut l'objet; le clergé tout entier en subit le contrecoup. Un seul prêtre, je crois, a trouvé entièrement grâce à ses yeux, l'aimable abbé Chélan, un modèle de simplicité, de vertu et de charité chrétienne. Stendhal qui l'a connu jadis, simple curé de campagne, dans un village proche de Claix, l'a transporté dans le Rouge et le Noir en lui conservant son véritable nom. Celui-ci mérite toutes les sympathies... Aussi l'a-t-il voulu suspect aux ultras, victime de l'intolérance et de l'hypocrisie religieuses. C'est exactement le cas de l'abbé Frallçois Birotteau, dans le Curé de Tours de Balzac, et peut- être n'est-il pas sans intérêt de rappeler que le Curé de Tours est d'un an environ postérieur.

A part cette exception, il s'én tient à une vision plutôt déplaisante. Il ne peut concevoir un prêtre que sous les traits de celui qu'il appelle « le noir coquin », d'aspect rebutant, comme un traître de mélodrame, le visage dur et fermé.

Et si, dans les hauts degrés de la hiérarchie, il rencontre de grands seigneurs de tenue élégante et d'abord séduisant, il leur en veut davantage de ne pas répondre à ses préjugés. Rappelez-vous, dans cet épisode du premier volume, Un roi à Verrières, l'évêque d'Agde essayant sa mître comme une jolie femme essaierait une coiffure nouvelle — et, seul devant une glace, s'exerçant à distribuer à des fidèles imaginaires de nobles et harmonieuses bénédictions.

L'abbé Pirard qui va conduire les études ecclésiastiques de Julien et auprès de qui on l'introduit tout d'abord est très éloigné de cette élégance mondaine. Comme aspect physique, le directeur du Séminaire n'a rien à envier à son portier. Encore une apparition redoutable ! Ces deux émotions successives, c'est trop pour la sensibilité de Julien qui s'évanouira sous ses yeux :

Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut une journée, le portier à figure sinistre reparut sur le pas d'une porte à l'autre extrémité de la chambre et, sans daigner parler, lui fit signe d'avancer. Il entra dans une pièce encore plus grande que la première et fort mal éclairée. Les murs aussi étaient blanchis; mais il n'y avait pas de meubles. Seulement, dans un coin, près de la porte, Julien vit en passant un lit de bois blanc, deux chaises de paille et un petit fauteuil en planches de sapin sans coussin. A l'autre extrémité de la chambre, près d'une petite fenêtre à vitres jaunies garnie de vases de fleurs tenus salement, il aperçut un homme assis devant une table et couvert d'une soutane délabrée; il avait l'air en colère et prenait l'un après l'autre une foule de petits carrés de papier qu'il rangeait sur sa table,

après y avoir écrit quelques mots. Il ne s'apercevait pas de la présence de Julien. Celui-ci était immobile, debout vers le milieu de la chambre, là où l'avait laissé le portier, qui était ressorti en fermant la. porte.

Dix minutes se passèrent ainsi; l'homme mal vêtu écrivait toujours. L'émotion et la terreur de Julien étaient telles qu'il lui semblait être sur le point de tomber...

L'homme qui écrivait leva la tête; Julien ne s'en aperçut qu'au bout d'un moment et même, après l'avoir vu, il restait encore immobile, comme frappé de mort par le regard terrible dont il était l'objet. Les yeux troublés de Julien distinguaient à peine une figure longue et toute couverte de taches rouges, excepté sur le front, qui laissait voir une pâleur mortelle. Entre ces joues rouges et ce front blanc, brillaient deux petits yeux noirs faits pour effrayer le plus brave. Le vaste contour de ce front était marqué par des cheveux épais, plats et d'un noir de jais.

— Voulez-vous approcher, oui ou non ? dit enfin cet homme avec impatience.

Julien s'avança d'un pas mal assuré, et enfin, prêt à tomber et pâle comme de sa vie il ne l'avait été, il s'arrêta à trois pas de la petite table de bois blanc couverte de carrés de papier.

— Plus près, dit l'homme.

Julien s'avança encore en étendant la main, comme cherchant à s'appuyer sur quelque chose.

— Votre nom ?

— Julien Sorel.

— Vous avez bien tardé, lui dit-on, en attachant de nouveau sur lui un œil terrible.

Julien ne put supporter ce regard; étendant la main comme pour se soutenir, il tomba tout de son long sur le plancher...

Au reste, Stendhal n'a pas le moins du monde l'intention de nous rendre haïssable ce terrible directeur. Nous, le verrons au contraire digne de respect, le seul qui, dans la maison confiée à ses soins, représente une haute personnalité morale : une austérité sincère (plus dur pour lui-même que pour autrui), un désintéressement absolu, un esprit lucide, une volonté ferme, toutes les vertus chrétiennes — sauf la douceur.

Quelques minutes d'entretien lui ont suffi pour juger

la valeur intellectuelle de Julien, ses connaissances, pour sentir aussi sa faiblesse. Les conseils qu'il lui prodigue, aussi bienveillants que le permet sa nature, témoignent de sa clairvoyance et même d'une certaine sympathie :

Voilà un esprit hardi et sain, se disait-il, mais corpus debile (le corps est faible).

— Tombez-vous souvent ainsi ? dit-il à Julien en français et lui montrant du doigt le plancher.

— C'est la première fois de ma vie, la figure du portier m'avait glacé, ajouta Julien en rougissant comme un enfant.

L'abbé Pirard sourit presque.

— Voilà l'effet des vaines pompes du monde; vous êtes accoutumé apparemment à des visages riants, véritables théâtres de mensonge. La vérité est austère, monsieur. Mais notre tâche ici-bas n'est-elle pas austère aussi ? Il faudra veiller à ce que votre conscience se tienne en garde contre cette faiblesse : Trop de sensibilité aux vaines grâces de l'extérieur...

Cette austérité inflexible, ce jansénisme moral ont déjà soulevé contre lui des rancunes ou des inquiétudes de toute sorte. De jour en jour, sa situation devient plus difficile. Les rivalités s'exaspèrent en vase clos. La congrégation a dépêché à Besançon des émissaires de confiance : le sous-directeur l'abbé Castanède, l'évêque lui-même et son grand vicaire l'abbé de Frilair. Ce n'est pas une guerre déclarée, mais une lutte sournoise; de petites tracasseries sans cesse renouvelées ; une atmosphère vraiment irrespirable. On le surveille de près. Bientôt, il se résignera à céder la place.

Julien, de son côté, ne peut s'habituer à cette vie monotone. Parmi ses camarades, quelques croyants sincères, vers qui ne le porte aucune affinité. Tout le reste, un troupeau d'êtres grossiers et vulgaires, des fils de paysans qui « aiment mieux gagner leur pain en répétant des mots

latins qu'en piochant la terre ». Aucun élan, aucune ardeur de foi, aucune curiosité d'esprit, aucune trace de personnalité. Et cette satisfaction béate qui, pour lui, est pire que tout : « Julien ne lisait jamais dans leur œil morne que le besoin physique satisfait après le dîner, et le plaisir physique attendu avant le repas... » Quand l'abbé Pi- rard, quittant lui-même son poste, obtiendra pour lui un emploi de secrétaire à Paris, auprès du marquis de la Mole, il lui semblera fuir le domaine de la mort.

En abordant cette seconde partie, Stendhal revit des souvenirs personnels encore, — des souvenirs qui datent de loin. Il se revoit, trente ans plus tôt, débarquant à Paris, chez le comte Daru, troublé à son aspect, subissant l'épreuve de ses questions, obligé de faire montre de ses connaissances et, dès les premières pages qu'il est appelé à copier, commettant cette faute impardonnable : cela écrit avec deux 1... Exactement l'histoire de Julien Sorel.

Lui aussi passe par les mêmes émotions et, n'était la présence de l'abbé Pirard qui s'est institué son guide et son conseiller, peut-être prendrait-il la fuite.

C'est que l'hôtel de la Mole est tout autre chose que le salon bourgeois des Daru et ses réceptions solennelles dépassent de loin les réunions familières qui, dans Armance, se tenaient chez Mme de Bonnivet. Il ne s'agit plus de médiocres intrigues de petites villes, ou de simples conversations mondaines. On discute ici des plus hauts intérêts de la monarchie et de la religion.

Petit homme maigre à perruque blonde, le marquis est dans un perpétuel état d'agitation. De pauvre cervelle, il s'est mis en tête qu'il avait l'étoffe d'un homme d'Etat, qu'il lui appartenait de ramener la France dans la voie des saines traditions. Sa fortune aidant, et le prestige de son nom, son hôtel est devenu un des centres d'attraction de l'opposition légitimiste et cléricale.

C'est à la faveur d'une grande soirée que Julien Sorel, vêtu de noir comme il convient à son emploi, mais sans rien dans sa tenue qui rappelle le séminaire, découvre ce monde nouveau pour lui. Déjà l'abbé Pirard lui en a révélé les caractères essentiels : la fierté d'abord, cette forme inférieure de l'orgueil, — la platitude devant les puissances établies et aussi devant les idées consacrées et les dogmes mondains —, et surtout l'ennui, l'ennui divinisé, « l'asphyxie morale » dit-il encore. Il n'est plus maintenant que de regarder et d'écouter; les conversations et les médisances vont leur train; nul ne s'inquiète de sa présence; toutes les variétés du monde des ultras défilent à ses yeux.

Sa première impression est assez complexe. Une impression de richesse, d'éclat extérieur (et il y a là de quoi éblouir un petit paysan, frais débarqué de son séminaire) ; mais aussi une impression de médiocrité intellectuelle et morale, d'uniformité surtout. Tous ces gens-là se ressemblent, établis sur quelques types identiques. Personne qui présente une trace d'originalité, un caractère individuel, — qui soit un être vivant de sa vie propre. De l'humanité construite en série.

Chez les plus âgés, quelque chose de hautain, de

gourmé, de bêtement solennel, une raideur qui voudrait. être majestueuse, le vide qui croit donner l'impression d& la profondeur.

Dans un coin du salon, sur un grand divan bleu, installés autour de Norbert de la Mole et de sa sœur, un groupe de jeunes gens, « les jeunes gens à moustaches ». dit Stendhal. Ici, sans doute, l'ennui pèse moins lourdement. Une certaine gaieté, des conversations plus vives, des rires qui fusent, des observations sans indulgence qui accueillent les arrivants.

De brillants cavaliers, des danseurs élégants, d'allure séduisante, braves à l'occasion. Mais, à les regarder de. près, à les juger comme les juge Mathilde de la Mole :

Ils sont braves, et voilà tout. Et encore, comment braves ? se disait-elle. En duel. Mais le duel n'est plus qu'une cérémonie. Tout en est su d'avance, même ce qu'on doit dire en tombant. Etendu sur le gazon et la main sur le cœur, il faut un pardon généreux pour l'adversaire et un mot pour une belle souvent imaginaire, ou bien qui va au bal le jour de votre mort de peur d'exciter les soupçons. On brave le danger à la tête d'un escadron tout brillant d'acier; mais le danger- solitaire, singulier, imprévu, vraiment laid !

Que vaut cette bravoure purement physique et théâtrale qui les abandonne devant une idée neuve, devant une vérité brutale ou inattendue ? De quel prix ce vernie mondain qui cache à peine leur néant? Quelques années, et on ne les distinguera plus des générations venues avant eux.

M. de Beauvoisis, modèle accompli de la correction banale, arbitre des élégances mondaines, répertoire vivant de toutes les idées convenables et reçues, bégayant un peur - depuis qu'il a connu un très haut personnage qui bégayait,

— le comte de Caylus qui sourit parfois mais ne rit jamais -et passe ses journées dans son écurie, le vicomte de Luz qui ne parle que de son oncle, parce que son oncle est en faveur auprès du roi, — le marquis de Croisenois qui prétend à la main de Mlle de la Mole et déploie en son honneur sa .bonne grâce compassée.

Quelques invités surtout excitent la verve railleuse de cette jeunesse : ceux qui, dépourvus d'ancêtres, sont accueillis pour leur fortune, pour leur situation personnelle et aussi parce qu'on peut être spirituel à leurs dépens : Un académicien des Inscriptions et belles-lettres qui « par hasard sait le latin », son neveu M. Tanbeau, un poète malade de la fièvre verte, le comte de Thaler, fils unique de ce fameux juif qui s'enrichit « en prêtant de l'argent aux rois pour faire la guerre aux peuples » (On reconnaît l'ancêtre de la puissante maison Rothschild, celui que l'on appelait le prêteur des rois), — le baron Bâton, de noblesse récente, « l'honnête M. Balland », Tartuffe d'honnêteté, l'intrigant M. Descoulis, spécialiste de la trahison sous toutes ses formes : « Combien de fois avez-vous trahi vos amis, mon cher Descoulis ? » lui crie le marquis de la Mole d'un bout de la table à l'autre.

Stendhal autrefois rêvait de devenir un grand auteur comique et étudiait le répertoire de la Comédie Française. Ne songe-t-il pas ici à la scène fameuse des portraits dans le Misanthrope, Julien tenant le rôle d'un Alceste plus jeune, moins explosif et plus maître de lui ?

En quelques heures, il a beaucoup appris. Mais Sten,dhal ne s'en tient plus, comme dans Armance, à quelques conversations de salon. Il veut faire agir ses marionnettes.

Ce tableau des mœurs parisiennes auquel il songe depuis des années, le moment est venu de le réaliser dans toute son ampleur. Deux choses, il est vrai, lui manqueront toujours pour y réussir pleinement : d'abord l'expérience personnelle, l'observation directe, prise sur le vif. Plus encore, l'objectivité. Personne n'en est plus dépourvu que cet intellectualiste passionné. Ce mondé tel qu'il l'offre à nos yeux, c'est le monde tel qu'il le rêve, simplifié à son usage, composé de tout ce qu'il méprise, avant même de le connaître ! \

Quelques traits lui suffisent, parfois singulièrement grossis : l'irrémédiable décomposition de l'aristocratie, les manœuvres du cléricalisme et de la congrégation. Celle-ci est partout présente, tantôt à l'avant-scène, tantôt à l'ar- rière-plan, tenant les fils de toutes les intrigues : un vaste réseau d'espionnage savamment organisé... On ne peut dire que Stendhal exagère son importance et ses ambitions. Pendant ces années de la Restauration, c'est le grand instrument de propagande politique et religieuse. Dressée contre le carbonarisme et contre toutes les idées nouvelles issues de la Révolution ayant à sa tête quelques- uns des plus grands noms de France, fortement centralisée, avec une série de comités particuliers et des affiliés dans toutes les villes, elle étend son pouvoir sur les administrations publiques et constitue une manière de gouvernement occulte qui reçoit de Rome ses suprêmes inspirations. Pour Stendhal, comme pour tout le parti libéral, c'est là le grand ennemi.

Encore faudrait-il préciser cette action. Stendhal n'y réussit guère. Quelques scènes, il est vrai, semblent serrées

de plus près : le chapitre des Bois du clergé, la réunion des conjurés à l'hôtel de la Mole; mais cette chronique, dans l'ensemble, est plus fantaisiste qu'on ne 1 a dit. Ce qui complique encore les choses, c'est qu'il ne se fait pas scrupule de brouiller les époques et de reporter aux dernières années de la Restauration certaines intrigues des ultras de 1817-1818. Je pense à cette note secrète que Julien Sorel est chargé de porter, à travers mille difficultés et complications cinématographiques, à un personnage plus secret encore.

Ici, la plupart des commentateurs ont été déroutés (ce qui n'est pas pour lui déplaire). Ils ont parcouru vainement correspondances, mémoires et journaux, pour les années où est située son intrigue, et n'ont rien découvert qui éclaire l'allusion. Pour la comprendre, il faut revenir de dix ans en arrière. En 1817, en effet, les ennemis d'extrême droite du ministère Richelieu-Decazes avaient songé à faire appel à l'étranger pour forcer la main au roi de France, sous la menace d'une occupation prolongés. Une Note secrète fut rédigée par Vitrolles sur la demande de Monsieur, portée à Londres par Jules de Polignac et transmise aux cabinets de Russie et d'Autriche. Tel est l'épisode, un peu oublié, que Stendhal fait revivre pour l'incorporer à son roman. Or il ne pouvait être question, en 1827, d'une pareille démarche.

Sans doute, un romancier peut se permettre des fantaisies de ce genre (le roman historique ne s'en prive pas). Mais si ce romancier, précisément, se pose en ennemi du roman historique, tel qu'on le pratique autour de lui, — et s'il prétend à la sûreté d'un historien...

Plus discutables, les éléments de documentation qu 'il emprunte à ses lectures favorites. Il est certain qu 'il attache trop de prix aux romans de Lamothe Langon et de Mortonval ou aux scènes historiques de Leclerc. Son imagination de romancier accepte sans contrôle les histoires ou les légendes qui traînent dans les journaux et les pamphlets de l'opposition libérale : les couvents pleins d'armes entassées en secret, les séminaristes exercés à tout autre chose qu'au ministère divin, dressés à une gymnastique guerrière, une armée noire prête à entrer en campagne... Il nous donne la leçon d'armes comme l'un des exercices courants à Besançon. Et il y croit. Sa correspondance nous parle (15 octobre 1825) de « 25.000 paysans sans instruction que, depuis six ans, on a métamorphosés en curés de campagne » et à qui l'on apprend surtout dans les séminaires à faire des armes. « Le fait est historique », ajoute-t-il.

Espionnage, complots et trahisons, il se plaît à tout cela. Il rêve de machinations ténébreuses, de policiers embusqués, de poignards brandis, de manteaux couleur muraille — beaucoup plus romantique souvent qu'il ne croit.

Par là encore, et malgré lui peut-être, il s'évade de ce roman-chronique dont il a donné la formule, mais qu'il ne lui suffirait pas de réaliser, dans sa sécheresse objective. Il est le premier, d'ailleurs, à en convenir. « La politique, au milieu des intérêts d'imagination, écrit-il, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert. » Une phrase, sans doute, qui s'impose à lui, puisque nous la retrouvons suc-

cessivement, et à peu près textuelle, dans Armance, dans le Rouge et le Noir et dans la Chartreuse de Parme.

Mais il est temps de revenir au roman d'amour, à l'étude purement psychologique. C'est la partie la plus attachante du roman; c'est encore, pour nous, la partie vivante.

En Mathilde de la Mole, Julien Sorel va trouver une partenaire digne de lui. Cette figure qui s'affirme dès son entrée en scène et qui domine toute la seconde partie de l'œuvre est une des créations les plus originales et les plus caractéristiques de Stendhal. Mme de Rênal s'apparentait à toute une lignée d'héroïnes douloureuses. Mathilde se détache dans un orgueilleux isolement : il serait vain de chercher dans notre littérature romanesque un point de comparaison.

Ici surtout, le procès de Grenoble ne donnait à Stendhal aucune indication. Volontairement (et la moindre .délicatesse imposait cette discrétion), la Cour d'assises ^vait laissé dans l'ombre la seconde victime d'A. Berthet, une jeune fille celle-ci, Mlle de Cordon.

Je ne crois pas davantage qu'il faille chercher la moindre ressemblance entre Mathilde et l'une quelconque des femmes que Stendhal a pu aimer ou connaître. Lui-même, il est vrai, a orienté dans ce sens notre curiosité : « En écrivant cette fin [le dénouement de son livre], j'avais devant les yeux le caractère de Méry, jolie fille que j'adore... » Mais cette Méry n'est que sa maîtresse du

moment, une jeune personne joyeuse et facile, sans aucune complication psychologique. Tout récemment enfin, on a découvert une source nouvelle, un scandale mondain que Stendhal a dû connaître, l'histoire d'une jeune fille d'excellente famille et qui venait de se faire enlever par Edouard Grasset, l'ami de Mérimée. Est-on en droit de conclure de cette analogie de situations, de cette ressemblance purement extérieure à une parenté des caractères ?

Stendhal n'avait pas besoin de chercher autour de lui des modèles. Mlle de la Mole est, dans toute la force du terme, une création. Physionomie un peu surprenante, au premier abord.

Pour la comprendre, il faut revenir aux idées favorites de Stendhal, celles qui dominent toute sa philosophie de la vie. Peut-être aussi n'est-il pas inutile de se rappeler cette tante Elisabeth, la sœur du docteur Gagnon, qui tient tant de place dans ses souvenirs d'enfance... Non pas qu'il y ait, socialement ou physiquement, le moindre rapport entre l'orgueilleuse Mathilde, telle qu'elle nous est présentée dans le salon de son père, entourée d'une foule brillante de soupirants, et cette personne d'âge canonique, grande et sèche d'aspect, tirée à quatre épingles, très soucieuse d'une tenue qui n'intéresse plus personne, provinciale attachée à ses habitudes médiocres, allant chaque soir faire sa partie chez des amies non moins desséchées et racornies. Mais sous cette enveloppe peu séduisante de vieille fille, se cachait une âme admirable de fraîcheur et d'enthousiasme. « Tout l'honneur, tous les sentiments éle-

vés et fiers de ma famille, écrira-t-il dans Henri Brulard, viennent de ma tante Elisabeth. » Et jamais Stendhal n'oubliera cela, cet Espagnolisme qui le consolait de toutes les pauvretés de la vie Grenobloise.

Vous voyez ce qui rapproche ces deux femmes que tout sépare par ailleurs, l'âge, la condition, la fortune, le charme personnel. Vous voyez surtout ce qui les fait, l'une et l'autre, des êtres d'exception dans les milieux où le sort les a fait vivre : cette intelligence virile, cette fermeté d'esprit, ce mépris de la banalité, cet amour de la grandeur.

Mathilde de la Mole n'est plus, comme Mme de Rénal, une créature de douceur, victime désignée, emportée par une passion dont elle est le jouet lamentable. C'est une créature d'orgueil et de volonté. Mais cet orgueil n'est pas la vanité aristocratique, satisfaite de prérogatives mondaines, de conventions et d'archaïques préjugés. De bonne heure, elle a senti la médiocrité de tout cela; elle étouffe dans cette société. Le bonheur que ses parents rêvent pour elle, celui que pourrait lui donner le brillant marquis de Croisenois, ce mariage projeté, tout cela ne présente à son esprit que d'infinies perspectives d'engourdissement et d'ennui.

La noblesse ! Quel est aujourd'hui le prestige et quel est le sens de ce mot que l'on répète autour d'elle avec une ridicule adoration ?

Hélas ! se disait Mathilde, c'était à la cour de Henri III que l'on trouvait des hommes grands par le caractère comme par la naissance ! Ah ! si Julien avait servi à Jarnac ou à Moncontour, je n'aurais plus de doute. En ces temps de vigueur et de force, les Français n'étaient

pas des poupées. Le jour de la bataille était presque celui des moindres perplexités.

Leur vie n'était pas emprisonnée, comme une momie d'Egypte, sous une enveloppe toujours commune à tous, toujours la même. Oui, ajou- tait-elle, il y avait plus de vrai courage à se retirer seul, à onze heures du soir, en sortant de l'hôtel de Soissons, habité par Catherine de Médicis, qu'aujourd'hui à courir à Alger. La vie d'un homme était une suite de hasards. Maintenant la civilisation et le préfet de police ont chassé le hasard; plus d'imprévu. S'il paraît dans les idées, il n'est pas assez d'épigrammes pour lui; s'il parait dans les événements, aucune lâcheté n'est au-dessus de notre peur. Quelque folie que nous fasse faire la peur, elle est excusée. Siècle dégénéré et ennuyeux !

L'ennui, toujours, pour Stendhal et pour elle, le grand ennemi. Loin de cette aristocratie déchue, son imagination la fait vivre parmi ces nobles d'autrefois, ces héroïnes de la Fronde ou de la Ligue, ces âmes puissantes de èonqué- rants, faites pour la lutte, ayant toutes les audaces, tous les mépris, toutes les passions violentes. /

Son souvenir se reporte, avec une ferveur toujours ardente, vers un de ses aïeux, ce Boniface de la Mole qui fut l'amant adoré de Marguerite de Navarre et eut la tête tranchée en place de Grève, le 30 avril 1574, pour avoir tenté d'enlever les princes ses amis, prisonniers de Catherine de Médicis. De cette fin tragique, un détail\surtout a frappé son imagination, cette phrase d'un mémorialiste du XVIe siècle : « La reine Marguerite cachée daWune maison de la place de Grève osa faire demander au bourreau la tête de son amant. Et la nuit suivante, à minuit, elle prit cette tête dans sa voiture et alla l'enterrer elle- même dans une chapelle située au pied de la colline de Montmartre... » Le moment venu, Mathilde aura le même courage... Mais déjà, et depuis l'âge de douze ans, chaque

année, à la date fatale du 30 avril, seule de sa famille, elle s'habille de noir des pieds à la tête et porte le deuil.

Loin de lui répugner, cette idée de la mort, a pour elle une sorte d'attrait. Elle la veut familière à son esprit; il lui plaît de la regarder en face, de la provoquer. La mort donne la mesure de toute grandeur. Ce qu'il faut à cette jeune fille, que tout semblerait destiner à une existence facile et brillante, c'est la vie ardente, le jeu, l'aventure où l'on risque tout sur un coup de dés : son honneur et sa vie.

Or, cette vie dangereuse que les conditions actuelles ne lui permettent plus de connaître, seul l'amour peut la lui offrir — mais un amour à sa mesure. En face de ce jeune homme inconnu, son premier sentiment a été un sentiment de surprise. Impassible et silencieux, le regard froid et perçant, celui-ci du moins ne ressemble pas à la foule banale de ses danseurs. Sorti du peuple, il se dégage de toute sa personne une impression de noblesse naturelle. Aucun effort cependant pour se grandir, aucune affectation, aucune gêne non plus. Il est ce qu'il est. Toutes les splendeurs déroulées à ses yeux ne semblent pas l'éblouir. Il se dérobe même à ses avances... et la curiosité, l'amour- propre de la jeune fille se piquent au jeu. Est-ce de l'indifférence, du mépris, une timidité ombrageuse ou un instinct de haine et de révolte ? Un mot de son frère, jeté par plaisanterie il est vrai, lui a donné à réfléchir : « Prenez garde à ce jeune homme qui a tant d'énergie, si la révolution recommence, il nous fera tous guillotiner. »

Parmi ces terroristes, dont on ne parle autour d'elle qu'avec horreur, parmi ces buveurs de sang, plusieurs sans

doute lui ressemblaient. Lui-même, si des circonstances analogues devaient se présenter encore, serait-il un Danton, un Saint-Just, un Robespierre ?... Et cette idée ne la fait pas reculer.

Malgré elle, Julien Sorel s'impose à sa pensée. L'éton- nement, l'admiration, la crainte, cette hantise surtout... vous reconnaissez une fois de plus tous les éléments de la première cristallisation. Car il faut toujours, avec les personnages Stendhaliens, en revenir aux formules, aux définitions, aux analyses théoriques de son idéologie amoureuse.

En 1822, il dressait le catalogue des diverses sortes d'amour. L'amour de Marguerite de la Mole est d'une catégorie nouvelle. Ce n'est pas cet amour mondain à base de fade galanterie et de coquetterie banale, ni cet amour languissant que chantent les poètes, ni l'amour irraisonné, irrésistible et dévastateur. Moins encore l'amour sensuel: sa pureté de jeune fille ne pourrait même le concevoir. C'est l'amour de tête (le mot est de Stendhal), l'amour de volonté impatient du danger à courir, de la lutte à entreprendre, celui qui, pleinement conscient et réfléchi, met en jeu toutes les forces vives de notre être. Et ce sera aussi bientôt l'amour sans épithète, et même la passion; car il est un peu simpliste, à la façon des romantiques, de réserver ce nom à une sorte d'entraînement instinctif, dans l'abdication totale de l'intelligence et de la personnalité.

La partie redoutable engagée, elle ira jusqu'au bout. C'est elle qui parlera la première, qui fera les premières démarches, qui lui fixera un rendez-vous, dans sa cham-

bre, à minuit. Non par faiblesse certes, mais par orgueil, par goût de ce qui est héroïque et exceptionnel, avec cette conviction (singulière à nos yeux) que son audace la grandit, qu'elle remplit un devoir envers elle-même et envers lui. « Entre Julien et moi, il n'y a point de signature de contrat, point de notaire. Tout sera héroïque, tout sera fils du hasard. »

Tous les émois de Mathilde de la Mole, ses avances et ses révoltes soudaines rencontrent ou provoquent chez Julien Sorel des réactions exactement correspondantes. Stendhal mène le double jeu avec une sûreté que l'on dirait mécanique, si l'on n'y sentait tout de même le mouvement de la vie.

Lui aussi, Julien a deviné en elle l'être exceptionnel. La surprise, la curiosité, l'admiration ont fixé ses regards sur cette jeune fille, si différente de ses proches, qui méprise ce qu'il méprise, en qui il pressent je ne sais quelle parenté de nature. Ajoutez la satisfaction d'orgueil qu'il éprouve à se voir remarqué, les perspectives ouvertes à son ambition, ses instincts de conquérant, ses désirs de revanche sur cette aristocratie lointaine et dédaigneuse.

Ajoutez aussi sa défiance naturelle. Il n'est plus ici, comme il l'était chez M. de Rênal ou comme l'était le véritable A. Berthet chez M. de Cordon, un petit précepteur sans importance. Secrétaire intime du marquis, traité en camarade par le jeune Norbert, appelé à connaître bien des choses et à rendre bien des services, on s'applique à lui témoigner des égards... Mais le fossé n'en reste pas moins infranchissable. L'héritière d'un des grands noms de France peut-elle jeter les yeux sur un petit paysan ?

M. de la Mole, ou son fils, si bienveillants, si courtois. qu'ils puissent être dans leurs relations courantes, envisageraient-ils même la possibilité d'une pareille union ? Et son imagination part en campagne. La familiarité que- l'on tolère, ces avances, ces lettres, ces rendez-vous... un piège sans doute que l'on offre à sa vanité, — en attendant de le faire bâtonner par des laquais, sous la fenêtre de sa belle. Il a senti trop cruellement son infériorité sociale pour être une dupe facile et complaisante. Avant tout, ne pas se laisser griser, conserver son sang-froid, saisir ses avantages sans rien abandonner au hasard.

Voyez, à la table des matières, ces titres qui semblent se faire écho : Chap. XLII : Serait-ce un Danton ? (c'est Mathilde qui parle). Chap. XLV : Est-ce un complot ? (c'est Julien qui s'interroge). Tous ces titres de Stendhal marquent les relais, les moments successifs de l'évolution psychologique. Ils en dessinent la courbe. Je ne parle pa& seulement des titres de chapitres, mais de ces titres COllrants, incessamment renouvelés qui accompagnent chaque- page du texte, dans l'édition originale.

Patiemment, comme un général d'armée, Julien établit- sa tactique, fixe sa ligne de conduite dont il ne déviera plus. Cette rigueur, cette discipline à laquelle il s'était habitué jadis auprès de M™6 de Rénal est plus que jamais. nécessaire. Le voici en un de ses moments de grande exaltation :

Peu à peu, quelque sang-froid lui revint. Il se compara à un général qui vient de gagner à demi une grande bataille. L'avantage est certain, immense, se dit-il; mais que se passera-t-il demain ? un instant- peut tout perdre.

Il ouvrit d'un mouvement passionné les Mémoires dictés à Sainte-

Hélène par Napoléon, et pendant deux longues heures se força à les- lire; ses yeux seuls lisaient; n'importe, il s'y forçait. Pendant cette singulière lecture, sa tête et son cœur, montés au niveau de tout cee qu'il y a de plus grand, travaillaient à son insu. Ce cœur est bien différent de celui de Mme de Rênal, se disait-il, mais il n'allait pas plus loin.

Lui faire peur, s'écria-t-il tout à coup, en jetant le livre au loin. L'ennemi ne m'obéira qu'autant que je lui ferai peur; alors il n'osera me mépriser.

Il se promenait dans sa petite chambre, ivre de joie. A la vérité, oe bonheur était plus d'orgueil que d'amour.

Lui faire peur ! se répétait-il fièrement, et il avait raison d'être fier. Même dans ses moments les plus heureux, Mme de Rênal doutait toujours que mon amour fût égal au sien. Ici, c'est un démon que je subjugue, donc il faut subjuguer.

Cela ne ressemble guère aux traditionnelles idylles. Il aime, cependant, mais « sa tête domine son cœur ». La phrase encore est de Stendhal. Cet amour ne comporte- aucune tendresse, aucun oubli de soi-même" aucune pensée de sacrifice.

Ils sont en face l'un de l'autre, comme deux ennemis- On songe aux vers admirables de Baudelaire :

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre; leurs armes Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang...

Mais le duel, ici, n'est pas de deux instincts frénétiquement heurtés; ce sont deux orgueils et deux volontés aux prises avec un entraînement irrésistible, — une lutte où chacun a d'abord le souci de sa dignité propre et de ce qu'il appelle le devoir, où chacun s'étudie en étudiant- l'adversaire et s'interroge, se juge, suit la route qu'il s'est tracée. A travers la série des épisodes, la lutte continue, serrée, pied à pied; elle occupe toutes leurs pensées, absorbe toutes leurs énergies, devient leur vie tout entière,.

les attache d'un lien que rien ne brisera plus. Et à travers les soupçons, à travers la haine, l'amour grandit, implacable, dominateur.

Des êtres pareils ne reculeront pas devant les scrupules de la morale courante. Ils ont leur façon toute personnelle, de comprendre l'honneur et Stendhal entend bien que, même après l'abandon, Mathilde conservera cette noblesse, cette hauteur, cette pureté...

Mais la nature physique a ses lois. Vous prévoyez l'inévitable. Un jour viendra où cette liaison secrète ne pourra plus le rester. « Entre nous, disait Mathilde, tout sera héroïque, tout sera fils du hasard... » Un fils — qui n'est pas du hasard — annonce sa venue prochaine. Il faut bien que le marquis, jusque-là dans l'ignorance totale et dont les yeux se sont ouverts, prenne un parti. Pour ce pauvre homme, simple pantin mondain, en dépit de ses prétentions à la haute politique, c'est un coup terrible. Les sentiments, les pensées les plus contradictoires traversent sa petite cervelle en révolution. Ses préjugés se hérissent; son orgueil de race est blessé au plus profond — ne parlons pas de son amour paternel. Comme M. de Rênal en des circonstances moins cruelles, il va d'une résolution à l'autre, de la colère à l'attendrissement, balloté, cahoté durant toute une nuit d'orage intérieur.

Monologue de M. de Rênal, monologue de M. de la Mole, les deux morceaux sont exactement équilibrés dans les deux parties du roman, — à la même place, et tous deux pour aboutir à la même conclusion (conclusion de sagesse ou de lâcheté) : se résigner.

En présence de Julien et de sa fille, impassibles l'un et

l'autre, le père outragé se répand en malédictions. Mais que faire, après ces éclats de voix ? La peur du scandale est plus forte que tout. Ses préjugés mondains eux-mêmes l'obligent à accepter le mariage, seul moyen de sauver l'honneur de son nom. Julien deviendra le Chevalier de la Vernaye (il faut bien rapprocher les distances). Il sera pourvu d'un brevet de lieutenant au I5e régiment de hussards : la vertu est toujours récompensée. Voici, grande ouverte, la route des honneurs et de la fortune. Il est au comble de ses vœux... Et tout à coup, l'effondrement.

Vous savez dans quelles circonstances. Stendhal a ramassé tout cela en un chapitre... D'abord parce que les faits l'intéressent moins que les sentiments, et aussi pour nous donner cette impression de coup de tonnerre dans un ciel serein. Une lettre de M™0 de Rênal, poussée à cette dénonciation par son confesseur, a révélé au marquis le caractère véritable de Julien. Il apparaît un vulgaire suborneur, conduit par les mobiles les plus vils, sans amour, froidement soucieux de ses intérêts. Le mariage est rompu.

Pour une fois, Julien Sorel ne prend pas le temps de réfléchir (on a reproché à Stendhal cette invraisemblance et il est certain qu'il n'aurait qu'à attendre, à laisser passer l'orage; les colères de" M. de la Mole s'apaisent d'elles- mêmes, il a déjà accepté tant de choses !). Mais ses instincts de bête de proie, son orgueil câbré devant l'obstacle imprévu se révoltent en un violent sursaut de colère. Sans

réfléchir, il monte à cheval, quitte Strasbourg où tient garnison le 15e hussards, gagne Verrières et, dans l'église, pendant la messe, abat Mme de Rênal de deux coups de pistolet.

Le roman rejoint ici le drame réel sur lequel Stendhal a bâti son intrigue. Mais il s'en éloigne aussitôt. Aucune des victimes d'Antoine Berthet, ni Mlle de Cordon, ni Mme Michoud, malade d'émotion, n'avaient assisté au procès de Grenoble. Mathilde de la Mole et Mme de Rênal n'abandonneront pas Julien Sorel. Les deux femmes maintenant se trouvent face à face, rivales toujours, mais animées surtout d'une seule et commune pensée, sauver celui qu'elles n'ont pas cessé d'aimer.

Et dans cette situation tragique s'affirme, une fois de plus, l'opposition des deux natures : M™6 de Rênal affolée à la pensée de voir mourir l'homme qu'elle a perdu, bourrelée de remords, craintive toujours et apeurée, mais non plus pour elle-même, détachée de tout ce qui a fait l'aliment de sa vie correcte et grisâtre, — amante seulement. Il faut lire la lettre qu'elle adresse à chacun des jurés pour s'accuser elle-même, implorer la pitié, cette lettre si simple où s'attendrit la sécheresse ordinaire de Stendhal, où l'intelligence laisse parler le cœur. Sans le moindre soupçon de rhétorique ou de lyrisme ! Avec plus de violence brutale, on songerait à Mmc de Sérizy, dans Splendeurs et Misères des courtisanes, s'efforçant d'arracher à la justice son amant Lucien de Rubempré.

Dans cette fin du drame, c'est elle qui aime le plus profondément, avec le plus d'abnégation et, par un retour naturel, d'une psychologie très fine, c'est elle aussi, elle,

l'oubliée de naguère, qui tiendra désormais la première place dans le cœur de Julien.

En face de la mort prochaine, inévitable, tous ses rêves perdus, toutes ses ambitions désormais sans espérance, le jeune homme retrouve cette humanité que son énergie étouffait en lui. Il a conservé son implacable lucidité d'esprit, son mépris des médiocres, mais il ne s'agit plus maintenant d'héroïsme et d'orgueil. Ce qui revient à sa pensée, ce ne sont pas les agitations vaines de Paris, ce sont les heures passées jadis à Verrières, les heures de douceur; c'est vers la femme purement femme qu'il se retourne, -vers cette affection sans arrière-pensée, vers celle dont il a fait le malheur, celle qui l'a perdu et dont la vie, désormais, n'aura plus d'objet.

Mathilde de la Mole a bien senti cette évolution de caractère et qu'il s'éloignait d'elle. Mais cela n'est pas pour affaiblir sa résolution ou la détourner de son devoir. Même repoussée par lui, elle essayera encore de le sauver. Déguisée en paysanne, elle parcourt la ville, s'épuise en démarches inutiles, pénètre dans la prison en corrompant les gardiens. Aucun souci de sa réputation personnelle. Elle va au devant des mépris, de la réprobation des siens ; elle se déshonore à plaisir...

Non pas dans une crise d'affolement, mais par une libre décision de son esprit, avec une sorte de joie. Elle n'est pas faite pour un bonheur tranquille et sans secousses. Par cette fin tragique, son amour atteint des hauteurs vers lesquelles elle aspirait de toutes les forces de son être. Le sort « hors de l'ordre commun lui fait une fortune », comme dit à peu près Corneille — et le nom de Corneille,

quand on parle de ces héroïnes inhumaines, se présente de lui-même à la pensée. Maintenant, sa passion et son orgueil ne sont plus en lutte, ils collaborent étroitement. « A son âme hautaine, remarque Julien, il faut toujours un public. » Plus exactement, elle est à elle-même son propre public.

Ces grandes vertus du passé, dont- elle déplorait la perte, il lui appartient d'en donner l'exemple. Comme son aïeul Boniface de la Mole, disputant ses amis à Catherine de Médicis, elle a un être cher à arracher à la justice, au prix même de son honneur. Comme Marguerite de Navarre obtenant du bourreau la tête de son amant, elle emportera dans son manteau, au lendemain de l'exécution, la tête coupée de Julien Sorel et, seule dans la nuit, au sommet d'une montagne du Jura, elle l'ensevelira de sa main.

Que cette fin soit un peu théâtrale et romantique, je n'y contredis pas — et même, si l'on veut, la vignette de Por- ret qui, dans l'édition originale, ouvre le second volume est presque ridicule : une jeune personne contemplant sur un guéridon de marbre, dans un boudoir somptueux, une tête coupée pourvue de favoris très 1830... Il ne faut pas y voir cependant une de ces extravagances faciles, trop chères à la littérature de ce temps. Ce dénouement très bref n'est que l'évocation d'un grand souvenir (vous vous rappelez, au temps de sa jeunesse heureuse, certain jour de l' année, ce costume de deuil). Il prend ainsi une valeur symbolique; il exprime matériellement et il nous donne l'essence et la clef de son caractère, cette survivance, cette transmigration dans l'âme d'une jeune fille d'aujourd'hui

de ces âmes de jadis, âmes de violence et d'orgueil. Et remarquez, d'ailleurs, qu'en ces dernières pages à grand effet, sur les limites du mélodrame, la forme reste toujours- aussi sobre et dépouillée...

La presse, si longtemps silencieuse à l'égard de Stendhal, daigna ne pas ignorer tout à fait cette production nouvelle. La Revue de Paris, le Mercure du XIXe siècle, l'Artiste, le Figaro, les Débats par la plume de Jules Janin, la Revue encyclopédique offrirent leur jugement. Mais ces articles témoignent à peu près tous du même embarras. Que l'œuvre soit de qualité, il est difficile de le- nier, et pourtant les plus sympathiques hésitent : un cer.tain désarroi, l'inquiétude qu'éprouve toujours la critique devant les nouveautés véritables, la crainte de heurter le public, le désir de ne pas se compromettre en s'engageant à l'étourdi.

Ils s'en tiennent à des formules générales, d'ordre moral plutôt que littéraire : « originalité agressive, — horreur du commun, — confusion, — invraisemblance, — sécheresse morale et mépris de l'homme, — sinistre et froide philosophie (ceci est de Balzac). Pour Julien Sorel, une réprobation à peu près unanime : « Non, ce jeune homme si atroce n'est pas dans la nature », s'écrie J. Janin dans un élan de vertueuse éloquence, et il gémit : « 0 mon Dieu ! serait-il donc possible que ce soit là la province ?' Et plus tard, quand le héros est à Paris, serait-ce bien Paris ! » Ce héros, si différent des ordinaires héros de- romans, ce mélange de violence et de calcul, de passion et de maîtrise de soi, cette hypocrisie méthodique, il y

avait là de quoi surprendre, et nous-mêmes, il nous est difficile de nous défendre d'une certaine répulsion...

Le personnage cependant, si spécifiquement Stendhalien qu'il soit, est-il aussi exceptionnel qu'il le paraît ? Est-il hors de son temps ? Seul le Beylisme nous donne la clef de son caractère : mais n'a-t-il pas une portée plus générale et, si je puis dire, une valeur historique ?

On a souvent analysé le mal dont souffre toute cette génération, et on ne la conçoit que hurlant des révoltes théâtrales ou plongée dans une sorte de torpeur flatteuse à son orgueil, épuisée nerveusement par les secousses de la génération précédente, nourrie de rêves éclatants, mais incapable de passer à l'acte, résignée à l'avortement — et désemparée... Je n'ai pas besoin de rappeler la Confession de Musset.

Mais ce mal du siècle ne peut-il se présenter sous un autre aspect ? Au lieu de l'épuisement, un renouveau d'ambition, une inquiétude impatiente, dans la déroute de toutes les disciplines de jadis. L'effondrement universel a laissé les routes libres et Napoléon Ier a donné l'exemple. Le tout est de discerner sa voie et, la voie trouvée, d'y marcher droit, libre de scrupules, le regard clair. Julien Sorel n'est ni l'Amaury de Sainte-Beuve, ni le déséquilibré de Musset. Mais il est, comme eux, l'homme de son temps. Parti de très bas, il n'a rien à perdre et tout à conquérir. Que d'autres s'amusent à chanter des douleurs imaginaires. Le XIXe siècle est le siècle des utopies chimériques, mais c'est le siècle aussi des volontés souveraines, des indi- vidualismes triomphants. Et l'on conçoit très bien, dans un autre roman qui n'a pas été écrit, et qui pourrait être

d'aujourd'hui, un nouveau Julien Sorel, avec le même appétit de puissance, mais moins chargé d'entraves, et qui -ne se contenterait plus de Don Juanisme, à qui il ne suffirait plus de chercher un profitable établissement dans une famille noble et bien rentée.

Ici nous apparaît dans toute son ampleur, l'influence de Rousseau, une influence qui va plus loin que lui-même -ne pouvait le prévoir. Ses descendants sont de deux sortes: des poètes nostalgiques et des volontaires déterminés. Or, quand les doux rêveurs suscitent des hommes d'action précise, tous les désordres sont à craindre. Voyez ce qui s'est passé en Russie, de Tolstoï à ses héritiers.

Et cela encore confère au Rouge et Noir, même dans notre histoire politique et sociale, une importance que l'on peut attribuer à bien peu de romans. Il y a en littérature des types qui, gardant leur fond essentiel, évoluent et se modèlent suivant les époques. Ce sont les types éternels et il n'appartient qu'aux plus grands de les faire vivre et d'immortaliser l'une ou l'autre de leurs successives incarnations.

VIII

La Chartreuse de Parme

Tandis que Stendhal corrigeait les épreuves du Rouge et Noir (l'ouvrage remis à l'éditeur au début d'avril 1830 devait paraître au milieu de novembre), un événement était survenu, digne d'accaparer l'attention : la révolution de Juillet et l'avènement de Louis-Philippe. Vous savez l'agitation qui suivit, l'activité des sociétés secrètes, les mouvements ouvriers, les émeutes... Arriver en de telles circonstances et parmi ces réalités, fâcheuse aventure pour une œuvre d'imagination.

Mais Stendhal est habitué à escompter l'avenir. A vrai dire, le succès immédiat de son livre lui importe peu; il a maintenant d'autres soucis. La révolution l'a enthousiasmé et surpris à la fois. Il s'attendait si peu à ce brusque sursaut, à cette flambée du peuple de Paris dont il se plaisait, la veille encore, à railler la mollesse et l'indifférence ! Cette foule se ruant sur le Louvre, ce drapeau tricolore qui flotte sur les Tuileries, au grand soleil de

juillet... aurait-il méconnu sa patrie ? « Pour bien jouir du spectacle de cette grande révolution, écrit-il le 15 août, il faut flâner sur le boulevard... Plus on s'éloigne de la grande semaine, comme dit M. de La Fayette, plus elle semble étonnante. C'est l'effet produit par les statues colossales, par le Mont Blanc qui est plus sublime vu à vingt lieues de Genève que vu de sa base... Tout ce que les journaux vous ont dit à la louange du peuple est vrai... Cent mille hommes se sont présentés pour la garde nationale de Paris. L'admirable Lafayette est l'ancre de notre liberté. Trois cent mille hommes de vingt-cinq ans feraient la guerre avec plaisir. Paris, défendu par l'enthousiasme actuel, ne cèderait pas à 200.000 Russes [toujours sa manie des chiffres]. Le roi est excellent... » Sur le compte de Louis-Philippe, il allait bientôt en rabattre. Mais comparez cette ardeur joyeuse aux angoisses d'un Vigny au même moment : vous avez la différence des deux natures.

Cet enthousiasme, pourtant, n'était pas désintéressé tout à fait. La chute des Bourbons faisait tomber le grand obstacle qui barrait la route à ses ambitions et cela, pour lui, était d'importance. Il pouvait enfin trouver un emploi, entrer dans cette carrière diplomatique dont il n'avait cessé de rêver et, peut-être, revenir, avec une mission officielle, dans cette Italie qui hantait ses souvenirs. Dès le 25 août, il demandait un poste de consul ou de secrétaire à Rome, Naples, Gênes ou Livourne.

On lui offrit Trieste qu'il accepta. Mais Metternich qui n'avait pas oublié ses relations milanaises de 1820 refusa l'exequatur et il dut se contenter de Civita-Vecchia.

C'était l'Italie encore, mais une Italie qu'il ne reconnaissait pas. Une petite ville morne, sans gaieté, une plate existence de bureau. Où étaient les conversations brillantes de jadis, ces relations mondaines, ces belles soirées de la Scala ? Ici, la plus médiocre vulgarité. Aucune élite, aucun souci intellectuel ou artistique. Sa besogne de consul n'avait rien à voir avec la haute politique ou la diplomatie : besogne de gratte-papier... Il s'ennuyait tellement qu'il songeait à se marier; il fut question d'une demoiselle Vidau, fille d'une blanchisseuse, laide, ignorante — et dévote. Oh ! le souvenir de Métilde !... Sa réputation d'impiété le fit repousser par la famille.

Heureusement, Rome n'était pas éloignée. Il y avait loué un logement où il résidait le plus souvent possible; il y retrouvait M. de Sainte-Aulaire « admirablement poli et ingénieux », Horace Vernet qui recevait quatre fois par semaine à la villa Médicis, le comte et la comtesse Cini, d'autres Italiens de rapports séduisants, — et il promenait les Français de passage.

Il avait aussi la ressource du travail. Pendant ces dix années, Stendhal ne cesse pas d'écrire. Il a une foule de projets, il entreprend une série d'œuvres qu'il abandonne ou ne réalise qu'à moitié. Le public ne connaîtra de lui que quelques nouvelles à la Revue des Deux-Mondes, en 1837 et 1838 et, la même année, un volume d'impressions de route (Mémoires d'un touriste). Huit années passeront avant que soit publié un nouveau roman : la Chartreuse de Parme, en 1839.

Vous me permettrez de rompre ici avec la chronologie rigoureuse et de m'arrêter d'abord à celui-ci. Nous revien-

drons ensuite à ces œuvres inachevées qui feront et qui font encore la joie des éditeurs posthumes. Quelques-unes certes sont du plus vif intérêt et ces ébauches ont parfois plus de prix que des œuvres accomplies... Mais il est logique d'étudier d'abord et de rapprocher ce qu'un auteur a réalisé pleinement. Si passionnants que soient Lucien Leuwen et Henri Brulard, et même Lamiel, le Rouge et le Noir et la Chartreuse n'en restent pas moins les deux romans essentiels.

Entre eux, à les regarder du dehors, ce sont les oppositions d'abord qui sautent aux yeux. D'une part, une certaine raideur idéologique, un plan rigoureux, une analyse volontairement abstraite et dépouillée; de l'autre, une impression de richesse, de surabondance, presque de confusion.

Et pourtant, si l'on néglige l'apparence extérieure, les différences d'exécution, pour dégager l'essence profonde, la parenté des deux œuvres est évidente, — leur parenté Stendhalienne, pourrait-on dire.

Même conception romanesque associant l'étude psychologique au tableau de mœurs, même profondeur et même sûreté d'observation, même situation du héros hésitant entre les voies diverses qui s'offrent à lui, l'armée, la politique, le clergé, — et, dans l'un comme dans l'autre roman, cet amour de la vie, cette ivresse de liberté, ce fanatisme de l'action, du danger, du jeu... Entre les personnages principaux, une sorte de parallélisme qui ne peut être l'effet du hasard : Fabrice del Dongo et Julien Sorel, Clélia Conti et M116 de Rênal, la Sanseverina et

Mathilde de la Mole... Il serait facile de pousser plus loin <ces rapprochements.

Mais il a suffi d'un changement d'époque et de décor, pour que tout se transforme et, sous un éclairage nouveau, prenne des couleurs plus brillantes, s'anime d'une vie plus tumultueuse.

Le tableau de mœurs, dans le Rouge et le Noir, manquait d'éclat et de pittoresque, et Stendhal le voulait ainsi. A ses yeux, toute cette époque de la Restauration est une époque morne et grisâtre, et sans relief. Quelques traits suffisent à l'évoquer : une aristocratie engourdie dans ses préjugés, les menées souterraines de la congrégation, quelques intrigues politiques qui ne sont que des jeux puérils, des entreprises sans audace, sans idéal, condamnées d'avance à l'avortement. Sur tout cela, une atmosphère pesante, une atmosphère d'ennui.

Il est certain que, dans ces milieux italiens qui ont exercé sur son imagination un attrait passionné, Stendhal pourra trouver un cadre autrement varié, et vous sentez les ressources que lui présente ce changement de décor.

Tout en restant, pour l'essentiel, une étude d'âmes, tout en gardant son souci de précision réaliste, le roman Sten- dhalien va devenir aussi roman historique, roman d'aventures même. On peut le regretter, — on ne peut nier qu'il se soit élargi, et libéré.

Non pas que Stendhal sacrifie le moins du monde aux goûts à la mode, poursuive le pittoresque ou la couleur locale et s'applique à faire revivre un passé lointain. Il ne remonte guère, dans la Chartreuse, au delà des premières années du dix-neuvième siècle. Mais l'éloignement dans

l'espace, comme disait Racine, vaut l'éloignement dans le temps. Le dépaysement est égal. L'Italie des années 1800- 1820, telle qu'il l'a connue (telle qu'il l'a rêvée, si vous le préférez) est aussi éloignée que possible de ce Paris dont il a la nausée. Toute proche, en revanche, de l'Italie de jadis.

Ces deux Italies, Stendhal s'est refusé toujours à les séparer. Les soirées aimables de la Scala, les réceptions mondaines de Milan ne suffisaient pas à l'endormir dans une quiétude satisfaite. A son italianisme fervent, il faut d'autres sujets d'admiration.

Dès 1811-1815, il se passionnait pour cette histoire d'autrefois, désordonnée et farouche, pour ses crimes et ses grandeurs, pour les magnifiques exemplaires qu'elle nous offre de l'animal humain abandonné à la frénésie de ses instincts. En 1832 encore, dans sa médiocre résidence de Civita-Vecchia, il se console à ces souvenirs. Il fouille les anciennes chroniques, recueille ces histoires d'amour et de sang, fait faire des copies, essaie quelques adaptations, mais surtout rassemble toute une matière dont il compte tirer parti. De ce travail formidable, nous avons la preuve matérielle : quatorze volumes manus.crits qu'il avait légués à sa sœur et qui sont passés à la Bibliothèque nationale. Nous avons vu son goût pour les causes célèbres et la Gazette des tribunaux; ce sont ici les causes célèbres d'autrefois.

La Chartreuse de Parme vient de cette source d'abord. C'est à un manuscrit italien, Origine delle grandezze della famiglia Farnese, qu'il emprunte non pas, comme on l'a dit, la substance entière, mais le germe du moins de son

roman. « Récit plein de vérité et de naïveté en patois romain » note-t-il lui-même en 1833 sur les marges de la copie manuscrite qu'il s'en est procurée, et quatre ans plus tard il annonce encore, en anglais cette fois (c'est chez lui une manie) son intention « to make of this sketch a romanzetto ». Une esquisse, un sketch, c est bien cela. Cette chronique ne lui donnait en effet qu'une sorte de schéma grossièrement simplifié sur lequel son imagination a cristallisé librement, déplaçant l'action de plusieurs siècles:, créant de toutes pièces le caractère de ses personnages. Il n'en est pas moins vrai que les héros primitifs de l'aventure, Alexandre Farnèse, la Vanozza, le cardinal Roderic se trouvaient à peu près dans la situation où nous seront présentés'Fabrice del Dongo, la comtesse Pietra- nera et le comte Mosca.

Il est vraisemblable, d'autre part, qu'une de ces chroniques encore lui a fourni le nom de la Sanseverina, que Ferrante Palla, l'exécuteur, dans le roman, du prince de Parme, rappelle ce Ferrante Pallavicino, poète et libel- liste, mort sur l'échafaud en 1640. Il serait trop long de signaler toutes les analogies de détail, tous les épisodes dont on pourrait déterminer le point de départ.

Bien entendu, ces remarques n'enlèvent rien à son originalité; mais par là s'expliquent peut-être cette orientation nouvelle, la différence d'esprit des deux romans, la couleur, le pittoresque, la vie intense de la Chartreuse.

Ces grandes âmes, si éloignées de la banalité de notre époque, c'est l'Italie ancienne qui lui en a, je ne dis pas donné le goût, mais présenté des exemplaires saisissants.

Et, par une transposition instinctive, cette Italie de jadis, il a cru la retrouver dans l'Italie d'aujourd'hui.

Dès lors, toute liberté d'imagination devient légitime. Rien que l'on puisse discuter, au nom de la vraisemblance. Rien qui contraigne la spontanéité des caractères et des sentiments. Vous vous rappelez les objections qui se présentent d'elles-mêmes à la lecture du Rouge et Noir. Dans son hôtel du faubourg Saint-Germain, Ma- thilde de la Mole apparaissait un être exceptionnel, presque hors de la vie, de la vie courante tout au moins. Il y a en elle quelque chose de tendu, de volontaire, — je n'ose pas dire d'artificiel. Ce culte théâtral pour un ancêtre qui fut aimé d'une reine et dont elle porte encore le deuil, après deux siècles écoulés, ces survivances en une jeune fille d'aujourd'hui du passé lointain de sa -race, ce dénouement d'un romantisme macabre, tout cela tranchait sur la tonalité générale du pur roman psychologique... Au delà des Alpes, elle trouverait encore son milieu véritable, des personnages établis à son échelle, une atmosphère où romanesque et réalité s'accordent sans effort... Et ainsi tout se renouvelle. Libre d'allures, riche de matière, encombré d'incessantes aventures et d'un fouillis d'épisodes, le roman ne se prête plus à cette composition stricte et rigoureusement équilibrée. Il se déploie sans scrupules et s'épanouit.

En tête, et en guise de prologue, deux grands tableaux historiques, largement brossés, où nous retrouvons les

idées chères à Stendhal, et aussi la technique dont le Racine et Shakespeare esquissait la théorie. D'abord l'entrée des Français à Milan, le 15 mai 1796, une sorte de fresque éclatante et joyeuse. Brusquement, il semble que ce peuple, endormi sous la tyrannie autrichienne, se réveille. C'est une soudaine explosion de joie et de vie débordante. Peu importe, sauf pour les prêtres et quelques familles nobles, la contribution de guerre de six millions. La jeunesse des libérateurs est contagieuse. Un souffle de liberté fait battre tous les cœurs. Ces héros en guenilles ont secoué la poussière accumulée... Cette renaissance de l'Italie, ce resorgimento, Stendhal lui-même en a eu la sensation directe, pendant la période Lombarde de sa jeunesse et, à tracer ce tableau, ses souvenirs personnels reprennent leur fraîcheur; il a connu cette gaieté, ce goût de la vie et du plaisir, ces luttes contre la tyrannie, revenue hélas, des oppresseurs. 1796-1815, vingt années séparent les deux époques ; mais, pour lui, elles se soudent étroitement.

Un officier de l'armée républicaine, le lieutenant Robert a été logé chez la marquise del Dongo et, dans ce milieu réactionnaire, il a semblé d'abord que ce soit un épouvantail. Mais la sœur du marquis, la petite Gina, âgée de treize ans à peine, s'est apprivoisée assez vite. Elle seule est vivante, dans cette famille engourdie (Mathilde enfant à l'hôtel de la Mole). Elle écoute avec passion les récits de bataille de ce soldat.

Quinze ans plus tard, Gina, devenue la comtesse Pietra- nera, a quitté le triste château familial; mais elle a déjà

formé à son image son neveu Fabrice, vers qui l'entraîne une particulière affection. Avec elle, il a appris à mépriser les préjugés de son entourage, ces traditions périmées, ces principes en vertu desquels on s'est efforcé de comprimer en lui toute spontanéité.

Lui aussi, il étouffe d-ans cette atmosphère de tristesse- Il se révolte contre la tyrannie de son précepteur l'abbé Blanès (encore une résurrection du terrible abbé Rail- lanne). Il a un besoin instinctif d'activité, de mouvement; il aspire à la gloire, sans savoir le chemin qui y conduit- Il rêve de Napoléon (tel, malgré la différence de leurs origines, le jeune Julien Sorel écoutant à Verrières les propos de son médecin major ou se délectant à la lecture du Mémorial). Quand il apprend le retour de l'île d'Elbe, l'enthousiasme est plus fort que tout; il s'échappe de sa prison familiale, il part rejoindre son héros et participer à ses- exploits. Arrivé trop tard à Paris, arrêté comme espion à la frontière belge, il s'évade encore avec la complicité d'une geôlière sensible et rattrape enfin l'arrière-garde de l'armée, en pleine bataille de Waterloo.

Ici, commence le second épisode, un des morceaux les plus saisissants et les plus originaux de l'œuvre entière. Il y a plusieurs façons de concevoir, littérairement, ces tableaux de batailles. D'abord, la grande manière épique, celle du fameux morceau des Misérables ou de l'admirable poème de l' Expiation. Pour l'imagination de Hugo, la bataille se déploie par grandes masses emportées d'un élan farouche, mais évoluant en des mouvements d'une parfaite clarté. Des ensembles seulement; et l'on songerait un peu,

n'était la richesse du coloris et le fracas des rythmes, à ces vastes panoramas que traçait Lebrun à la gloire du Toi-soleil ou encore aux peintures figées du musée de Versailles. Toutes les phases de la lutte se déroulent nettement; ce tumulte s'ordonne et se compose avec une sorte <le majesté régulière et méthodique. Rappelez-vous les vers magnifiques des Châtiments.

Par définition même, le réalisme Stendhalien ne prétend pas à saisir les ensembles d'un seul coup d œil. Ce qui le frappe, c'est le détail précis. Il procède par petites touches successives, il nous promène à l'aventure, sem- ble-t-il, à travers ces mornes plaines sur quoi tombe la mort. Et ce récit coupé, déchiqueté, l'accumulation de ces détails, sans ordre et sans choix, nous'donnera bien mieux encore l'impression du désastre, de l'affolement, de la grande déroute.

Fabrice est arrivé plein d'illusions et de souvenirs, dans toute l'ardeur de ses seize ans, rêvant de visions épiques, de masses humaines allant au massacre, joyeusement, et il n'a vu que désordre, confusion. Des soldats qui rampent ou se faufilent à l'abri des arbres, marchant et se terrant à l'aveugle, sans aucun enthousiasme dans leurs yeux inquiets, perdus, dispersés comme feuilles au vent, accablés de fatigue, préoccupés surtout d'assouvir leur faim, — et de vivre, au jour le jour, aussi longtemps que la mon les épargnera. Des généraux qui pass-ent au galop, entourés de leurs états-majors, affolés aussi, incapables de donner une instruction précise, de marquer un ordre de marche (comment rassembler et reprendre en main ces multitudes

éparses ?)... Une cantinière, au coin d'un bois, égarée comme les autres avec sa voiture, maternelle et goguenarde. Une terre morne, des blés et des cultures hier, aujourd'hui sauvagement labourée, semée de blessés et de cadavres, des arbres squelettes, des fossés pleins d'eau.

Par moments, une rafale de boulets couchant d'un seul coup une file d'hommes, des coups de fusil venant on ne sait d'où, de la boue qui vole, des fumées qui montent vers le ciel gris. Et surtout ce bruit intolérable, basse continue de l'artillerie, détonations qui crépitent, clameurs confuses, grondements lointains.

A travers ce tumulte, il court à l'aventure, cherchant en vain, comme tant d'autres, son bataillon perdu, attendant une occasion d'être héroïque, une occasion de se battre,... de mourir, ou d'être blessé, glorieusement... \

Blessé, il le sera, mais, suprême ironie, après la bataille, dans une rixe avec des soldats français. Une bataille ce n'est pas autre chose ? se demande-t-il avec une sorte de stupeur. Et il dirait volontiers, lui aussi : Plutarque a menti... Et les poètes mentent plus que lui. Une formule rendrait assez bien tout cela : la bataille de Waterloo contée par un témoin qui n'a rien compris et qui n'a rien vu... Mais n'est-ce pas le sort commun de tous ceux qui furent les témoins ou les acteurs de ces grands. drames historiques? Et cette façon fragmentaire de rendre l'aspect et l'atmosphère d'une bataille ne répond-elle pas, plus exactement que l'autre, à la triste réalité?

Nos grandes batailles modernes ne se déroulent pas, — ne se déroulent plus, comme manœuvreraient les pièces d'un échiquier. On pourrait évoquer des exemples assez

récents. A part le commandement suprême, combien sont- ils ceux qui, au soir de la Marne, eurent l'impression de la victoire décisive, qui virent autre chose qu'une parcelle du terrain où s'élaborait l'œuvre commune? On accomplit sa tâche, sans en apercevoir la tragique grandeur.

Notez d'ailleurs que ce mode de présentation, volontairement décousu, c'est le procédé de Shakespeare dans ses chroniques dramatiques de Henri V ou Henri VI, c'est celui que Stendhal lui-même préconisait dans son Racine et Shakespeare de 1825, celui qu'ont essayé de mettre en œuvre tous les auteurs de Scènes historiques qui dérivent de lui. Au théâtre, il est discutable peut-être; le théâtre réclame des lignes plus simples, des effets plus condensés. Dans le roman, il retrouve toutes ses ressources, — et Tolstoï s'en souviendra: rappelez-vous, dans la Guerre et la paix, les champs de bataille d'Austerlitz et de Borodino. Ici encore, Stendhal est un précurseur.

De l'aventure qu'il rêvait joyeuse, Fabrice s'est tiré péniblement. Il a regagné l'Italie, après une série de difficultés où la comtesse Pietranera, la petite Gina d'autrefois, aujourd'hui veuve, plus belle que jamais, aimée du comte Mosca, ministre de la guerre et de la police à la cour de Parme, a témoigné tout ensemble de sa bonne volonté et de son crédit.

C'en est fait de ses ambitions militaires, son escapade napoléonienne a barré la route de ce côté; mais à défaut

des armes, une carrière s'ouvre à lui : l'Eglise. Encore, le Rouge et le Noir.

La vocation n'a aucune part dans tout cela. « Je ne prétends pas, déclare le comte Mosca devenu son protecteur naturel, faire de Fabrice un prêtre exemplaire, comme vous en voyez tant. Non, c'est un grand seigneur avant tout; il pourra rester parfaitement ignorant, si bon lui semble, et n'en deviendra pas moins évêque et archevêque... » Et Fabrice à son tour : « Je vais passer trois ans à l'Académie ecclésiastique de Naples; mais puisque je dois être avant tout un jeune gentilhomme et que tu ne m'astreins pas à mener la vie d'un séminariste ver.tueux, ce séjour à Naples ne m'effraie pas... »

Il n'a pas à renier ses idées libérales, pas davantage à contraindre ses instincts. Le haut clergé italien, tel que nous le présente Stendhal, a toute licence, même à l'égard de l'amour et Fabrice n'aura aucune peine à s'adapter. De haute naissance, armé de puissantes protections, il n'a pas à craindre les débuts pénibles et incertains d'un Julien Sorel. Il ne connaîtra pas ces révoltes, ces aigreurs, ces amertumes... Et la peinture des milieux ecclésiastiques prend ici, du même coup, une ampleur toute nouvelle. Elle ne se limite pas aux quatre murs d'un séminaire provincial; nous sommes loin de l'austérité d'un abbé Pirard ou des manœuvres médiocres de ses ennemie.

On n'en finirait pas à suivre toutes les péripéties de cette intrigue. Je me contente de vous rappeler la ligne principale. Durant ses années d'études à l'Académie de Naples, Fabrice del Dongo a mené la vie la moins édifiante qui soit. Il a eu des maîtresses, des aventures...

Par quoi, d'ailleurs, son avenir ne fut nullement compromis. Rentré à Parme, désigné comme le futur coad- juteur de l'archevêque, les plus belles perspectives s'ouvrent à lui... et il sait user des protections qui ne demandent qu'à le servir. Il a parfaitement compris les sentiments qu'éprouve à son égard la comtesse Pietranera, devenue par un second mariage duchesse Sanseverina et restée la maîtresse du comte Mosca. Sans répondre lui- même à cet amour impatient de sa jeune tante et, quoique décidé pour sa part à rester le plus longtemps possible dans les limites de la simple amitié, il jie répugne pas à recueillir les bénéfices de ce tendre intérêt.

Il n'est pas homme" non plus à se contenter de cette affection confortable et familiale. A la première soirée qu'il a passée au théâtre de Parme, le jeune monsignore, c'est son titre désormais, a remarqué une actrice Maria Valserra, ingénue assez aguichante. Vous vous rappelez la petite Cubly du théâtre de Grenoble. Je n'ai pas besoin de vous dire que Fabrice ne s'en tient pas, comme le jeune Henri Beyle, à des adorations muettes et que les choses ne tardent pas à aller beaucoup plus loin.

Mais la belle a déjà un... mettons un soutien appointé, un comédien médiocre, nommé Giletti. Fabrice n'en éprouve aucune gêne; il fréquente ce joli monde sans dégoût... Un jour cependant une querelle éclate; il en est réduit, pour se défendre, à planter un couteau dans la poitrine de son ignoble rival et juge prudent de franchir la frontière.

Toujours pour m'en tenir à l'essentiel, je ne parle pas d'autres aventures, qui croisent celle-ci, de ses amours

avec la chanteuse Fausta, avec sa camériste Bettina, ni d'un duel encore, dont l'issue est fatale également. Dans la société mondaine, a coutume de dire Stendhal, l'ennui est le grand fléau. Il est certain que Fabrice n'a guère le temps d'en souffrir.

Toutes ces incartades, à vrai dire, même celles que l'on peut qualifier meurtres véritables, n'auraient pas en soi grande importance. Mais son protecteur officiel, le comte Mos,ca, a des ennemis politiques à qui il ne déplairait pas de l'atteindre indirectement. D'autre part, le prince régnant Ranuce Ernest IV a jeté les yeux sur la Sanseverina et lui garde rancune de ses rigueurs. Le jeune homme, entre ses mains, pourrait être un otage précieux. Inculpé d'assassinat, pour le meurtre de Giletti, attiré par trahison dans une embuscade, Fabrice est enfermé dans les cachots de la forteresse. Nouvel épisode sensationnel.

Stendhal se plaît ainsi à dévider et débrouiller les fils de ces intrigues compliquées, qui, parfois, chez un autre que lui, sembleraient puériles. Ces jalousies, ces ambitions, ces rivalités, ces combinaisons de toutes sortes, ces êtres aux instincts violents, ces petites cours raffinées et corrompues, ces jeux de la politique et de l'amour, il est en pleine Italie de la Renaissance. En pleine Italie actuelle, en même temps.

Car la captivité de Fabrice n'a pas, à ses yeux, l'intérêt seulement d'une invention romanesque. Elle évoque, pour lui et pour ses lecteurs, de passionnantes réalités. Des souvenirs précis hantent sa pensée, souvenirs de ses années Lombardes., du carbonarisme, des procédés expé- ditifs de la police autrichienne. Il a connu personnelle-

ment Silvio Pellico et garde pour lui une admiration débordante. Or, après 1830, en ces années de fermentation politique qui se traduit en émeutes continuelles, ces souvenirs révolutionnaires soulèvent en France un grand mouvement de curiosité et d'indignation. Les Prisons de Silvio Pellico, traduites en 1835, vont avoir, pendant plus de trente ans, une interminable série d'éditions successives. En 1836, le petit roman de Saintine, Picciola, connaît, sur un thème analogue, un succès d'attendrissement à peu près égal. En 1837 et 1838 (c'est le moment précis où Stendhal jette les premières esquisses de sa Chartreuse), paraissent les Mémoires d'Andryane. Encore un illustre captif. Décidément, les prisonniers d'état sont à la mode. Pour les admirateurs français de la Chartreuse, la formidable tour Farnèse où Fabrice est enfermé rappelle de très près la prison de Spielberg en Moravie.

Bien entendu, la Sanseverina et, avec elle, le comte Mosca, toujours esclave de ses volontés, mettent tout en œuvre pour le délivrer. Dans la prison même, ils ont trouvé une auxiliaire précieuse, Clélia Conti la propre fille du général commandant la forteresse. Fabrice est un prêtre au-dessous du médiocre, mais c'est un homme heureux, et qui force les sympathies féminines. Une évasion préparée dans les conditions les plus romanesques, et le voici libre...

Pour peu de temps... Si Clélia l'a aimé dès le premier regard qu'ils ont échangé, lui-même a senti naître en lui des émotions que ses aventures, jusqu'ici, lui avaient laissé ignorer. Dans sa prison, il a eu la révélation de l'amour -véritable, de l'amour profond et irrésistible. Libre, il se

sent plus esclave qu'il ne fut jamais. Eloigné de la jeune fille, l'existence lui paraît décolorée, fastidieuse; il ne peut se refaire, en exil, une vie nouvelle. Volontairement, il revient se livrer pour être jugé... pour la revoir.

Pour la Sanseverina, que rien ne décourage, tout est à recommencer. Mais cette fois, elle a recours aux moyens héroïque. C'est le jeune Ernest IV qui est l'ennemi redoutable; elle le fait empoisonner par cet illuminé à moitié fou, Ferrante Palla. Elle se livre à son successeur Ernest V, et, en récompense de cet abandon (abandon d'une heure), Fabrice est définitivement hors de cause. Mais Clélia n'a pu l'attendre, et sur l'ordre de son père, a dû épouser certain marquis Crescenzi. C'en est fait de leur idylle.

Désespéré, Fabrice se souvient (il est temps) qu'il avait choisi la carrière ecclésiastique, qu'il n'a pas cessé de lui appartenir, quoiqu'il n'y paraisse guère, et qu'elle est toujours ouverte à son ambition. Il y revient; coadjuteur de l'archevêque, prédicateur célèbre, toute l'aristocratie de Parme va se presser à ses sermons...

Ne croyez pas d'ailleurs que ce soit fini encore. Il retrouvera la marquise Crescenzi, sa chère Clélia; elle deviendra sa maîtresse. Elle avait bien juré de ne pas le revoir et, pour rien au monde, elle ne manquerait à son serment; mais l'esprit italien est fertile en combinaisons; ils se rencontreront de nuit, sans lumière; elle ne le verra pas ; elle aura tout de même un enfant ; cet enfant mourra, elle mourra elle-même et Fabrice, enfin dégoûté de l'existence mondaine, abandonnera les honneurs pour se reti-

rer dans la Chartreuse de Parme. Ce sont les dernières pages qui expliquent ainsi le titre du roman.

Nous aussi, il faut l'avouer, nous avons, comme Fabrice, besoin de repos. C'est une tâche ingrate et décourageante de raconter un pareil roman. Et notez qu'une simple analyse, toujours trop brève et qui doit négliger une foule d'épisodes, est incapable de vous donner une idée de sa densité.

Si serré et si strict dans la composition du Rouge et Noir, Stendhal s'abandonne ici à une sorte d'ivresse d'imagination. Il se grise d'italianisme, éperdument.. Et l'on serait tenté de crier à l'invraisemblance, au fatras, au roman d'aventure... Mais il y a le mouvement et le coloris de l'œuvre. Il y a surtout sa valeur psychologique, — cette psychologie qui, sans rien perdre de sa fermeté lucide, a conquis toute la complexité, toute la souplesse de la vie.

D'abord un fouillis de personnages de second plan, tous marqués de traits singulièrement pittoresques, si expressifs qu'on ne les oublie plus, ne les eût-on rencontrés qu'un instant, emportés par le torrent de cette intrigue qui les roule pêle-mêle, comme à l'abandon.

La grosse figure pâle et dévote du vieux marquis del Dongo, hérissé d'horreur devant toute idée nouvelle.

Le général Fabio Conti, le père de Clélia, dont toutes les capacités militaires se haussent à méditer sur des problèmes de ce genre : faut-il sept boutons ou neuf à une tunique de soldat ?

Mgr Landriani, « esprit supérieur, savant de premier ordre et qui n'a qu'un faible : il veut être aimé ».

Le procureur général Rassi, symbole de toutes les lâchetés où peut s'avilir l'âme d'un courtisan.

La marquise Balbi, si jeune et si gracieuse, à la voir d'un peu loin, avec ses grands yeux, sa figure striée de petites rides imperceptibles et ce sourire malin qui supplée, chez elle, à l'absence de toute pensée.

Le prince de Parme, Ernest IV, qui tremble derrière les portes verrouillées de son palais, affolé par la terreur des révolutions, gardé par quatre-vingts sentinelles qui, tous les quarts d'heure, hurlent leurs appels, s'attendant toujours à voir quelque libéral diabolique sortir de dessous son lit, d'une armoire, ou de la caisse d'une contrebasse, — si ingénu avec cela et si scrupuleux en matière d'amour et d'amitié : « Si j'acceptais les hommages de votre altesse, lui disait la comtesse en riant, de quel front oser reparaître devant le comte Mosca ? — Je serais presque aussi déconcerté que vous ! Le comte ! mon ami ! Mais c'est un embarras facile à tourner et auquel j'ai songé : le comte serait mis à la citadelle pour le reste de ses jours... »

La petite actrice Marietta, et la Mamacia qui lui sert de mère et gère ses maigres revenus. « Nous avons perdu notre protecteur, gémit-elle après la mort de Giletti. Qui est-ce qui se chargera de nous loger, de débattre les prix avec les vetturini quand nous voyageons et de faire peur à tout le monde ? Giletti n'était pas beau, mais il était bien commode et si la petite n'était pas une sotte qui

d'abord s'est amourachée de vous, jamais Giletti ne se fût aperçu de rien et vous nous auriez donné de beaux écus. Je vous assure que nous sommes bien pauvres. »

Et Giletti lui-même, grand escogriffe au visage grêlé, ancien dragon de Napoléon, troisième rôle de la troupe, danseur de corde au besoin, toujours prêt à jouer du couteau, brute cupide, redoutable et grotesque à la fois.

Et Ferrante Palla, médecin, poète de génie et tribun, passionné pour la cause de la liberté, condamné à mort, réduit à vivre dans les bois, voleur de grands chemins pour nourrir ses cinq enfants, chevaleresque, ardemment amoureux, et capable, par amour et par fanatisme politique à la fois, de soulever des émeutes et de tuer le tyran qu'une femme désigne à sa vengeance. Rien de redoutable, dans le réel, comme ces idéalistes mystiques, aux yeux emplis de rêve.

D'autres encore, plus effacés individuellement, participant à des ensembles, à des portraits collectifs : le monde de la cour, de la politique, de l'église, du théâtre... Jamais le tableau de mœurs qui sert de toile de fond au roman Stendhalien n'avait été brossé avec cette puissance, cette richesse de détails. C'est toute l'Italie qu'il a voulu faire vivre, en un tumulte pittoresque, et, par instants, nous nous perdons un peu, nous ne savons plus quelle est l'Italie qu'il offre à nos yeux, l'Italie étouffée sous la tyrannie autrichienne, ou l'Italie de jadis débordante de -sève et de vitalité.

Mais ce luxe de détails et de couleurs papillotantes n'empêche pas la lumière de se projeter directement sur les maîtres du jeu. Nous avons vu en gros la vie tumul-

tueuse de Fabrice del Dongo, et la parenté qui l'unit à Julien Sorel. Tous ces héros de Stendhal ont des traits communs et incarnent successivement cet idéal qui est le sien : un irrésistible appétit de puissance, un mépris souverain pour les conventions et même pour les lois de la morale courante, — et ce goût du risque et de l'aventure qui est le sel de la vie.

Entre Julien et Fabrice, une différence pourtant, essentielle. Fabrice est Italien et de haute naissance, ce qui va multiplier les occasions d'aventures et aplanir devant lui bien des obstacles. Vous vous rappelez l'inquiétude constante du petit paysan de Verrières, sa sécheresse précise, sa timidité révoltée — contre les autres et contre lui- même. Fabrice n'a pas connu ces pénibles cheminements; il n'a pas à régler son destin et à l'assurer. D'autres que lui veillent à cet avenir et sont là pour corriger les suites possibles d-e ses écarts.

En un certain sens, le caractère y perd. Il lui manque l'occasion, au moins, de prouver cette grandeur d'âme que lui attribue la Sanseverina (grandeur d'âme, au sens Sten- dhalien, bien entendu, lequel ne comporte ni générosité, ni altruisme, mais précisément le contraire). Devant lui la route est trop facile. Trop d'amitiés complaisantes. Pour- être grand vraiment, il faut être seul.

Mais de là aussi, plus d'aisance, de souplesse, de jeunesse véritable, — plus d'emportement surtout dans ses successives amours. En présence des bonnes fortunes qui s'offrent à lui, Julien Sorel est aussitôt en défense- Il redoute une duperie, un piège, une atteinte possible à sa dignité. Serait-ce un complot? Et plus l'amoureuse est

haut placée, plus sa défiance est en éveil. Tout est menace pour son orgueil et ses rêves ambitieux. Il n'aimera vraiment que dans sa prison, à la veille du supplice, quand,, ses espérances détruites, il n'aura plus rien à défendre.

Fabrice ignore ces complications. De l'amour, il n'attend que le plaisir : les amusements de la poursuite, la joie du triomphe, les émotions de l'aventure. Il va de l'avant, confiant en sa jeunesse et en ces protections dont il sait le pouvoir. Il n'a pas étudié l'amour chez les idéologues et les théoriciens. Léger et passionné, avec des élans de sincérité brûlante qui n'engagent pas un long avenir, il se fait un jeu d'accumuler les imprudences.

Habile avec cela et roué à l'occasion. Il a vu très clair dans le cœur de la Sanseverina... Ne lui croyez pas cependant la sécheresse d'un Don Juan à la Française, ni ce sadisme, ni cette cruauté. Il est capable de grandes passions momentanées. Il a aimé vraiment Clélia Conti. Il a sacrifié pour elle sa liberté. Le mariage forcé de la jeune- fille l'a frappé cruellement et l'a rejeté vers l'église. Mais comme il faut peu de chose pour qu'il s;e reprenne ! Le voici, dans sa petite église de la Visitation, tel Des Grieux à Saint-Sulpice, répandant sur un auditoire bouleversé d'émotion les trésors de son éloquence sacrée :

En parcourant les figures de femmes qui l'écoutaient, Fabrice re-marquait depuis assez longtemps une petit figure brune fort jolie, et dont les yeux jetaient des flammes. Ces yeux magnifiques étaient ordinairement baignés de larmes dès la huitième ou dixième phrase du- sermon. Quand Fabrice était obligé de dire des choses longues et ennuyeuses pour lui-même, il reposait assez volontiers ses regards sur cette tête dont la jeunesse lui plaisait. Il apprit que cette jeune personne s'appelait Anetta Marini, fille unique et héritière du plus riche- marchand drapier de Parme, mort quelques mois auparavant...

Un Stendhalien encore, le comte Mosca, — ou, si vous voulez, un Fabrice del Dongo plus âgé de vingt ans, revenu de bien des choses, resté dans le monde, dress,é à la rude école de la politique.

Aussi impétueux et aussi ardent, mais plus maître de lui et plus secret, il a connu les hommes et n'a pas, à leur contact, gardé trop d'illusions. Premier ministre, favori d'un souverain versatile, peureux et cruel, il a conduit sa barque à travers les écueils. Jour par jour, il a suivi et déjoué les intrigues et les embûches de cette petite cour Italienne, toujours en garde, prêt à contrebattre les attaques de ses ennemis, heureux de se sentir entouré de haines, car il a, lui aussi, l'amour du jeu et du danger. Il connaît les manœuvres savantes, et l'utilité parfois du coup de force, du poing brutalement tendu.

Dans ces opérations où triomphe son adresse, on ne peut dire qu'il oublie tout à fait l'intérêt public, mais il n'oublie pas davantage son intérêt particulier. Il se rend indispensable en semant le désordre, en écartant tous ceux dont l'intelligence ou l'énergie lui feraient craindre des rivaux, en n'admettant à ses côtés que des incapables. Il dépossède les fermiers généraux, ce qui est bien, car il y a là une véritable bande de pillards; mais il en choisit d'autres pour les remplacer, qui ne valent pas mieux et qui lui verseront près d'un million, en témoignage de reconnaissance. Concussionnaire, évidemment; mais la politique — la politique italienne bien entendu, n'y regarde pas de si près. Et les moyens importent peu.

C'est un homme sans préjugés. L'expérience lui a appris la vie, l'expérience et aussi la pratique de Machiavel.

Le Prince est pour Mosca ce que le Mémorial de Sainte- Hélène était pour Julien Sorel, son livre de chevet. A cette école, il s'est armé fortement et juge tout à sa valeur stricte.

Du cynisme non pas, car le cynisme ne va pas sans affectation et toute affectation lui est odieuse; mais une intelligence claire, froide, souple, aiguë comme la lame d'une épée; une volonté qui parfois semble fléchir, quand elle se briserait à résister, mais qui ne se détourne jamais de son objet; et, dans les situations les plus délicates, une élégance souveraine que rien ne peut atteindre et qui ne se dément pas.

Or ce diplomate subtil, ce politique incomparable « le plus grand, dira Stendhal, que l'Italie ait connu depuis plusieurs siècles », est cependant une victime de l'amour. Une passion farouche et qui ne peut être payée de retour, l'enchaîne à la duchesse Sanseverina... Contraste trop attendu, semble-t-il, et, tout d'abord, on songerait aux barbons amoureux de notre répertoire. Mais à regarder de plus près, rien de plaisant ou de ridicule. Rien non plus de la verbosité et des explosions séniles du Ruy Gomez d' Hernani. Notez d'ailleurs que nous n'avons pas ici cette disproportion d'âge, choquante a priori. Veuve d'un premier mari, bientôt d'un second, Gina n'est pas une Agnès ni une Dona Sol. Lui-même est aux environs seulement de la cinquantaine (on se trouvait vieux de bonne heure en ces temps-là). Après tout, cette union, légitime ou non, n'a rien d'anormal.

Mosca cependant a pleine conscience que son âge n'est plus celui des fantaisies amoureuses. Il ne se trompe pas

plus lui-même qu'on ne peut le tromper. Avant sa maîtresse, il a compris la nature de ses sentiments à l'égard de ce Fabrice, si jeune hélas ! cette affection semi maternelle toute disposée à changer de caractère et il en souffre: cruellement. Mais il sent combien il serait inutile de lutter et que le mieux est de se rendre indispensable à cet ennemi.

Stendhal a suivi avec une admirable sûreté les étapes de cette jalousie, cette défiance en éveil, cette amertume, ces sursauts de colère où se déchaîne toute la violence de son tempérament italien et qui le conduiraient au meur. tre, s'il suffisait de détruire un rival pour effacer son image. Taine, après Balzac, admirait ces pages étonnantes de fougue et de précision :

Il s'était juré de ne pas aller chez la duchesse ce soir-là, mais il n'y put tenir; jamais ses yeux n'avaient eu une telle soif de la regarder. Sur le minuit, il se présenta chez elle; il la trouva seule avec son neveu; à dix heures, elle avait renvoyé tout le monde et fait fermer sa porte.

A l'aspect de l'intimité tendre qui régnait entre ces deux êtres, et de la joie naïve de la duchesse, une affreuse difficulté s'éleva devant les yeux du comte, et à l'improviste ! Comment cacher sa jalousie ?

Ne sachant à quel prétexte avoir recours, il prétendit que, ce soir-là, il avait trouvé le prince excessivement prévenu contre lui, contredisant toutes ses assertions, etc., etc. Il eut la douleur de voir la duchesse l'écouter à peine et ne faire aucune attention à ces circonstances qui, l'avant-veille encore, l'auraient jetée dans des raisonnements infinis. Le comte regarda Fabrice; jamais cette belle figure lombarde ne lui avait paru si simple et si noble ! Fabrice faisait plus d'attention que la duchesse aux embarras qu'il racontait.

Réellement, se dit-il, cette tête joint l'extrême bonté à l'expression d'une certaine joie naïve et tendre qui est irrésistible. Elle semble dire : il n'y a que l'amour et le bonheur qu'il donne qui soient choses sérieuses en ce monde. Et pourtant, arrive-t-on à quelque détail où l'esprit soit nécessaire, son regard se réveille et vous étonne, et l'on reste confondu.

Tout est simple à ses yeux, parce que tout est vu de haut. Grand

Dieu ! comment combattre un tel ennemi ? Et après tout, qu'est-ce que la vie, sans l'amour de Gina ? Avec quel ravissement elle semble écouter les charmantes saillies de cet esprit si jeune, et qui, pour une femme, doit sembler unique au monde !

Une idée atroce saisit le comte comme une crampe : le poignarder là, devant elle, et me tuer après ?

Il fit un tour dans la chambre se soutenant à peine sur ses jambes; mais la main serrée convulsivement autour du manche de son poignard. Aucun des deux ne faisait attention à ce qu'il pouvait faire. Il dit qu'il allait donner un ordre à son laquais, on ne l'entendit même pas; la duchesse riait tendrement d'un mot que Fabrice venait de lui adresser. Le comte s'approcha d'une lampe dans le premier -salon et regarda si la pointe de son poignard était bien effilée.

Il devenait fou; il lui sembla qu'en se penchant ils se donnaient des baisers, là, sous ses yeux. Cela est impossible en ma présence, se dit-il; ma raison s'égare. Il faut se calmer : si j'ai des manières rudes, la -duchesse est capable, par simple pique de vanité, de le suivre à Belgi- rate; et là, ou pendant le voyage, le hasard peut amener un mot qui donnera un nom à ce qu'ils sentent l'un pour l'autre; et après, en un instant, toutes les conséquences...

Le comte allait éclater ou, du moins, trahir sa douleur par la décomposition de ses traits. Comme, en faisant des tours dans le salon, il se trouvait près de la porte, il prit la fuite en criant d'un air bon et intime : Adieu, vous autres ! Il faut éviter le sang, se dit-il.

Et voici maintenant les deux amoureuses dont l'existence entière est attachée à celle de Fabrice, la jeune fille ignorante jusqu'ici de l'amour, la femme déjà marquée par la vie. Aussi italiennes toutes deux et aussi différentes l'une de l'autre que nous apparaissent différentes, et françaises également, Mathilde de la Mole et Mme de Rênal. délia Conti ingénue et passionnée, ardente et timide, pleine de superstitions et de scrupules, d'angoisses et de remords, mais oubliant tout cela pour céder éperdument à l'appel de son cœur et de ses sens, — purement instinctive, avec toutes les audaces de l'instinct, mais avec son ingénuité aussi, — on dirait volontiers avec son inno-

cènce. Gina Sanseverina, l'Italienne accomplie du type- Stendhalien, élégante, coquette, experte à séduire, rompue à toutes les manœuvres de la vie de cour, énergique et lucide. Sans autre règle que son plaisir, rien ne l'empêchera de suivre sa route. Capable certes de duplicité (et de bien autre chose) si le salut de celui qu'elle aime, semble l'exiger. Fabrice en danger, elle usera de toutes ses armes, la finesse italienne, la coquetterie, la perfidie et le cynisme brutal.

Rappelez-vous avec quelle impudeur souveraine elle gagne à son jeu l'illuminé Ferrante Palla, instrument de sa vengeance, comment elle prépare une émeute, organise un assassinat, avec quelle adresse elle exploite la passion du prince de Parme et quel marché elle n'hésite pas à conclure. Incapable en revanche de ces petits mensonges, de ces bassesses, de ces reniements que nous. imposent les conventions mondaines, le souci de l'opinion d'autrui... , Une créature de race, dans toute la force du mot.

Franche envers elle-même, elle ne l'est pas moins à l'égard de l'homme qui mérite son respect, à défaut d'autre chose. Elle ne jouera pas au comte Mosca la comédie de l'amour; elle ne lui cachera rien de sa passion pour un autre; cédant enfin à ses instances et acceptant de l'épouser, elle veut que leur union soit conclue en pleine lumière. Ce qu'elle peut aimer en lui, c'est le- ministre dont le génie politique et le crédit doivent assurer le bonheur de Fabrice. Mais elle tiendra loyalement les obligations du contrat librement consenti. Jamais elle ne rendra ridicule celui dont elle porte le nom, et, s'iL

souffre par elle, il n'aura pas à rougir de cette souffrance... Après tout, il peut y avoir plus de bonheur dans une association de ce genre que dans une passion troublée d'orages, et pourrie de mensonges.

L'oeuvre s'achèvera sur une large impression d'apaisement et de mélancolie. Au terme de cette intrigue chargée d'épisodes, rien qui rappelle le dénouement théâtral et romantique du Rouge et Noir. Fabrice qui meurt de la mort de Clélia, la Sanseverina qui meurt de la mort de Fabrice : il semble qu'ayant épuisé leur faculté de jouir et de souffrir, il ne leur reste plus qu'à s'éteindre, sans affectation comme sans regret.

Ecrite d'un seul jet, en moins de deux mois, la Chartreuse de Parme fut mise en vente au début d'avril 1829. Dans le silence accoutumé de la presse, une voix se fit entendre pourtant, dont le témoignage était précieux. Dans sa Revue parisienne, H. de Balzac analysa l'œuvre longuement : « M. Beyle, écrivait-il, a fait un livre où le sublime éclate de page en page... La Chartreuse de Parme est, dans notre époque et jusqu'à présent, à mes yeux, le chef-d'œuvre de la littérature à idées... » Sans hésiter, il la plaçait au-dessus de tout ce que l'auteur avait donné jusque-là.

Peut-être pourrait-on faire quelques réserves sur ce point. Mais il ne s'agit pas de choisir entre les grands romans Stendhaliens et de les classer. Ce qu'il faut retenir c'est, de l'un à l'autre, d'Armance au Rouge et Noir et du Rouge et Noir à la Chartreuse, cette évolution constante, cet enrichissement, cet élargissement du roman psychologique français.

Mais c'est aussi cette puissante et rigoureuse cohésion. Si diverse d'aspect que cette œuvre nous paraisse, un lien solide la resserre en une sorte de faisceau. La personnalité même de Stendhal, toujours présente au premier plan, en assure l'unité.

IX

Les dernières années.

Les œuvres posthumes

Les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble nous ont valu bien des surprises et des révélations précieuses, depuis le temps où Romain Colomb, timidement encore, se risqua à en produire quelques fragments, jusqu'aux publications récentes — qui n'ont pas épuisé le trésor.

Il n'en est pas des inédits Stendhaliens comme de ces exhumations posthumes dont on abuse parfois et dont l'utilité ne s'impose pas. Ce ne sont ni des esquisses, ni de fastidieuses redites. Ils appartiennent à sa pleine maturité et sont indispensables à qui veut le connaître. Rien ici d'ailleurs, qui puisse nous dérouter. Très différents de ton et de sujets, ils relèvent tous des quelques tendances où nous sont apparus déjà les traits essentiels de sa physionomie. L'amour de cette Italie qui reste, malgré quelques déceptions personnelles, sa patrie d'élection, le goût des actions violentes et des analyses subtiles, le besoin à la fois

de s'extérioriser et de se replier sur soi-même, cette volonté enfin de poursuivre son œuvre romanesque dans le sens. où il l'a d'abord orientée : un roman psychologique qui soit en même temps un vaste tableau de mœurs...

Et dans ces directions diverses qui le tentent tour à tour,. en un espace de moins de dix années, voici, en marge de- la Chartreuse de Parme, ces Chroniques italiennes, brutales et colorées, — voici, pour compléter le portrait intellectuel et moral qu'il s'est plu à tracer de lui-même avec une sincérité agressive; les Souvenirs cf égotisme et ce transparent Henri Brulard où nous avons retrouvé si vivante son enfance Grenobloise, — voici, dans la ligne du Rouge et noir, les grands romans modernes de Lucien. Leuwen et de Lamiel.

L'œuvre inédite, se déploie parallèlement à l'oeuvre imprimée ; elle la prolonge, elle la commente, elle l'élargit»

Je vous ai déjà parlé des douze volumes de nouvelles manuscrites recueillies dans les Chroniques italiennes du XVIe et du XVIIe siècles que Stendhal avait rassemblées, qu'il légua à sa sœur et qui passèrent plus tard à la Bibliothèque Nationale. Ce n'était pas chez lui simple curiosité d'érudit. Stendhal a toujours eu la passion des aventures étranges, hors du commun; il enchevêtre à plaisir dans ses intrigues les combinaisons d'événements les plus singuliers. Par malheur, au milieu de toutes ses qualités de romancier, il en est une qui lui manque, l'imagination ou, pour mieux dire, l'invention; il lui faut, pour donner l'élan à ses facultés créatrices, une sorte de tremplin.

En ce qui concerne les siècles passés, ces Chroniques.

pouvaient lui rendre le même genre de service, qu'il demandait, pour les temps contemporains, à la Gazette des Tribunaux. « Le récit de ces procès et de ces supplices, écrit-il, me fournit pour le cœur humain, des données vraies et sur lesquelles on aime à méditer la nuit, en courant la poste. »

Il comptait, avec le temps, trouver ici la matière de six volumes; il n'en a donné qu'un seul en 1839. Ajoutez ce qu'a recueilli Romain Colomb après sa mort: au total une demi-douzaine de récits assez brefs, publiés d'abord à la Revue des deux mondes de 1837 à 1839. Le travail considérable de la Chartreuse interrompit la série; sans doute l'aurait-il reprise, si la mort lui en avait laissé le loisir.

Il n'est plus question ici d'analyses patientes et subtiles, fouillant à loisir les replis du cœur humain et ses qualités les plus précieuses ne trouvent plus leur emploi. Cette matière dure ne se prête plus au travail patient. Le fait seul importe, dans sa brutalité; ce sont des Histoires tragiques, comme on disait au XVIIe siècle, de petits drames ramassés et concis, où se déchaîne dans toute sa violence l'animal humain.

Depuis une dizaine d'années, son ami Mérimée avait mis à la mode ce genre de la nouvelle; Balzac avait suivi cet exemple; mais tous deux ne regardaient guère au delà de la période révolutionnaire. Une des nouvelles de Stendhal Vanina Vanini, qui date d'ailleurs de la même époque (1829) est bâtie sur un modèle analogue. En général, il remonte beaucoup plus loin et surtout il les dépasse l'un et l'autre en violence mélodramatique.

Comme décor, l'Italie d'autrefois, ces petits états dé-

chirés de querelles et de dissensions, terre d'héroïsme et de brigandage, où seuls entrent en ligne l'intérêt et le plaisir, où la vie humaine n'a pas de prix. Passions sauvages, meurtres et représailles, trahisons et supplices, histoires d'amour et de meurtre. Tous les raffinements, tout le luxe, tout le sadisme de la cruauté : Vittoria Accoram- boni qui tue ses deux maris et qui est tuée à son tour par les frères du second, — Marcel Capecce poignardé, — Louis Orsini et ses compagnons assommés et coupés en quartiers, — la duchesse de Palliano étranglée par le comte d'Aliffe, — le duc de Palliano sciant avec son couteau la gorge de Diane Brancaccio. Le musée des horreurs et la galerie des supplices.

Aventurier et chef de bande, Jules Branciforte a tué le père d'Hélène de Campireale dont il est amoureux et a attaqué à main armée le couvent où la jeune fille est enfermée. Poursuivi pour sacrilège, il a dû fuir au Mexique et passe pour mort. Hélène dix ans plus tard, abbesse de Castro, est devenue la maîtresse de son évêque. La naissance d'un fils a fait éclater le scandale, l'abbesse et le prélat ont été condamnés à la prison perpétuelle. Bien entendu, Branciforte n'est pas mort; revenu d'Amérique, il entreprend de délivrer sa maîtresse. Ses bravi, par un souterrain, pénètrent dans le cachot. Mais pourrait-elle supporter maintenant la vue du premier homme qu'elle ait aimé ? Elle se tue.

Encore, ici, n'avons-nous que des sentiments à peu près humains. Mais il y a mieux. Voici San Fancisco à Ripa. Il est malsain pour un Français de courir les aventures galantes chez ces forcenés. Abandonnée par le chevalier de

Senecé, la princesse Campobasso, une nièce du pape, se vengera, mais en apportant à sa vengeance une certaine fantaisie sauvage. L'infidèle, un soir, ne trouve plus 3a voiture qui devait l'attendre. Une troupe de bravi se jette à sa poursuite. Pour leur échapper, il se réfugie dans une église et tombe au milieu d'une cérémonie impressionnante. On célèbre, avec un luxe inouï de cierges et de chants, un service funèbre. Il s'approche, c'est le sien, ses armes et sa devise sont brodées sur le catafalque. Par une délicate attention, la délaissée a voulu lui donner un avant-goût de ce qui l'attend. A peine rentré chez lui, huit coups de tromblon, partis d'une fenêtre qui donne sur le jardin, le jettent sur le sol avec son valet. J'oubliais; son cocher qui n'en pouvait mais a été tué aussi d'un coup de couteau. Un seul meurtre pour une vengeance... une italienne n'est pas satisfaite à si bon marché.

Et je ne vous conterai pas l'histoire des Cenci qui, d'accord avec leur mère, tuent leur père, lequel a violé sa fille, laquelle est mise à la question et tout finit par une exécution générale, agrémentée bien entendu de tortures et raffinements de premier choix : cordes, tenailles, chevalet, écartèlement, — ce qui se fait de mieux... Après avoir conté tout cela, « Je passe sur les détails trop atroces » ajoute-t-il. L'aventure d'ailleurs était connue. Shel- ley s'était intéressé déjà à cette aimable famille et le marquis de Custine l'avait présentée, en 1833, sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

Dans son médiocre consulat, Stendhal voit ainsi renaître à ses yeux une Italie autrement brillante et tumultueuse, cette Italie de jadis dont il a toujours rêvé. Il poursuit

ces recherches avec une passion infatigable. « J'ai découvert beaucoup de ces choses moi-même, écrit-il le 28 mars 1833 à son ami Di Fiore, par un travail physique [acharné], dans des archives où les volumes déposés sur les tables étaient recouverts d'une poussière devenue solide par le tassement et épaisse comme trois écus. A chaque fois ma chemise était gris foncé et presque toujours j'avais mal aux yeux... » Et encore : « J'ai cherché ce qui me plaît. Le style de la traduction est simple comme celui des originaux, il n'y a jamais de prétention à la phrase noble; on a voulu prendre le style des Causes célèbres. » Mais il comptait bien tirer de ces documents autre chose que des transcriptions directes et sommaires. Des romans véritables, des récits passionnants et enchevêtrés, d'une psychologie profonde, pourraient, un jour ou l'autre, y trouver leur point de départ : nous avons vu Fabrice del Dongo revivre la vie d'Alexandre Farnèse et la Chartreuse de Parme se dégager — avec quelle liberté puissante ! — de ces vieux manuscrits.

Avec Lucien Leuwen, nous revenons au roman contemporain et au roman français. Ce fut, pendant ses premières années de Civita Vecchia une de ses grandes préoccupations : donner un pendant au Rouge et Noir, reprendre avec plus d'ampleur ce grand tableau de la vie française, de la province et de Paris, au moment précis où s'effondre l'édifice-fragile de la Restauration et où cherchent à s'établir une société et un régime nouveaux... L'œuvre pourtant

resta inachevée : lassitude ou découragement ? Peut-être la grandeur de l'entreprise dépassait-elle ses facultés de travail. N'oublions pas que cette époque est une époque de tristesse et d'ennui. Il en reste assez d'ailleurs pour que nous ayons ici mieux qu'une ébauche, une de ses œuvres essentielles.

Lucien Leuwen: les éditeurs posthumes se sont arrêtés à ce titre commode et peu expressif. Stendhal l'aurait-il conservé ? On peut en douter. Vous savez qu'il aimait les titres étranges qui piquent la curiosité et jusqu'aux dernières pages, quelquefois même plus longtemps, offrent au lecteur une énigme difficile à résoudre. Plusieurs s'étaient présentés à sa pensée, dont sa correspondance use tour à tour : l'Orange de Malte (emprunté à une comédie perdue de Fabre d'Eglantine), — VAmarante et le noir (en souvenir du Rouge et noir) ou le Rouge et le blanc (République et Monarchie) ou le Bleu et le Blanc (toutes les couleurs peuvent y passer). Et il y a encore le Télégraphe, Van Peters et Cle (plus balzacien), le Bois de Pré- mol (l'action alors se serait transportée en Dauphiné, il a préféré se dépayser davantage), le Chasseur vert (une maison forestière dans les environs de Nancy). Celui-ci, Romain Colomb l'a conservé pour le seul fragment du manuscrit qui lui ait paru digne d'être publié; mais il ne s'applique guère qu'à un épisode de la première partie.

Quoi qu'en pensent tous les biographes de Stendhal, trompés par des erreurs de chiffres imputables aux éditeurs de la Correspondance, la première idée de l'œuvre ne peut pas remonter au delà de l'automne 1833. Cette année-là, il avait passé tout l'été en congé à Paris; sa vieille

amie Mme Jules Gaultier, une des rares femmes qu'il ait aimées d'amitié seulement, profita de l'occasion pour lui soumettre le manuscrit d'un roman écrit par elle : le Lieutenant. Stendhal emporta le précieux cahier en Italie. A Civita Vecchia, il commença la, lecture. Hélas ! L'œuvre de son amie lui parut « un cruel barbouillage », maladroit de conduite, d'un style « infâme » (vous savez qu'il n'a pas l'habitude de mâcher ses mots)... Le sujet pourtant ne lui déplaisait pas : il le prit pour lui. C'est du sans gêne évidemment, mais après tout nos classiques n'en usaient pas autrement.

Il ne restait plus qu'à cristalliser sur cette matière informe. De mai 1834 à novembre 1836, il ne cesse guère d'y songer, et les feuillets s'entassent, couverts de son écriture menue : un travail formidable, plus de 2.200 pages, les cinq gros volumes manuscrits que possède la Bibliothèque de Grenoble. Après avoir écrit cet ensemble d'un seul jet, il le reprend en détail pour une mise au point, et dicte ainsi, pendant l'été de 1835, une version à peu près définitive de la première partie, celle que Romain Colomb publiera, vingt ans plus tard, sous le titre Le chasseur vert. Cette première partie, il la revoit encore de septembre à novembre 1836; puis, brusquement tout s'arrête; il renonce; c'est l'oubli. On ne connaîtra la plus grande partie de cet effort qu'en 1894, par la publication, si insuffisante d'ailleurs, de Jean de Mitty. Stendhal n'écrivait pas pour ses contemporains.

L œuvre, dans sa pensée, comportait trois grandes divisions, la première partie se déroulant à Nancy, la seconde

à Paris, dans les milieux de politique et de finance, la troisième à Rome. Vous reconnaissez sa triple préoccupation,- ses champs d'observation habituels, ses terrains de chasse. Et vous n'aurez pas de peine à le reconnaître lui-même.

Plus qu'il ne l'avait fait encore, Stendhal s'est identifié- avec son héros. En contant les aventures de Lucien Leuwen, il songe, non pas exactement à ce qu'a été sa vie, mais à ce qu'il aurait souhaité qu'elle fût. Il se voit, lieutenant de cavalerie, en révolte contre l'hypocrisie et les bassesses de son temps, aspirant à vivre d'une vie ardente et passionnée, avide d'aventures sentimentales.

Leuwen passe par toutes les carrières dont Stendhal a goûté tour à tour : l'armée, l'administration, la diplomatie. Il partage ses idées : libéral et aristocrate de nature, républicain incapable de vivre dans une république, — où le soulèveraient toujours de dégoût la tyrannie des médiocres et l'ennui. Ecoutez-le après la lecture d'un fac- tum révolutionnaire émanant d'une société secrète de Nancy, signé de ces pseudonymes prétentieux : Martius, Publius, Julius, Marcus, Vindex :

A quoi bon se flatter ? Cela est d'un sot. Je n'ai pas assez de vertu farouche pour penser comme Vindex. Je m'ennuierais en Amérique, au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables si souvent, mais grossiers, mais n'e songeant qu'aux dollars. Ils me parleraient de leurs dix vaches qui doivent leur produire au printemps dix veaux; et moi, j'aime à parler de l'éloquence de M. de Lamennais ou du talent de Mme Malibran comparée à Mme Pasta. Je ne puis vivre avec des hommes grossiers, si vertueux qu'ils soient; je préfèrerais cent fois les. mœurs élégantes d'une cour corrompue. J'ai horreur du bon sens bête, Je respecte Washington, mais il m'ennuie; tandis que le jeune général Bonaparte, vainqueur au pont d'Arcole, me transporte bien autrement que les plus belles pages d'Homère et du Tasse !... Mais alors, animal, supporte les coquins corrompus, fruits de cette civilisation vermoulue 1

N'est-ce pas Stendhal lui-même ? Stendhal — ou l'auteur des Scènes de la vie future.

Mais Leuwen est riche; son élégance, sa beauté, tous les atouts dans son jeu. Son père, un des maîtres de la finance parisienne, est d'une autre envergure qu'un petit avocat grenoblois. Des protections puissantes le remettent en selle, après chaque déboire. Et devant ce sosie, autrement favorisé de la fortune, Henri Beyle oublie tout ce qui a gâché sa vie ; il oublie ses déceptions de toutes sortes, politiques, littéraires, amoureuses surtout. Il se rappelle cette Métilde qui hante encore ses souvenirs et dont la conquête lui fut refusée. Il voit ce qui aurait pu être — et qui ne fut pas. Si bien que nous arrivons à cette combinaison paradoxale : aucune réalité dans l'intrigue et, psychologiquement, une sorte d'autobiographie — très romancée.

Beaucoup moins complexe que ne le sera celle de la Chartreuse, l'intrigue peut se résumer brièvement. Comme Octave de Malivert, Lucien Leuwen est sorti de cette Ecole Polytechnique à laquelle Stendhal a été sur le point de se présenter. Il en est même sorti assez brusquement, renvoyé avec tous ses camarades pour avoir forcé la porte, malgré la consigne, un de ces jours d'émeute qui marquent les débuts du régime nouveau. La faveur de son père, cependant, lui a valu le grade de lieutenant dans un régiment de lanciers cantonné à Nancy. Il a rejoint sa garnison, dans les sentiments d'un jeune officier content de lui-même et de son uniforme. Vous vous rappelez H. Beyle partant pour l'Italie... et pour la gloire.

Mais la déception, pour lui aussi, ne se fait pas

attendre ; le métier militaire, en un temps où il ne saurait être question de gloire et de conquêtes, ne tarde pas à le lasser. Des promenades à cheval, dans une campagne pierreuse et pelée, des heures traînées dans les cafés ou les cabinets de lecture, quelques réceptions mondaines, parfois des émeutes à réprimer brutalement... ce n'est pas une existence à nourrir son enthousiasme. Servitude pesante, sans aucune grandeur. L'heure présente est sombre, l'avenir douteux. Le gouvernement du juste milieu louvoie pour s'affermir, gagner du temps, laisser tomber cette fièvre... Le prestige lui manque et il manque à ses officiers. Dans cette ville de province attachée à ses habitudes, inquiète du lendemain, leur position est difficile : d'un côté la haine des ouvriers, prêts à la révolte, leur exaltation savamment cultivée dans les parlotes des sociétés secrètes; de l'autre la morgue des légitimistes qui n'ont rien appris et rien compris. Le colonel en est réduit à un emploi de chef de police, tatillon et soupçonneux. Entre camarades, des rivalités médiocres, un régime d'espionnage et de délations; on se croirait avec Julien Sorel au séminaire de Besançon.

Leuwen s'adapte de son mieux, dissimule ses convictions libérales, fréquente les gens bien pensants, hante les églises. Mais l'ennui l'accable. Il n'y résisterait pas, si, parmi les fossiles et les pantins qui meublent les salons aristocratiques, il n'avait rencontré une jeune veuve de vingt-quatre ans, Mme de Chasteller.

M""" de Chasteller, la plus émouvante peut-être des héroïnes de Stendhal, une de ces figures auxquelles on devrait songer quand on parle de sa sécheresse, ou de la

dureté de son intellectualisme. Réservée, froide d'apparence, sans rien de hautain, un peu triste plutôt, d'un charme pénétrant avec ses cheveux d'un blond lustré, ses grands yeux purs, riants par éclairs, mais si facilement éplorés, — toute délicatesse, fine comme un pastel du dix- huitième, et si française surtout. Ce n'est pas, comme la Sanseverina, l'Italienne ardente et libérée ou, comme Clé- lia Conti, l'ingénue faite pour l'amour instinctif; elle est bien de chez nous, telles Mme de Rênal et Mathilde de la Mole, sans la hauteur de celle-ci, sans les allures un peu bourgeoises et provinciales de celle-là.

Fille du marquis de Ponlevé, veuve d'un général de brigade attaché à la personne de Charles X, riche de 80.000 livres de rentes, elle mène à Nancy, depuis les journées de Juillet, une existence morne, repliée, dans la seule compagnie et sous l'autorité de son père, vieillard de quatre-vingts ans, égoïste, entêté d'archaïques préjugés... Derrière cette résignation, cette douceur timide, on aperçoit comme le reflet de bien des tristesses, on devine des regrets, des illusions perdues, la crainte de la vie... Au milieu de ces vulgarités provinciales, tout la blesse et la meurtrit. « Elle ne pouvait entrer dans un salon où il y avait réunies plus de six personnes, sans pressentir qu'on allait la froisser et qu'elle aurait à en souffrir. >> Mais de ces souffrances, nul ne saura rien; elle gardera son pâle sourire.

Amoureuse, pour la première fois peut-être, son amour sera discret et profond, comme elle-même. Ce petit roman psychologique reste le meilleur de l'œuvre. Stendhal en a marqué le progrès, avec sa précision d'analyse et aussi

-avec un souci de délicatesse morale qui lui est moins habituel : la première rencontre (ce jeune cavalier sur les pavés pointus de Nancy, ce cheval qui s'ébroue, dangereusement, cette fenêtre close dont le rideau se soulève, à peine, à son passage), les premiers regards, les premiers ^mois, d'autres rencontres encore, parmi les indifférents, au milieu des bavardages mondains, la sympathie qui devient un sentiment plus précieux, les scrupules, la timidité en défense, cette tendresse craintive qui s'abandonne lentement. Tout cela délicieux de simplicité, d'émotion contenue. Aucun épisode à effet, des nuances en demi- teintes, indécises, et les mots les plus simples... La passion véritable n'est pas celle, toujours, qui fait le plus de fracas.

Je cite une page seulement de la scène décisive, la scène de l'aveu. Déjà les visites de Lucien ont provoqué des bavardages; il faut bien sinon les interrompre, du moins les rendre moins fréquentes :

Monsieur, reprit Mme de Chasteller avec gravité, je n'ai point de mère pour me donner de sages avis. Une femme qui vit seule, ou à peu près, dans une ville de province, doit être attentive aux moindres apparences. Vous venez souvent chez moi...

— Eh ! bien ? dit Leuwen, respirant à peine.

Jusque-là, le ton de Mme de Chasteller avait été convenable, sage, froid, aux yeux de Leuwen du moins. Le son de voix avec lequel il prononça ce mot : Eh 1 bien, eut manqué peut-être au Don Juan le plus accompli; chez Leuwen, il n'y avait aucun talent, c'était l'impulsion de la nature, le naturel. Ce mot de Leuwen changea tout. Il y avait tant de malheur, tant d'assurance d'obéir ponctuellement dans -ce mot, que Mme de Chasteller en fut comme désarmée. Elle avait rassemblé tout son courage pour combattre un être fort, et elle trouvait l'extrême faiblesse...

Il fallait continuer cependant. D'une voix éteinte et avec des lèvres pâles et comprimées avec effort pour tâcher d'avoir l'air de la fermeté, elle expliqua à notre héros les raisons qui lui faisaient désirer

de le voir moins souvent et moins longtemps, tous les deux jours par exemple...

Mme de Chasteller voyait clairement l'état de Leuwen; elle était elle- même sur le point de fondre en larmes, elle se sentait saisie de pitié pour le malheur extrême qu'elle causait.

Mais, se dit-elle tout à coup, s'il voit une larme, me voici plus engagée que jamais. Il faut à tout prix mettre fin à cette visite pleine de dangers...

Leuwen se leva; il ne pouvait parler, à peine si sa voix fut capable d'articuler à demi :

« Je serais au désespoir, madame... »

Il ouvrit une porte de la bibliothèque qui donnait sur un petit escalier intérieur qu'il prenait souvent pour éviter de passer dans le salon...

Mme de Chasteller l'accompagna, comme pour adoucir par cette politesse ce qu'il pouvait y avoir de blessant dans la prière qu'elle venait de lui adresser. Sur le palier de ce petit escalier, Mme de Chasteller dit à Leuwen :

Adieu, monsieur. A après-demain.

Leuwen se retourna vers Mme de Chasteller. Il appuya la main droite sur la rampe d'acajou; il chancelait évidemment. Mmï de Chasteller eut pitié de lui, elle eut l'idée de lui prendre la main à l'anglaise, en signe de bonne amitié. Leuwen, voyant la main de Mme de Chasteller s'approcher de la sienne, la prit et la porta lentement à ses lèvres. En faisant ce mouvement, sa figure se trouva tout près de celle de Mme de Chasteller; il quitta sa main et la serra dans ses bras, en collant ses lèvres sur sa joue. Mme de Chasteller n'eut pas la force de s'éloigner et resta immobile et presque abandonnée dans les bras de Leuwen. Il la serrait avec extase et redoublait ses baisers. A la fin, Mme de Chasteller s'éloigna doucement, mais ses yeux baignés de larmes montraient franchement la plus vive tendresse. Elle parvint à lui dire pourtant :

Adieu, monsieur...

Et comme il la regardait, éperdu, elle se reprit :

Adieu, mon ami, à demain... Mais laissez-moi.

Et il la laissa, et il descendit l'escalier, en se retournant il est vrai pour la regarder...

Leur intimité n'ira pas plus loin. Toutes les rancunes provinciales sont entrées en jeu. Avec son charme personnel et sa fortune, Mme de Chasteller est le point de mire de tous les jeunes gens en quête d'un bon parti. Inacces-

sible jusqu'ici, sa faiblesse à l'égard de Lucien soulève contre lui les jalousies les plus basses. Qu'un petit officier étranger à la ville, un soldat de Louis-Philippe, fils d'un vulgaire manieur d'argent, vienne leur enlever cette héritière bien pourvue, c'est un scandale intolérable. Les calomnies vont leur train. Un véritable complot s'organise. Trompé par une infâme comédie qu'a mise en scène un médecin cynique et roué, Lucien se croit trahi et, blessé profondément, renonçant à la province et à la vie militaire, il reprend la route de Paris.

Cette désertion pourrait avoir des conséquences fâcheuses, mais M. Leuwen est là toujours pour arranger les choses. Sans donner sa démission, le jeune sous-lieutenant n'aura plus à rejoindre son régiment. Maître des requêtes, tel à peu près H. Beyle en 1810, chef du bureau particulier du comte de Vaize, Ministre de l'Intérieur, le voici lancé dans toutes les petites opérations de la politique, confident intime et attentif, chargé de besognes souvent équivoques, agent de liaison entre les bureaux du gouvernement et la maison de banque de son père, soutenant en province les candidatures officielles, plein de zèle et de dégoût, méprisant son chef comme un vulgaire fripon, se méprisant un peu lui-même et se relevant à ses propres yeux par d'orgueilleuses boutades qui briseraient l'avenir de tout autre, moins appuyé.

En tête de cette seconde partie, Stendhal se défend contre ceux qui songeraient à lui prêter des intentions trop agressives :

Lecteur bénévole. En arrivant à Paris, il me faut faire de grands efforts pour ne pas tomber dans quelque personnalité. Ce n'est pas

que je n'aime beaucoup la satire, mais en fixant l'œil du lecteur sur la figure grotesque de quelque ministre, le cœur de ce lecteur fait banqueroute à l'intérêt que je veux lui inspirer pour les autres personnages. Cette chose si amusante, la satire personnelle, ne convient donc point, par malheur, à la narration d'une histoire.

Doit-on le croire sur parole ? Du moins est-il certain qu'il prend, à brosser ce tableau, autant de plaisir qu 'il en avait goûté, dans le Rouge, à parcourir les coulisses politiques de la Restauration. L'observation, il est vrai, est plus malicieuse et malveillante que précise. Ce Paris des premières années du règne de Louis-Philippe, il l'a vu d'un peu loin, de ses bureaux de Civita-Vecchia, terre d'exil ; et des rancunes personnelles ne sont pas étrangères à ses jugements. La satire, pleine de verve, a quelque chose <de conventionnel et de voulu.

Un trait cependant est bien observé : la collusion de la politique et de la finance, un des grands faits de l'histoire d'aujourd'hui et dont toutes les conséquences ne sont pas encore apparues. Balzac l'a remarqué comme lui et il importe d'autant plus de signaler cette rencontre qu'il ne saurait y avoir imitation. Datée de novembre 1837, la Maison Nucingen paraîtra en octobre 1838. Ecrivant au plus tard en 1836, Stendhal n'a pas plus connu le roman de Balzac que Balzac ne pouvait connaître Leuwen, resté inédit.

Les deux personnages d'ailleurs se ressemblent peu. Leuwen n'a pas la lourdeur judeo-germanique de Nucin- gen. Vous vous rappelez la silhouette dessinée par l'auteur de la Comédie humaine : cette puissance vulgaire, cette encolure de taureau trop grassement nourri, ce corps

pachydermique surmonté d'une figure épaisse aux yeux éteints, aux joues pesantes encadrées de favoris à l'autrichienne. Le père Leuwen est un parisien de pure race, élégant et fin. C'est bien une aristocratie nouvelle qui succède à la noblesse d'autrefois. Et il n'est pas de ceux dont on se moque en les redoutant. Homme de plaisir, passant de l'Opéra où il a sa loge aux petits théâtres dont les coulisses sont pour lui sans mystères, ses débauches n'ont rien de malpropre ou de crapuleux. Tous les hommes politiques sont à sa dévotion. Assuré de la faveur des ministres dont il fait et détruit la fortune à son gré, il dirige leurs opérations de bourse, jouant lui-même à coup sûr, au courant de tous les secrets d'état, d'un cynisme accompli, mais d'une honnêteté, aux yeux de la loi, inattaquable. Spirituel, riant de tout, il ne craint que deux choses : les ennuyeux et les courants d'air. Au demeurant, l'homme le plus aimable et, comme on dit, le meilleur des pères, le meilleur des époux — des époux qui trompent leur femme, bien entendu. A l'égard de son fils, il s'en tient à cette formule : « Un fils est un créancier donné par la nature »; il s'accommode des exigences de ce créancier, ouvre sa bourse et n'est avare que d'inutiles discours.

Aussi instruit en matière d'amour qu'en matière de finances, il s'efforce d'écarter de la pensée de Lucien les souvenirs obsédants. Une des plus jolies femmes de la haute société mondaine, Mme Grandet se chargerait volontiers de cette mission charitable. Elle s'y emploie de son mieux et met en œuvre tout l'arsenal de ses coquetteries et de ses séductions. Sa taille élancée, ses traits d'une régularité parfaite, sa voix charmante en ont fait une des

reines de Paris. Mais Lucien demeure insensible à tous ses attraits. Mme Grandet l'assassine de ses bavardages intarissables, elle disserte et fait de l'esprit. « Je crois Dieu me pardonne, raille le lieutenant inconsolable, qu'elle vise à imiter Mme de Staël. » Et pour Mme de Staël, il professe, comme Stendhal lui-même, une véritable horreur.

En somme, une seule femme existe pour lui, la silencieuse, celle qui reste là-bas, dans sa maison glaciale de province, entourée de haines et de jalousies. Un beau jour, il n'y tient plus, il abandonne tout et repart pour la Lorraine. Nous ne connaîtrons jamais la suite de l'aventure, le manuscrit ne va pas plus loin. De la troisième partie qui devait nous conduire en Italie, nous ne possédons qu'un schéma tout à fait superficiel. Stendhal comptait reprendre ici la matière d'une nouvelle à peine ébauchée par lui en 1832 sous ce titre : Une position sociale. M. Leuwen perdait toute sa fortune. Secrétaire d'ambassade à Rome, Lucien gagnait l'amour d'une grande dame dévote (la femme de son chef semble-t-il), qui par peur de l'enfer, le faisait révoquer et chasser, et aussitôt après (inconséquence féminine !) le suivait à Fontainebleau où il s'était retiré. Comme conclusion, une rencontre encore avec Mme de Chasteller, et le mariage — enfin ! Le seul roman de Stendhal qui dût bien finir... Si toutefois un mariage est forcément une heureuse conclusion.

Sans doute aurait-il utilisé, dans cette troisième partie, son expérience des affaires italiennes, des intrigues du Vatican... Est-ce la crainte de se compromettre personnellement, — ou de détruire, par ce rebondissement de l'in-

trigue, l'unité de sa composition ?... Dès le 28 avril 1835, il renonçait : « Je supprime, dit-il, le troisième volume... Cela fera un autre roman. »

Je m'arrêterai beaucoup moins au roman de Lamiel. Non pas qu'il soit à dédaigner, mais nous n'en avons qu'une ébauche sommaire, publiée par Stryienski, en 1889. C'est, littérairement, son dernier effort : il l'avait commencé en octobre 1839, à sa rentrée à Civita Vecchia après la publication de la Chartreuse, et il y travailla jusqu'à sa mort. Le premier titre auquel il avait songé, Un village de Normandie, semblait annoncer d'abord un roman de mœurs provinciales. Rien de surprenant à cela : un an plus tôt venaient de paraître les Mémoires d'un touriste, suite d'impressions ironiques et mordantes sur « les diverses peuplades de la France » (c'est ainsi qu'il s'exprime) et il avait l'intention de prolonger encore cette série, parallèlement à la série de ses nouvelles italiennes.

Les premiers chapitres de Lamiel (Carville, le Salon de M1116 de Miossens, la Mission, les Lavandières) relèvent de la même esthétique pittoresque. Il y a là des esquisses de paysages normands, des scènes villageoises assez bien enlevées, des scènes politiques aussi qui rappellent l'élection de Lucien Leuwen : inquiétudes de la noblesse, intrigues du clergé, prolongements hors de Paris de la réaction catholique et royaliste.

Mais ce coureur de routes, ce plaisantin de tables d'hôte s'intéresse bien moins, nous l'avons constaté plusieurs fois,

aux milieux sociaux qu'aux physionomies individuelles. Le personnage principal ne tardait pas à se détacher du cadre, à s'imposer au premier plan, à dominer l'œuvrc tout entière.

On a souvent rappelé, à propos de Lamiel le souvenir de la Vie de Marianne de Marivaux. Il est certain qu'au point de départ, la situation est à peu près identique : une jeune personne de bonne mine et qui fait son chemin; mais les analogies ne vont pas beaucoup plus loin. Autant que le Rouge, Leuwen ou la Chartreuse, cette esquisse porte la marque propre de son créateur. C'est encore un Julien Sorel, que cette jeune Lamiel; mais, cette fois, un Julien Sorel en jupons, ce qui ne laisse pas de conférer à ses aventures quelque chose de plus croustillant. Il plaît à Stendhal de se déguiser en jeune fille : tel Mérimée se faisant lithographier sous les oripeaux de la comédienne Clara Gazul; mais, sous le costume, on reconnaît des traits familiers.

Je ne parle pas de l'aspect physique, plus attrayant ici que dans la réalité. Moralement au moins, cette agréable enfant manque de fraîcheur à peu près autant que le consul bedonnant de Civita Vecchia, et elle a toutes ses manies : ingénue et perverse à la fois, d'une curiosité toujours en éveil, d'une immoralité imperturbable de jeune animal, froidement calculatrice et raisonneuse, sensuelle et capable d'emportements frénétiques, faite pour toutes les variétés du vice, sans avoir même une notion vague de ce qu 'il faut entendre par ces mots de vice et de vertu, dévorée d 'un ardent désir de jouir de la vie. Nous connais-

sons déjà tout cela. Le livre pourrait avoir un sous-titre : Lamiel ou la dernière incarnation de Stendhal.

Venue au monde on ne sait où, recueillie à l'hospice des enfants trouvés à Rouen, sans attaches, elle a poussé au hasard; elle se sent destinée à l'aventure. De braves bourgeois, les Hautemare, désolés de n'avoir pas d'héritier direct, l'ont adoptée pour l'élever « dans la crainte de Dieu ». Ce sont des gens austères (M. Hautemare remplit la tripfe fonction de maître d'école, de chantre et de bedeau) et dans cette maison, les distractions manquent un peu. A défaut d'autre chose, Lamiel se plonge dans la lecture ; elle se délecte aux exploits de Mandrin et de Cartouche dont elle a par hasard découvert la biographie romancée et rêve de brigandages héroïques, d'attaques sur les grands chemins, d'exécutions capitales.

A quinze ans, elle entre comme demoiselle de compagnie chez la duchesse de Miossens. C'est là, dans ce beau château, couronné d'un toit d'ardoises en forme d'étei- gnoir, toiture symbolique, que s'achèvera son éducation. Un médecin du pays, le vieux docteur Sansfin, une manière de gnome, bossu, spirituel et cynique y travaille avec ardeur. Il cultive sa vanité, la dresse à l'hypocrisie et à l'égoïsme, lui prêche l'énergie, le culte du plaisir : un cours complet de philosophie Beyliste en quelques leçons... Ce docteur, n'est-ce pas à certains égards Stendhal encore, un Stendhal poussé à la caricature, d'un comique crispé, presque douloureux ? Il pratique ses idées; il a son esprit sarcastique, ses révoltes, ses regrets peut-être. En face de cette jeunesse triomphante, il éprouve ces tentations, ce trouble répugnant d'un vieil

homme qui toujours a rêvé d'amour, qui n'a jamais été aimé et qui, sans avoir vécu sa vie, sent arriver la fin. Stendhal, lamentable Don Juan, à qui il n'a manqué que l'essentiel.

Malgré son âge et son physique, Sansfin n'a pas renoncé à toute espérance. Avec son élève, il passerait volontiers des conseils théoriques à un enseignement plus précis. Mais, dès qu'il s'agit de certaines leçons, Lamiel yréfère un maître plus jeune et, pour des honoraires modestes (dix francs), un jeune paysan se chargera de l'instruire. Vous m'excuserez de ne pas m'arrêter à certaines scènes renouvelées, sauf la grâce hellénique, de Daphnis et Chloé.

Une fois munie des connaissances nécessaires, elle commence la série de ses exploits. Elle fait perdre la tête à un prêtre qui ne trouve de salut que dans la fuite. Elle se fait enlever — ou plutôt elle enlève le fils de sa protectrice, le jeune duc Fédor de Miossens, gagne le Havre avec lui, se fatigue de sa politesse et de sa correction impeccable et s'échappe en lui laissant cette lettre, en guise d'adieu :

Cher ami, ou plutôt M. le duc, — J'ai admiré en vous des manières parfaites; vos bontés sans fin m'ôtent presque le courage de vous dire un mot qu'à coup sûr vous ne permettriez pas et qui semble cruel mais nécessaire à votre bonheur et à votre tranquillité. Vous êtes parfait, mais vos attentions m'ennuient. J'aimerais mieux, ce me semble, un simple paysan qui ne serait pas éternellement occupé à me dire des choses délicates et à me plaire. Il me semble que j'aimerais un homme d'humeur franche et surtout pas si poli. J'ai laissé vos malles et mille cinq cent cinquante francs à Cherbourg, en passant.

Elle a gardé pour elle le reste de son argent. A Paris,

elle est la maîtresse d'un certain comte d'Aubigné de Ner- winde, viveur, ivrogne et ruiné qu'elle a rencontré dans un hôtel borgne, et tombe dans la galanterie professionnelle.

Mais il faut bien qu'à son tour elle connaisse la passion, la passion brûlante et déchaînée, celle que les gens dit monde ne soupçonnent pas. Ce sera pour un bandit, naturellement; et naturellement aussi, pour un bandit philosophe et qui parle bien. Elle l'a surpris en train de forcer un coffre-fort et cette preuve d'énergie a provoqué le coup de foudre : « Je fais la guerre à la société qui me. fait la guerre, lui dit-il. Je lis Corneille et Molière. J'ai trop d'éducation pour travailler de mes mains et gagner trois francs pour dix heures de travail. » Comment résister à cela ? Elle tombe dans ses bras et leurs destinées sont unies à jamais.

Pour cette dernière partie, nous avons un plan seulement, un plan qui promettait. Valbayre (c'est le nom de son amant) a commis, avec son aide, un crime qui l'a conduit en prison. Elle-même a retrouvé le docteur Sansfin. et le duc de Miossens qui n'hésite pas trop à pardonner le passé nt à lui promettre le mariage. Mais elle ne peut oublier son bandit, condamné aux galères perpétuelles.. Elle facilite son évasion. Pour un nouveau crime, Valbayre passe en cour d'assises une fois de plus; pour le venger, Lamiel incendie le Palais de Justice et tous deux meurent dans les flammes.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'extravagance de ce: scénario rocambolesque. Avec la Chartreuse de Parme, le roman psychologique était devenu roman historique

d'aventures ; il tombe ici dans le vulgaire feuilleton. C'est qu'il ne suffit plus à Stendhal de compter sur les suffrages de l'avenir; c'est le grand public qu'il veut atteindre maintenant. Une note de sa main en témoigne, sur le manuscrit : « Suivre les règles de la mode d'alors, toutefois en l'adaptant à mes idées. »

Les règles de la mode d'alors... il y a là, en effet, un mouvement de caractère général, un changement d'orientation. Aux environs immédiats de 1840, le roman romantique prend deux directions nouvelles : le roman social, sous l'impulsion de la Revue indépendante et de Pierre Leroux, le roman populaire, pour satisfaire aux besoins de la presse à gros tirages, suivant la formule d'E. de Gi- rardin. Les deux genres d'ailleurs peuvent collaborer et se confondre, et nous avons l'éclosion soudaine d'une série de romans interminables, fouillis d'épisodes extravagants, et qui semblent composés à dessein pour être découpés en tranches et pour alimenter la curiosité des acheteurs au numéro.

En 1837-38, Frédéric Soulié a écrit les huit volumes de ses Mémoires du diable. De 1838 à 1841, les Souvenirs d'un enfant du peuple de Michel Masson (huit volumes encore). En 1842 commencent avec un succès triomphal les Mystères de Paris de l'ancien dandy Eugène Sue. En 1843, Paul Féval entre en ligne; il donnera, en 1844, les Mystères de Londres en onze volumes, en 1845 les Amours de Paris, cinq volumes. En 1845 aussi, Victor Hugo, toujours habile à prendre le vent, se remet activement à son roman des Misères qui deviendra plus tard Les Misérables. En 1844, 46 et 47 Balzac continue son

vaste roman Splendeurs et misères des courtisanes (A combien l'amour revient aux vieillards ? Où mènent les mauvais chemins. La Dernière incarnation de Vautrin), et ces deux dernières parties ne sont pas sans quelques rapports — rapports fortuits toujours — avec la fin projetée et non écrite de Lamiel.

Faut-il regretter que Stendhal n'ait pas eu le temps de persévérer dans cette voie nouvelle ? Je ne le pense pas. Ni ses goûts véritables, ni ses aptitudes ne l'y engageaient. Il était d'ailleurs à bout de course.

Ces années 1830-1840, années de pleine maturité et de production féconde, avaient été pour lui des années péniLies. Je vous ai déjà dit la désillusion qu'il avait éprouvée en retrouvant, dans des conditions nouvelles, et trop tard, cette Italie, jadis pasionnément aimée. Lui qui, pendant dix ans, avait maudit la vie Parisienne et ne songeait qu'à revenir dans sa patrie d'élection, une incurable nostalgie le fait maintenant songer à la France. Voyez-le retrouver -sa verve et sa gaieté, quand s'offre à lui la perspective d'un premier congé, en 1833 : « Si je vais à Paris, je n'y passerai que trente jours; j'irai vingt-cinq fois au spectacle... Un mois de séjour à Paris me rendra la respiration libre pour une année... Je vais à Lutèce pour voir les rues, les étalages de bouquinistes et tous les théâtres renouvelés avec leurs pièces et acteurs depuis trente mois. Dînez-vous toujours chez les Provençaux ?... Songez à tout ce que j'entends depuis trente mois... » On dirait la joie d'un collégien à la veille des vacances.

Il devait passer à Paris quelques semaines, il y resta six mois. Il y revint encore en 1836, et cette fois pour trois ans : ce furent ses dernières années d'insouciance. Il avait repris sa place dans les salons, renoué ses relations d'autrefois, retrouvé ses amis; Mérimée l'avait introduit chez la Comtesse de Montijo qui le recevait dans son intimité, entourée de ses deux filles Eugénie et Paquita (vous savez la destinée de la première).

Il voyageait aussi, en touriste libre de son temps et n'ayant d'autre règle que sa fantaisie, à travers les provinces françaises, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre où il revenait pour la dernière fois. La bienveillance du comte Molé lui permettait de prolonger ce congé à peu près à sa guise. Mais le comte Molé quitta le ministère, il fallut rejoindre son poste, reprendre la chaîne... Et l'ennui retomba, plus pesant encore. « Jamais il ne pourra être plus malheureux, nous dit une note de sa main, qu'il ne l'a été du 1er août 1839 au 1er avril 1840. »

Il vieillissait et se résignait mai. Quelle tristesse, quand on a toujours rêvé d'être un Don Juan ! Il se défendait; il se teignait, portait perruque. A quoi bon ?... Chaque jour, il devenait plus lourd, plus apoplectique. Son organisme vigoureux se délabrait; le climat de Civita Vecchia lui donnait la fièvre; il avait la goutte, la gravelle, des rhumatismes, de violentes migraines.

En mars 1841, une première attaque annonça la fin prochaine, et lui-même analysait son mal : « Je me suis colleté avec le néant; c'est le passage qui est désagréable et cette horreur provient de tC/utes les niaiseries qu'on nous a mises dans la tête à trois ans... Donc, migraine?

horribles pendant six mois ; puis quatre accès du mal que voici : Tout à coup j'oublie tous les mots français. Je ne puis plus dire : donnez-moi un verre d'eau. Je m'observe curieusement; excepté l'usage des mots, je jouis de toutes les propriétés naturelles de l'animal. Cela dure huit à dix minutes; puis, peu à peu, la mémoire des mots revient et je reste fatigué. » On essaya de l'aconit, des saignées, de l'homéopathie; l'état demeurait inquiétant. Dans une lettre encore du 8 avril : « Je suis quatre ou cinq fois par jour sur le point d'étouffer; mais le dîner me guérit à moitié et je dors bien. J'ai fait cent fois le sacrifice de la vie en me couchant, croyant fermement ne pas me réveiller. Une lettre de trois lignes à écrire me donne des étourdissements. »' Et ceci qui est presque prophétique : « J'ai assez bien caché mon mal. Je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue, quand on ne le fait pas exprès..»

Une seule chose, croyait-il, était capable de le soulager : le retour à Paris. En novembre 1841, un congé de santé l'y ramena encore et son ami Romain Colomb fut effrayé de le retrouver ainsi. C'étaient ses dernières semaines. Le 22 mars 1842, une apoplexie foudroyante l'abattit à sept heures du soir, dans la rue Neuve-des-Capucines, au coin du boulevard. Le lendemain, il mourait sans avoir repris connaissance.

Pour les grands méconnus, le moment de la mort est d'ordinaire le moment de la revanche. Eux disparus, on sent le vide que laisse leur départ. Les jalousies désarment. Le cabotinage des confrères se complaît à des manifestations de regret et de douleur. Pour Stendhal, il n'en fut pas

tout à fait ainsi. Sans passer inaperçue, sa mort souleva peu d'émotion; à peine les journaux daignèrent-ils la signaler. Quelques-uns, et non des plus négligeables, ne surent pas orthographier son nom.

La Revue de Paris, qui prétendait lui rendre justice, ne parla guère que de son esprit, de ses singularités, de ses paradoxes, sans attacher plus d'importance à ses romans. La Revue des Deux-Mondes fit plus de frais; c'est qu'il était son collaborateur.

Quant aux officiels, à l'Académie, je vous citerai quelques lignes seulement de l'illustre fabuliste Viennet, celui qui accueillera la candidature académique de Baudelaire avec ces paroles péremptoires : « Il n'y a que cinq genres, monsieur ! la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire... et la poésie fugitive, qui comprend la fable où j'excelle... » Et comme Les Fleurs du Mal n'appartiennent ni à l'épopée, ni à la poésie fugitive...

Sur Stendhal, ce jugement sommaire; je l'emprunte à ses Souvenirs publiés il y a quelques années, mais il porte la date du 2 mai 1842 : « Je n'en dirai pas autant d'un aventurier [il vient de parler du musicien Chérubini] qui s'était fait une espèce de réputation à force d'intrigues et d'impudences. Cet individu qui vient d'en finir avec la vie se nommait Beyle, sans avoir rien de commun que le nom avec le célèbre critique. Jeté sur le pavé de Paris avec un esprit fort équivoque et sans un écu dans sa poche, il a flairé le vent du jour, et s'est donné, tête et plume, au Comité directeur du romantisme, à ce cénacle d'hommes d'esprit qui prétendaient à toute force nous gratifier d'une littérature nouvelle... Il se donna un nom d'emprunt

et prit celui de Stendhal, dont la tournure germanique attestait la nature de la secte littéraire qui l'avait adopté. Il finit par faire des livres, celui qu'il intitula La Char- treuse de Parme lui fit une réputation dans le monde assez nombreux des médiocrités de la littérature contemporaine. Il me fit l'honneur de parler une fois -de moi et d'écrire que je n'avais pas assez d'intelligence pour comprendre la révolution littéraire qui se faisait autour de ma petite personne. J'en aurai eu assez pour prédire qu'elle n'irait pas loin... Le Stendhal n'aura pas plus d'avenir que n'en aurait eu le nouveau Bayle, malgré l'admiration de la plèbe romantique qui est l'espèce la plus crédule et la plus bête de toutes les cliques littéraires ou dramatiques. Je ne sais à quelle occasion j'en parlais un jour à M. Guizot qui avait eu des accointances assez chaudes dans le cénacle, et qui, par conséquent, devait avoir connu le faquin. « C'est un polisson », me répondit-il, et je m'en suis tenu là. Une attaque d'apoplexie nous en a délivrés le 24 mars... » Dans ses Fables, Viennet fait parler les bêtes; dans ses Mémoires, il continue.

La réparation pourtant devait venir, et plus rapide qu'il ne l'avait prévue. La gloire posthume, le soleil des morts se leva pour lui aux environs de 1850. Je vous ai parlé de l'admiration fervente de Taine, de l'Ecole Normale et de la jeune Université; mais il y aura mieux que cela, mieux que l'enthousiasme platonique de quelques critiques ou de quelques esprits cultivés. L'influence de Stendhal qui, de son vivant, n'était pas sortie d'un cercle assez étroit, va devenir, sur la fin du siècle, une des forces décisives dont l'action se prolonge, longuement.

Quand il escomptait les revanches futures et prétendait en déterminer le moment, il prévoyait deux étapes : 1880, 1930. Cet analyste subtil avait-il le don de pénétrer même l'avenir ?... En tout cas la prédiction s'est réalisée.

Au lendemain de sa mort — et de la mort de Balzac, a commencé, pour une trentaine d'années, la vogue du roman purement objectif. Quoique Stendhal en ait été, dès 1825-1830, le véritable précurseur, des réalistes à la manière de Champfleury, des naturalistes comme Zola ne peuvent goûter cette profondeur, cette pénétration psychologique, cette personnalité agressive. Il leur faut une réalité plus humble, plus triviale. Flaubert lui-même a été incapable de le comprendre.

Mais quand se produit la réaction fatale, dès que, lassé de cette exactitude photographique, de cette brutalité sommaire, le public lettré réclame un art plus fin et plus pénétrant, c'est autour de Stendhal encore que se cristallisent ces aspirations. Brusquement, son œuvre revit, j'entends qu'elle rentre dans la lutte, qu'elle devient œuvre agissante, œuvre actuelle et que se révèle soudain sa puissance de rayonnement.

Ceci, à la date qu'il avait prévue. Comme son maître H. Taine, M. Paul Bourget reconnaît en lui, dès 1882, un des maîtres désignés de la jeune génération, un esprit curieux des mêmes problèmes, une intelligence et une sensibilité toute modernes. Il lui fait une place d'honneur dans ces Essais de psychologie contemporaine qui ne sont pas autre chose que le tableau de sa formation personnelle. Six ans plus tard, son roman Le Disciple sera d'abord une reprise, une transposition fidèle du Rouge et Noir. Même

point de départ, trouvé dans un drame réel, même conception du héros — avec cette différence seulement que M. Bourget ne professe pas, pour Robert Greslou, l'admiration que Stendhal accorde à Julien Sorel — et un dé.nouement analogue.

En cette même année 1888, relisez la préface du Pierre et Jean de Guy de Maupassant. Vous y verrez opposés l'un à l'autre le roman d'analyse psychologique, le roman réaliste impersonnel, l'avantage restant au premier. Le nom de Stendhal, il est vrai n'est pas cité, mais quel souvenir éveillent des phrases de ce genre : « Celui qui fait de la psychologie pure ne peut que se substituer à tous ses personnages dans les différentes situations où il les place... C'est toujours nous que nous montrons dans le corps d'un roi, d'un assassin, d'un voleur ou d'un honnête homme..., car nous sommes obligés de nous poser ainsi le problème : si j'étais roi, assassin, voleur... qu'est-ce que je ferais, qu'est-ce que je penserais, comment est-ce que j'agirais ?... » Que le collaborateur des Soirées de Médan, l'auteur de Bel ami et de tant de nouvelles où nous trouvons les chefs-d'œuvre du réalisme strict, éprouve, lui aussi, le besoin de s'évader, de chercher autre chose dans la voie directement opposée, n'est-ce pas un symptôme significatif ?

Et notez enfin qu'à la même date exactement, entre 1888 ■et 1892, se révèle l'égotisme du premier Barrès, celui de Sous l'œil des barbares, d'un Homme libre, des Trois stations de psychothérapie et de L'Ennemi des lois.

Le temps me manque pour suivre, dans notre littérature contemporaine, la continuité de cette influence; mais

il saute aux yeux que la philosophie de Nietzsche, dont vous savez chez nous le prestige, se présente surtout comme une forme nouvelle de Beylisme (« Stendhal, écrivait-il lui-même, est un des plus beaux hasards de ma vie, car tout ce qui fait époque chez moi m'a été amené par le hasard »), — que nous retrouvons sa finesse d'analyse chez Marcel Proust, — son intellectualisme et son amo- ralisme chez M. André Gide...

Tous les chefs de file de la jeune littérature ont subi plus ou moins son influence, et cette influence ne paraît pas près de s'éteindre. Songez à ce que nous avons vu dans le roman de ces dix dernières années (après des secousses comparables à celles dont les héros Stendhaliens avaient subi le contre-coup), d'adolescents inquiets, d'esprit de révolte, de non conformisme, d'aspirations vers une vie plus libre, dégagée de toute contrainte. Jusque dans nos querelles les plus récentes, dans ces conflits où se rejoignent la littérature et la politique (je parle de la dernière croisade antiromantique), il se trouve intervenir — et dans des conditions telles que l'on croit pouvoir se réclamer de lui dans l'un comme dans l'autre parti.

Son horreur des effusions vagues, du lyrisme déclamatoire, et plus précisément de Rousseau, de Chateaubriand et de leur descendance l'a fait adopter par tous ceux qui jugent nécessaire une réaction contre les tendances du siècle dernier et un retour à nos traditions strictement classiques.

Mais, d'autre part, est-il pire ennemi de tout ce qui est tradition, attachement au passé ? Ce mot même de tradition est pour lui un non sens. « Je parle français, mais

pas littérature française » disait-il... En quoi, d'ailleurs, il se rattache à la lignée de nos prosateurs essentiels, les Rabelais, les Montaigne, les Voltaire, ce qui revient à rentrer dans notre tradition précisément au moment où il la combat — et parce qu'il la combat...

Arrangez ensemble toutes ces contradictions. Je ne dis pas que ce soit facile, mais cette incertitude même est un gage de durée.

Il y a des œuvres, en effet, qui ne vivent qu'un moment, saluées d'acclamations et destinées à l'oubli. Il en est qui sont éternelles parce qu'elles participent à une beauté souveraine, au-dessus du temps, au-dessus de leur pays, au-dessus de la vie, établies dans une sereine immortalité. Il en est enfin qui, plus discutables en soi, ont ce privilège de rester dans l'arène, de conserver leur vigueur offensive, leur mordant, mêlées à nos agitations, toujours actuelles, prônées ou combattues avec une égale passion.

Celles-ci, on les admire avec moins de sécurité, on est tenté de se défendre ; mais peut-être vivent-elles d'une vie plus intense. Et l'essentiel, après tout, c'est d'être vivante

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7 Fac-similé 8 I. — Les années de jeunesse et de formation 13 - II. — Les influences italiennes .> 43 III. — L'idéologie amoureuse 75 IV. — Les idées dramatiques. — Racine et Shakespeare 105 V. — Le romancier. — Armance 135 VI. — Le Rouge et le Noir. — Julien Sorel et

M"' de Rénal 165 VII. — Le Rouge et le,Noir..— Julien Sorel et

Mlle de la Mole 195 VIII. — La Chartreuse de Parme 227 IX. — Les dernières années. — oeuvres posthumes /. X ,......... ; ; 257 lî-; H

/

CET OUVRAGE, ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DES ÉDITIONS DES CAHIERS LIBRES. A TOULOUSE. LE 30 MAI 1932, A ÉTÉ TIRÉ A VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE DE RIVES. NUMÉROTÉS DE I A XX,

ET TRENTE EXEMPLAIRES SUR ALFA, NUMÉUO^^^21 A 50.

\ Ê

[texte\_manquant]

ÉDITIONS DES CAHIERS LIBRES 57. AVENUE MALAKOFF - PARIS

t.

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

1

Panaït ISTRATI.

En Égypte.

Georges DUHAMEL.

Pages de mon Carnet. Jean GIONO.

Solitude de la Pitié. Georges BERNANOS.

Noël à la Maison de France. Paul D'ANJOU.

L'Elément 93. Paulette MICHEL-COTE.

Hors les Murs.

Marcel BELVIANES.

Non ! Dieu est Allemand 1 PHILIPPE.

Paris-Paris.